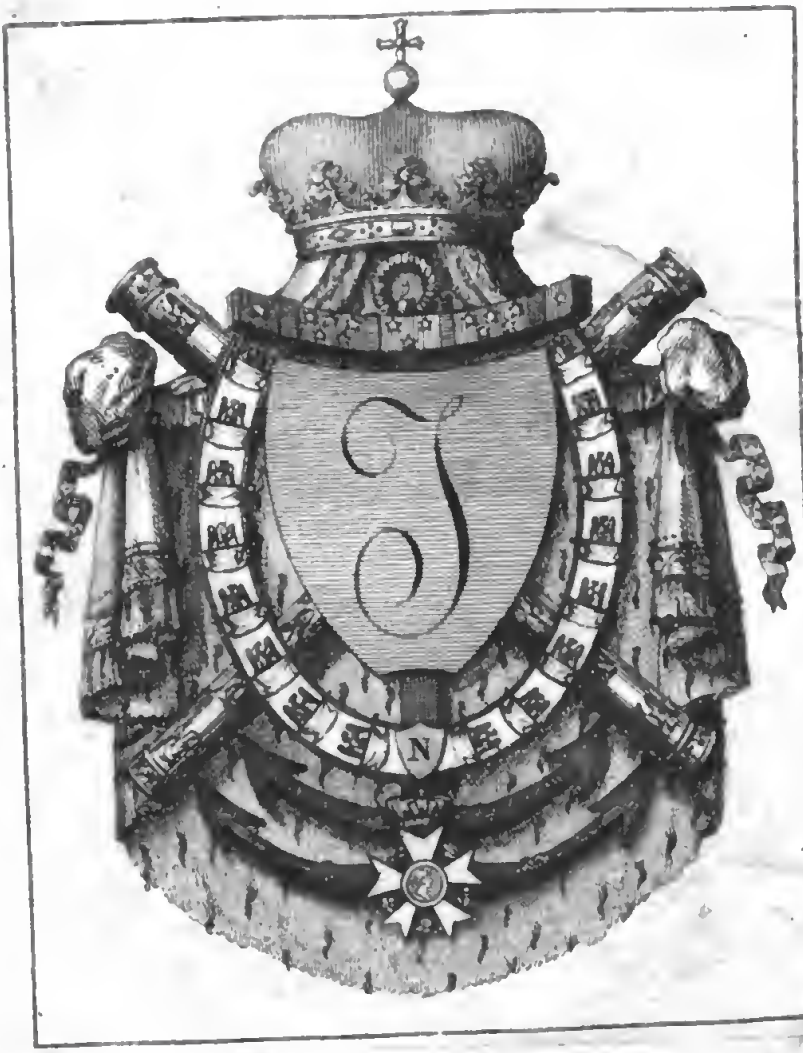
734

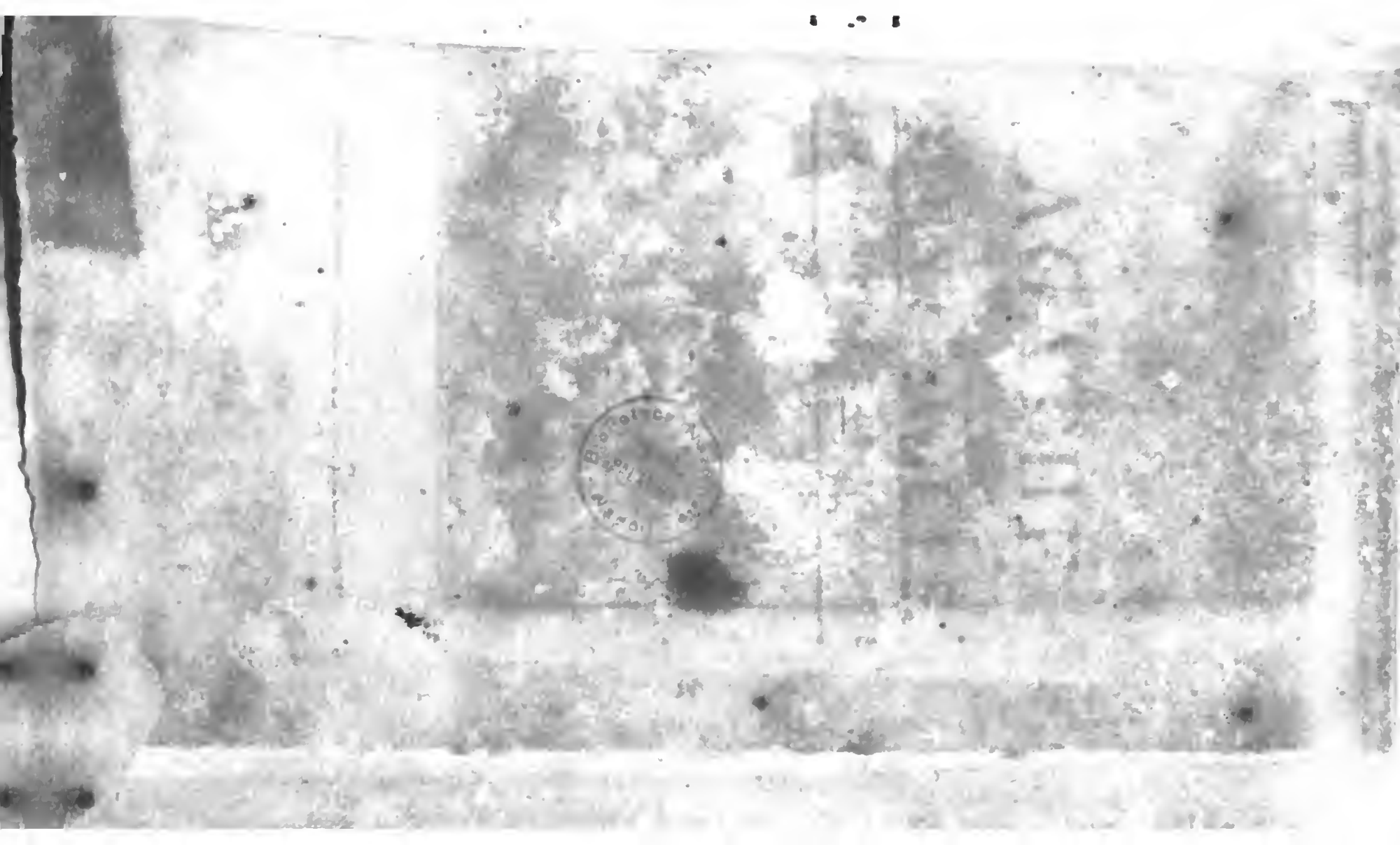


Part VII 4

AGATHE
D'ENTRAGUES.

V.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET Cgnie.



V vol

56634

AGATHE D'ENTRAGUES;

ROMAN HISTORIQUE,

PAR l'Auteur d'*Irma*.

TOME V.

PARIS,

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;

BRUNOT-LABBE, libraire, rue de Grenelle Saint-Honoré.

1807.

AGATHE D'ENTRAGUES.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain.

L'INSOMNIE avoit irrité mon sang, il bouilloit dans mes veines: je ne supportois plus les maux dont si long-temps j'avois su tirer une sorte de jouissance. Je voulois partir, je ne voulois plus la revoir, et j'arrangeois mes papiers pour que rien ne retardât mon départ, quand j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre, et je vois un des gens du Major, qui me remet un billet de Julie. Venez, me dit-elle, j'ai quelque

chose à vous dire, de fort pressé. Adieu tout projet de quitter Agathe. Julie me demande, c'est sûrement pour recevoir des ordres de son amie; je cours, je vole, j'arrive à la citadelle; je trouve Julie seule, elle paroissoit avoir pleuré. Ah! vous voilà, me dit-elle, j'avois besoin de vous voir. Quelle journée que celle d'hier! — Avec quelle tranquillité elle l'a supportée! — Et n'avez-vous donc pas été témoin qu'elle a touché les portes du trépas avant de prononcer le serment qui la rend infidèle à la mémoire de Jerville? — Je l'ai vu; mais aussi avec quelle fermeté elle l'a dit ce mot que mon malheureux ami auroit dû seul entendre; et qui auroit imaginé, en la voyant le reste du jour avec le Marquis, qu'elle s'étoit donnée pour obéir à un père absolu! Julie, je me suis abusé jusqu'à ce jour, j'ai cru qu'Agathe avoit un cœur sensible; mais elle a pu oublier Jerville, Jerville qui est mort pour elle! — Julie répondoit à mes reproches, qu'elle étoit loin d'imaginer ceux

de l'amour au désespoir. Nous l'avons perdue; c'est notre indulgente amitié qui avoit donné à sa passion une force irrésistible : nous l'avions encouragée à la désobéissance. La mort de Jerville a détruit nos projets: Elle restoit seule; M. de Mercour lui assuroit la plus brillante existence; devoit-elle la refuser? Cependant moi seule sais tout ce qu'elle a souffert; et..... ..... Je vous demande, au nom de Jerville, de ne point rétracter la promesse que vous lui avez faite de la suivre. — Au nom de Jerville! Et qu'ont de commun avec ce nom sacré des ambitieux qui se tromperont mutuellement et me rendront responsable du peu de succès de leurs vœux. Jerville, du fond de la tombe, ne peut pas me dire : attache-toi à celui qui possède un bien qui m'appartenoit. — Si Jerville vivoit, il voudroit le bonheur d'Agathe, et il voudroit, mon ami, ne point abandonner à elle-même celle dont l'ame est unie à la sienne. Son sentiment, plus épuré encore, n'en

doit être que plus tendre ; c'est donc lui qui vous prie, par ma voix, de vous attacher au mari d'Agathe, pour aider de vos conseils celle qui lui fut chère. Vous seul pourrez lui faire supporter ses peines ; aussi elle m'a dit de vous engager à venir ici pour que je vous répétasse que vous lui êtes nécessaire, et qu'elle vous demande, au nom de Jerville, de ne pas la quitter. — Eh ! ne l'ai-je pas promis ! Renonçant alors à tout autre projet, pouvois-je en avoir contre la volonté d'Agathe ! Je jurai de la suivre. Julie ajouta que mon séjour auprès d'elle auroit plus d'utilité que je ne pensois ; que ce seroit moi qui recevrois ses lettres et celles d'Agathe pour elle ; qu'un jour je saurois l'importance dont elles étoient, et qu'elle me prévenoit d'avance qu'il falloit mettre un soin extrême pour que le Marquis ne vît jamais une de ses lettres. Je n'ai pas besoin, dit-elle, de vous assurer qu'elles ne pourroient offenser la vertu, puisqu'Agathe et moi les écrirons. — Je

n'en doute point, et je conçois que l'amitié peut avoir ses secrets comme l'amour a les siens. Je le dis toujours, j'étois loin d'imaginer quel étoit celui qui devoit faire le sujet de cette correspondance. Mais être utile à Agathe étoit pour moi un si grand bonheur, que de ce moment je crus n'avoir plus rien à souffrir. Julie m'engagea à attendre qu'elle pût revenir avec moi à Vermur. J'étois en wiski ; elle prit place à côté de moi, et nous fûmes au château en moins de quelques minutes. Il sera censé, me dit-elle, que je vous avois prié de venir me chercher, car on se croit obligé de justifier les démarches les plus simples, quand elles ont un but. Personne ne nous demanda pourquoi nous venions ensemble ; cela étoit arrivé vingt fois, et Julie n'y avoit seulement pas pensé. Dès que nous fûmes au perron, Julie s'élança, monta les marches et fut dans la chambre de madame de Mercour avant que je fusse descendu de voiture. Pour moi, moins empressé de

jouir du triomphe du Marquis, j'allois remonter dans ma chambre quand M. d'Entragues, m'apercevant, me pria de passer dans son cabinet.

CHAPITRE II.

Les projets.

Je vais, mon cher Saint-Fal, me dit le Baron, faire un vrai sacrifice à l'agrandissement de ma famille. Agathe, en épousant le Marquis de Mercour, me donne, comme vous le savez, un appui considérable à la Cour. Il sera dépositaire de ces plans lumineux que votre main traçoit, tandis que mon génie les créoit; mais ce n'est pas sans quelques appréhensions que je les lui remets. Les hommes sont tellement portés à s'approprier la gloire des autres! (1). Je ne veux donc pas

(1) La plupart de ces mémoires indigestes avoient donné plus de peines à rendre in-

donner mes Mémoires de manière à ce que l'on en profite et que l'on s'empare de la place de Ministre qui m'est promise. Voici donc ce que j'ai imaginé. Vous savez que tout ce que j'ai écrit depuis dix ans est classé dans des cartons que j'ai fait fermer à clef. Je les confie à mon gendre ; mais à condition que vous seul en serez chargé, comme vous l'étiez ici. Je n'ai pas à craindre que cette disposition déplaise à M. de Mercour, qui vous aime et vous estime beaucoup. C'est cependant avec regret que je vous éloigne de moi, mon cher Saint-Fal ; mais je n'aurois pas un instant de tranquillité si ces précieuses productions passoient dans d'autres mains. Je suis certain qu'en prenant ce parti, M. de Mercour n'osera pas s'emparer des fruits de mes longues méditations ; et que ne pouvant arriver

---

telligibles qu'à les composer ; mais la fable du geai peut-elle convenir à l'homme puissant.

au ministère sans ces connoissances, il emploiera tous ses moyens pour m'y faire appeler. Alors, mon cher Saint-Fal, nous nous réunirons, et vous serez premier commis de la guerre, ce qui fera votre fortune. —Je n'en demandois d'autre, Monsieur, que de vivre ici parfaitement ignoré; le grand monde n'est pas fait pour moi, ou plutôt je ne suis pas digne de lui. — Vous avez tort, vous êtes fort bien, il seroit presqu'impossible de croire que vous n'êtes pas gentilhomme. Il est vrai que, formé par moi, cela n'est pas étonnant. Enfin, voilà qui est convenu, et vous aurez toujours dans votre poche la clef de mes cartons. Je vous le promets, Monsieur; cette promesse n'étoit pas difficile à tenir, car j'étois bien sûr que M. de Mercour, possédant Agathe, n'auroit pas seulement la fantaisie de les ouvrir. Mais il y avoit encore une difficulté, c'étoit la correspondance du Baron avec le Roi, qui, depuis les démarches de M. de Mercour, s'étoit renouée; mais comme elle n'étoit

pas fréquente, il fut convenu qu'il m'enverroit les copies des lettres de Sa Majesté par Legris, qui resteroit un jour à Paris, et reporteroit la réponse. Ce point important traité, M. d'Entragues me parla de sa fille, de la crainte qu'il avoit eue quand elle s'étoit évanouie, de quelque scène qui eût fait manquer le mariage; mais enfin, c'est fini, elle l'aimera à présent si elle peut, cela est bien indifférent; ce dont je suis sûr, c'est qu'elle se conduira bien, car elle est *trop fière* pour se mettre jamais dans la position d'avoir besoin de l'indulgence de son mari. Vous avez vu, repris-je, qu'après avoir prononcé le serment qui l'unissoit au Marquis, elle a paru résignée à son sort. — En vérité, c'est bien étonnant, un très-bel homme, de la fortune et de la faveur; que faut-il de plus? — Plaire. — Bon pour vous autres qui faites du mariage une affaire sentimentale; mais pour nous, c'est un traité d'alliance plus ou moins important, suivant le rang de ceux qui le contractent.

Mais enfin, j'espère que cela ira bien, et puis Agathe sera bien aise de vous avoir, vous étiez l'ami de ce pauvre Jerville; à présent qu'il est mort, je ne m'oppose pas à ce qu'elle lui conserve un tendre souvenir, cela la préservera d'une autre passion, car les femmes croient toujours qu'il faut qu'elles aiment, et mieux, je le dis, un mort qu'un autre; ce sentiment ne peut avoir aucune suite funeste.

J'avois beau connoître M. d'Entragues depuis dix ans, je ne m'accoutumois pas cependant à ses opinions; je ne lui promis pas moins de m'occuper, avec le plus grand zèle, de ses intérêts, et nous descendîmes dans le salon, où la première personne qui vint à moi fut M. de Launoi, qui savoit déjà que je devois partir; il me pria de lui rendre quelques services à Paris, où on trouve toujours tout ce qu'il y a de mieux en tout genre. Comme il m'expliquoit ce qu'il vouloit, un fusil, un chien, etc., M. de Mercour entra. L'air heureux

qu'il avoit me perça le cœur. Cependant il fallut me contraindre ; il m'aborda avec une extrême affection. Je savois bien, me dit-il, que M. d'Entragues vous engageroit à venir avec moi à Paris, et je prise le don qu'il me fait de vous, mon cher Saint-Fal, au-dessus de la riche dot qu'il donne à sa fille. En vérité, lui dis-je, Monsieur, c'est mettre beaucoup trop de valeur à un homme dont tout le mérite est un attachement (1) sans bornes à M. d'Entragues et à sa charmante fille. — Oui, je sais que vous aimez beaucoup ma femme, qu'elle vous estime et a une grande confiance en vos conseils ; c'est encore une chose qui me rend plus précieux le desir que M. d'Entragues me témoigne que vous me suiviez, car je sais que ce sera un fort grand plaisir pour Agathe, et j'emploierai tous mes soins pour

(1) Attachement ici n'est pas amitié, on peut être attaché à quelqu'un par devoir, par reconnoissance et ne pas l'aimer.

qu'elle soit la plus heureuse femme du monde, et, soit dit entre nous, je ne croyois pas que cela me fût aussi facile. Elle a eu bien de la peine à se décider, comme vous savez, à prononcer le serment d'être à moi. Eh bien ! je vous le dis en confidence, j'ai à présent la certitude que c'étoit l'engagement qui l'effrayoit et non aucun éloignement pour moi, car il est impossible d'être plus charmante qu'elle. . . . . La porte qui s'ouvrit mit fin à ces épanchemens de cœur du Marquis, et me fit grace de détails qu'en vérité je ne cherchois pas à savoir.

C'étoient Agathe et Julie qui venoient se réunir à nous. Agathe, que tu étois belle, que la langueur prêtoit de graces à tes charmes ! Ah ! Jerville, Jerville, je croyois alors qu'il n'y avoit jamais eu de lendemain pour toi ! et ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est comment Agathe avoit pu dérober à son époux la connoissance de faits qu'il étoit si important qu'il ignorât. La

nature et l'art l'avoient donc merveilleusement servie, car il est certain qu'à n'en juger que par sa molle langueur, on eût juré comme moi qu'elle n'avoit jamais, avant la dernière nuit, connu les douceurs de l'amour. Agathe, fière de ses triomphes, ne parut plus l'Agathe de Jerville, et j'eusse voulu pouvoir lui demander pourquoi elle désiroit de me voir auprès d'elle, si ce n'étoit pour insulter dans ma personne aux manes de mon malheureux ami. Mais l'ingrate me sourit, me tendit la main, et comme elle, j'oubliai Jerville pour m'enivrer du bonheur de la voir.

On déjeuna, des plaisanteries décentes colorèrent les joues d'Agathe, firent baisser les yeux de Julie. Le Marquis eut à soutenir les agaceries de la Vicomtesse, et madame de Mercour la gaieté un peu moins délicate de M. de Launoi : quant à M. d'Entragues, il vouloit toujours causer bas avec son gendre, qui, rendu à son véritable caractère de-

puis qu'il étoit l'heureux possesseur d'Agathe, ne se donnoit déjà plus la peine de cacher l'ennui que les spéculations de son beau-père lui faisoient éprouver. La grosse madame d'Entragues rioit aux éclats de tout ce qui étoit tant soit peu leste ; et comme sa nièce en paroissoit choquée, elle lui disoit : ma petite, il n'y a qu'un lendemain de noces dans la vie, et je me souviens quand ce pauvre M. d'Entragues me disoit : madame la Comtesse, que vous étiez jolie le jour qui suivit mon bonheur. Dieu veuille que le vôtre, mon enfant, dure plus que le mien, et elle se mit à essuyer une larme. Quelle folie, dit M. de Launoi, est-ce le moment de répandre des pleurs? — Ah! c'est que je l'aimois tant, reprit en sanglotant la grosse Comtesse. Oui, et quelques autres aussi, dit entre ses dents M. d'Entragues. Mais sa belle-sœur l'entendit, et voyant que sa comédie étoit déplacée, elle la cessa, et parla d'autre chose. Ces Dames nous quittèrent pour aller faire leurs toilettes.

Le Major, de retour de Valenciennes, où il avoit été pour savoir s'il n'avoit pas de nouvelle de Robert qui étoit toujours malade de sa blessure ; le Major, dis-je, et quelques officiers de la garnison, arrivèrent ; on rapporta un jambon, du vin de Champagne. On but beaucoup. Pour moi, malgré les maux que m'a fait la raison, qui la prise au-delà de tout, je profitai de l'instant où ces Messieurs disputoient sur les positions de la bataille d'Hochstell, pour me retirer chez moi et y jouir d'un instant de liberté.

CHAPITRE III.

Le départ.

Les jours qui suivirent ce que je viens de rapporter, se ressemblèrent assez. Toujours de grands repas, des bals, des concerts, des spectacles. Au milieu de ces fêtes, je surprenois quelquefois Agathe pensive et distraite ; mais tout-à-coup elle se remettoit et laissoit errer sur sa bouche un sourire enchanteur. Cependant le moment du départ approchoit. Agathe obtint du Major que Julie viendroit avec elle, et on sait quel intérêt l'y amenoit. La grosse comtesse d'Entragues qui vouloit, disoit-elle, avec la manière noble qu'elle avoit de s'exprimer, installer sa petite dans son ménage, devoit venir aussi avec nous. Made-

moiselle Ricard s'étoit flattée de partir avec son élève ; mais Agathe eut l'art de lui persuader qu'il lui étoit important qu'elle restât à Vermur, où elle viendroit, disoit-elle, passer tous les étés. Mademoiselle Ricard le crut, et 150 louis, dont Agathe appuya ses raisonnemens pour que sa gouvernante restât à Vermur, les rendirent d'une force irrésistible, et nous fûmes débarrassés d'elle.

Avant le jour du départ, Julie engagea son amie à revoir encore le verger de Fanchette. Agathe ne voulut y venir qu'avec M. de Mercour, qui témoigna beaucoup de bontés à Thomas et à sa famille. Je fus surpris de la sensibilité que madame de Mercour montra en caressant la petite Marguerite, qui étoit le troisième enfant de Fanchette. J'ai su depuis qu'elle étoit du même âge que Rosine. Elle fut plus heureuse qu'elle! M. de Mercour assura cette famille de toute sa protection ; mais cela ne pouvoit consoler Fanchette de voir partir sa bienfaitrice.

Comme nous revenions de chez Thomas, M. de Mercour aperçut la tour qui dominoit l'élysée ; il n'y avoit jamais été admis avant son mariage ; mais croyant avoir acquis le droit de n'être pas réfusé, il dit à Julie : y auroit-il donc de l'indiscrétion de demander à voir cette retraite où l'amitié conspira si long-temps contre mon bonheur ? Quelle idée, dit Julie, vous mériteriez bien, pour cela seul, de ne pas entrer dans cet asile où l'amitié viendra pleurer les torts que lui a fait l'amour. Agathe, qui entendoit ce différend, dit à son mari qu'il ne dépendoit plus d'elle d'ouvrir ou de fermer la porte de l'élysée, que d'après la permission que son père lui avoit donnée, elle en avoit remis la clef à Julie. Eh bien ! il faut donc vous y conduire, dit l'amie d'Agathe, avec un peu d'humeur, et nous entrâmes. M. de Mercour trouva ce séjour délicieux, et dit qu'il ne s'étonnoit plus si les amies y passoient si long-temps. Il voulut tout voir, et je ne me doutois pas

qu'Agathe étoit au supplice. Pour moi, je me rappelois le jour où j'avois vu Jerville dans la grotte. Je me rappelois son air de bonheur, et je me disois : il n'est plus, et un autre possède celle pour qui il a cessé d'être. Ces pensées me troubloient; combien d'autres pensées devoient accabler Agathe et Julie! M. de Mercour leur voyant l'air moins serein, ne voulut point prolonger son séjour à l'élysée ; et croyant que ce nuage étoit causé par la douleur qu'Agathe et Julie éprouvoient en pensant qu'elles alloient se quitter, il ne négligea rien pour assurer Julie qu'il ne tiendroit pas à lui qu'elle ne retrouvât à Mirande, terre qu'il avoit en Languedoc, les plaisirs de Vermur. Oui, ma chère Julie, vous y aurez aussi un élysée, et Julie soupira.

Depuis que Madelaine n'étoit plus à Vermur, les animaux de la ménagerie d'Agathe étoient très-négligés; mais aucun n'avoient éprouvé autant de différence des soins des ser-

vantes de basse-cour à ceux de la bonne muette, que la pauvre Blanchette. Ses belles soies n'étoient plus peignées, on ne lui choisissoit plus les meilleurs fourrages, et elle demandoit encore, par ses bêlemens, les caresses de Rosine : elle erroit sur le rocher lorsque nous entrâmes dans l'élysée, de sorte que je ne la vis point; mais comme nous nous apprêtions à en sortir, la pauvre chèvre aperçut sa maîtresse, et se hâtant de descendre du haut de la roche, elle accourut en bêlant à Agathe; celle-ci ne l'eut pas plustôt vue que deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Je m'en aperçois heureusement avant que le Marquis ait pu le voir, car il étoit occupé à lire une inscription italienne que Julie avoit tracée sur un arbre; sans deviner ce mystère, je crains qu'une si profonde douleur n'étonne l'époux d'Agathe. Je vais à lui, le prends par le bras, et marchant avec lui en avant; ne croyez-vous pas, lui dis-je, en accélérant le pas, que nous ferions bien de laisser

les amies faire seules leurs adieux aux nymphes de ce bocage. — J'y avois pensé, dit-il, et nous allâmes assez vite pour que ces dames ne pussent nous rejoindre. J'ignore si Agathe, lorsque nous fûmes sortis, retourna dans le souterrain avec Julie ; je ne le pense point, car je n'ai rien trouvé dans les fragmens qui me l'indique. Julie dit seulement que la Ricard en avoit fermé la porte, selon toute apparence, aussitôt son retour de Paris. Agathe n'ayant pris que le temps de se remettre et de reprocher à Julie son imprudence, d'avoir consenti à laisser pénétrer dans les lieux où les manes de celui qu'elle aimoit la poursuivoient sans cesse, revint au château où la Présidente étoit à l'attendre pour lui faire ses adieux. Agathe la reçut avec une politesse extrême, et comme si elle ne lui eût pas dû le malheur de sa vie. Pour moi, qui n'avois nulle raison de dissimuler, je ne m'imposai point le tourment de voir cette femme qui avoit, par l'imprudence de ses discours, causé

la mort de Jerville, et je partis pour Valenciennes, où je passai la journée chez mon digne ami Delmord. Je me sentis aussi ému au moment où je lui fis mes adieux, que je l'avois été la première fois que je me séparai de mon père, dont il me rappeloit les vertus. Il me serra dans ses bras; sa paupière devint humide, et il ne put prononcer un seul mot. M. d'Entragues, qui avoit un extrême desir que sa fille parût à la Cour, fut le premier à fixer le jour du départ, et un mois après celui du mariage, nous partîmes pour Paris.

Rien d'aussi magnifique, comme je l'ai dit, que l'hôtel de Mercour. Il étoit illuminé quand nous y arrivâmes, et soixante carrosses dans la cour nous apprirent que la Marquise étoit attendue par ceux qui se disoient les amis de son mari, car lorsqu'on est grand seigneur et riche, on a beaucoup d'amis.

Agathe, un peu fatiguée de son voyage, auroit mieux aimé se repo-

ser ; mais les chaînes de l'opinion qui l'ont accablée toute sa vie, ne lui permettoient pas de marquer sur cela la moindre volonté. Elle descendit de voiture. Son mari la fit entrer, ainsi que son amie et madame d'Entragues, par une petite porte, dans un cabinet de toilette, où des coiffeurs, des ouvrières de toute espèce attendoient ces Dames depuis trois heures. Pour lui, sans quitter son habit de voyage, il passa dans le salon, et vouloit que j'y vinsse avec lui. — Et les fameux cartons de M. le baron d'Entragues, ne faut-il pas que je les place dans l'appartement que vous me destinez? — Vous avez raison ; mais ensuite vous viendrez, je veux que tout ce qui est ici sache le bonheur que j'ai de vous posséder. Je le remerciai, et lui promis de revenir. Il donna ordre à un de ses gens de me conduire dans l'appartement que j'avois déjà occupé : c'étoit à mon gré un des plus jolis de la maison ; il communiquoit à la bibliothèque : on y avoit placé, par les ordres du Marquis, de su-

perbes gravures, des bronzes, des meubles du meilleur goût. Enfin, il n'eût pas logé son frère avec plus de recherches. La clef étoit à un secrétaire ; je l'ouvris et trouvai dedans quatre rouleaux de vingt-cinq louis, avec ces mots : Que mon ami laisse sa clef à ce secrétaire, tous les trois mois à pareil jour, et ces quatre rouleaux se retrouveront en leur entier. J'en fis l'expérience au bout de trois mois, elle réussit, et ne manqua jamais au jour dit. De tels procédés devoient bien ranimer l'amitié que ma folle jalousie avoit altérée depuis un an. Cette somme étoit beaucoup trop pour moi qui n'avois aucune fantaisie. Je le dis, on me répondit que j'en saurois bien faire usage pour le bonheur de quelques infortunés, et qu'on me prioit de n'en jamais parler.

Mais j'oublie que j'ai laissé quatre-vingts personnes dans le salon, attendant la Marquise, qui, malgré qu'elle eût hâté sa toilette, n'en effaça pas moins, par sa rare beauté,

toutes les femmes qui étoient venues la voir. J'étois descendu avant qu'elle entrât ; le moment où elle parut fut celui du plus grand triomphe. On se disoit : on n'a jamais rien vu d'aussi beau qu'elle ; et les complimens qu'on faisoit à M. de Mercour commençoient à l'embarrasser, quand la grosse madame d'Entragues détourna un instant l'attention. M. de Mercour avoit fait faire pour elle une robe de velours verd brodé d'or. Comme on n'avoit pas parfaitement sa mesure, cette malheureuse robe étoit trop étroite et trop longue, de sorte que la comtesse d'Entragues, qui suivoit sa nièce, marcha sur le bord, et s'embarrassa tellement le pied dans la jupe, qu'elle alla tomber à plat au beau milieu du salon, qu'elle fit retentir de son énorme poids. On s'empressa de la relever. Le désordre que cette chute avoit mis dans sa parure, ajouta tellement à ses ridicules ordinaires, et sa tournure grotesque parut si bizarre aux jeunes gens qui étoient là, qu'ils ne purent s'empêcher d'en rire.—Riez,

iez, dit la Comtesse, vous ne vous
tés pas, comme moi, déhanchés.
M. de Mercour qui n'avoit pas en-
ore remarqué à quel point la tante
l'Agathe étoit ridicule, eut infini-
ment de regrets de l'avoir laissé
enir à Paris; plus encore d'avoir
rrangé un souper pour l'instant de
'arrivée.

Madame de Mercour en fut d'au-
ant plus affligée, que le début de sa
ante pouvoit lui faire grand tort; et
ous prétexte du plus tendre intérêt,
lle la supplia de vouloir bien se re-
irer, chargeant Julie de veiller à ce
ue sa tante prît toutes les précau-
ions que sa chute exigeoit. Julie,
ue ce cercle, composé de tous gens
ui lui étoient inconnus, embarras-
oit beaucoup, ne fut pas fâchée de
'occasion de n'être pas du souper,
t sortit avec madame d'Entragues
u'Agathe embrassa, plus je crois
our l'empêcher de parler encore,
ue par tendresse. Quand elles furent
orties, madame de Mercour fut plus
son aise, et ne s'occupa que de

faire les honneurs de chez elle. Ce fut avec une supériorité qui étonnoit d'autant plus, que l'on croyoit qu'elle avoit été élevée par cette grosse et ridicule femme, dont on avoit ri de si bon cœur.

M. de Mercour étoit au comble du bonheur, Agathe enchantoit : chacun de ses mouvemens étoit une grace. Parloit-elle, c'étoit si à propos, qu'elle ne disoit pas une seule parole qui ne charmât. Le son de sa voix étoit si agréable, qu'elle attiroit, malgré elle, l'attention. Enfin, de tout ce qui étoit là, il n'y avoit personne qui n'eût voulu ou lui ressembler, ou être son heureux époux. Lui voyant de si grands succès, je me disois : c'eût été dommage qu'elle eût été ensevelie à Vermur ; et je commençois à penser que peut-être elle avoit bien fait. N'oubliez pas, vous qui lisez ces Mémoires, que je ne savois pas qu'elle étoit mère.

CHAPITRE IV.

Les Enfans-Trouvés.

On se retira fort tard, et Agathe ormoit encore, lorsque Julie, ne renant d'autre guide que la tendre itié, sortit de l'hôtel de Mercour our se rendre à la Crêche, où elle arvint, malgré les embarras de ette ville immense, dont aucune e France ne peut donner d'idée. ulie, soutenue par le desir de sau- er sa chère Rosine, affronte tous s périls, et au travers des chevaux, es voitures; car elle n'avoit pas ensé qu'en prenant un carosse de ace elle fût arrivée sans aucune fficulté, se trouve, comme nous avons dit, à la Crêche. Elle monte n grand escalier, entre dans la lle où deux cents berceaux, aussi

parfaitement tenus que le pourroit être celui d'un seul enfant chéri, renfermoient autant de ces pauvres petits êtres qui ne voient le jour que pour être repoussés de leurs parens. A ce spectacle, elle ne peut retenir ses larmes. Une sœur de la charité s'approche d'elle, et lui demande ce qu'elle desire : parler à votre supérieure, dit-elle. On la conduit aussitôt à la sœur Martin, dont la belle physionomie, l'air doux et calme, annonçoient la beauté de son ame. Croyant au trouble de Julie reconnoître le timide embarras de la maternité, elle lui dit de n'avoir aucune crainte, et de lui parler avec toute la confiance qu'on peut avoir en une amie ; car, ajouta cette digne fille, nous le sommes de tout ce qui est malheureux ; mais venez avec moi dans l'oratoire, vous vous y expliquerez plus à votre aise.

Julie, à qui la plus violente émotion ôtoit la liberté de parler, suivit en silence la supérieure. Dès qu'elles furent dans l'oratoire, la bonne sœur

ui prit les mains avec affection. Eh bien, ma chère enfant, lui dit-elle, venez-vous réclamer le doux fruit d'un amour malheureux, ou vous assurer seulement qu'il aura des soins particuliers? Parlez sans crainte: ici la première des vertus est l'indulgence; nous sommes toutes foibles, et les maux que causent les suites d'un amour illégitime, devroient bien servir à en mériter le pardon. J'aime, interrompit enfin Julie, à voir unir dans un même cœur l'amour de Dieu et celui des infortunés; et mon respect pour votre institution, ma sœur, augmente en raison de votre indulgence pour les malheureuses mères des enfans qui vous sont confiés. Cependant, grace aux circonstances, peut-être à mon peu de beauté, je n'ai pas besoin de la réclamer. Pardon, madame, reprit alors la sœur Martin, mais vous aviez l'air si émue, si émue, que je croyois . . . . . Je le suis en effet, et très-vivement, mais ce n'est pas pour moi; c'est pour une innocente créature que des

êtres, imbus de préjugés barbares, ont conseillé à sa mère d'éloigner d'elle. Mais à peine cet affreux sacrifice a-t-il été consommé, qu'elle m'a demandé avec la plus grande instance de venir ici la reprendre, et de me charger de la faire élever. Cette pauvre petite a près de trois ans; elle a été amenée ici il y a eu hier cinq semaines; elle se nomme Rosine et me connoît parfaitement. — En effet il y a plus d'un mois qu'on nous a amené une petite fille de cet âge richement vêtue, d'une rare beauté, et qui nous a dit se nommer Rosine; je vais vous la chercher.

Julie resta dans l'oratoire, craignant que l'effet de sa sensibilité pour Rosine ne fût trop remarqué. La supérieure revint tenant par la main la pauvre petite de Jerville, qui n'eut pas plutôt aperçu Julie, qu'elle sauta à son cou en s'écriant: ma bonne petite Julie, c'est toi, et ma bonne amie Agathe, et ma pauvre Madelaine.....!

C'est ma vilaine bonne Ricard qui m'a amenée ici, et qui m'a laissée à la porte; et sans la maman que voilà, je serois morte de faim. Vous voyez, madame, dit Julie, que mon rapport n'est que trop vrai. Cette Ricard étoit la gouvernante de mon amie. On avoit été forcé de la mettre dans le secret; tant que le père de cet enfant a vécu, elle a aidé sa mère à l'élever dans le château de son père, sans que personne au monde, excepté moi, le sût; mais le père de Rosine ayant été tué à l'armée, on a voulu marier mon amie à un autre; et pour qu'elle y consentît, la méchante Ricard lui a enlevé sa fille, et j'espère que vous voudrez bien me la remettre. — Dès que je saurai, madame, à qui j'ai l'honneur de parler, il n'y aura nulle difficulté. Alors Julie donna ses noms, fit connoître les qualités de son père. — Je vais écrire, mademoiselle; et si, comme je n'en doute pas, vous êtes réellement la fille du Major de Valenciennes, je vous rendrai cette pauvre petite qui

a été mise ici sans aucune désignation, de manière qu'il seroit impossible à sa mère, si une fois elle étoit sortie de cette maison pour entrer dans celle de la rue Saint-Antoine, de la retrouver. Nous n'avons même su que par elle qu'elle s'appeloit Rosine, et qu'elle avoit été élevée par de belles dames, une jeune paysanne et une vieille bonne dans une bien belle chambre, avec des meubles de velours bleu. Tout cela est consigné dans le procès-verbal que vous voudrez bien signer si je vous la remets. Très volontiers, dit Julie qui étoit désolée de ne pouvoir emmener avec elle sa pauvre petite. L'enfant ne vouloit pas la quitter, et jeta les hauts cris quand Julie s'en sépara.

Il falloit quatre jours pour avoir des nouvelles de Valenciennes; ainsi la fille du major ne promit de revenir que le cinquième à la Crêche. Elle recommanda à la sœur Martin de faire faire sur son compte les informations nécessaires avec une

grande circonspection, parce que, disoit-elle, la moindre indiscrétion pourroit avoir les suites les plus funestes.

Julie, moins troublée en sortant de la Crêche qu'au moment où elle s'y rendoit, prit une voiture et revint rue Saint-Dominique à l'hôtel Mercour, où il commençoit à faire jour. Elle alla d'abord chez la grosse Comtesse, qu'elle trouva dans son lit, promettant qu'elle ne sortiroit de son appartement que pour remonter en voiture ; qu'elle n'étoit que *confusion* (1), et qu'elle ne pourroit mettre un pied devant l'autre. Julie l'assuroit qu'elle lui tiendroit compagnie. Non, non, dit-elle, je n'ai besoin de personne ; seulement le soir vous viendrez faire une partie de piquet pour m'endormir.

---

(1) C'étoit contusion que la bonne Comtesse vouloit dire ; mais elle ne savoit pas encore bien la langue française ; il n'y avoit que trente ans qu'elle étoit à Valenciennes.

Le valet-de-chambre de madame de Mercour vint savoir des nouvelles de madame d'Entragues. Je me porte fort mal, dit-elle, et bien de mauvaise humeur d'avoir fait ce maudit voyage. Mais dites à votre maîtresse qu'elle n'est pas trop grande dame pour me venir voir elle-même ; que la maison d'Entragues vaut bien celle de Mercour, et que si je suis la veuve d'un cadet, c'est que je n'ai pas épousé l'aîné. Adieu, mon bon ami, ce n'est pas contre vous que je suis fâchée, au moins n'allez pas le croire ; car vous avez l'air d'un bon garçon, mais contre votre bégueule de maîtresse. Le pauvre Duval ne savoit que répondre à ce galimathias ; et lorsqu'il crut que c'étoit fini, il sortit, mais la Comtesse le rappela. Ecoutez, écoutez donc, jeune homme, dites qu'on m'apporte mon café. — Je vais le dire au maître d'hôtel : elle fit mille plaintes de sa nièce à Julie tout le tems qu'on fut sans lui apporter son déjeuner ; enfin, on le servit. Julie le partagea avec elle, et après lui

voir souhaité du repos, elle passa
hez Agathe. Elle croyoit qu'elle
roit empressée de savoir si elle
voit vu Rosine. Pas un regard, pas
n geste, pas un mot qui pût servir
l'interroger sur ce qu'elle brûloit
e lui apprendre. Cependant elle se
ontint, le mari d'Agathe étoit là;
étoit si amoureux d'elle, qu'il la
uittoit le moins possible. Je des-
endis au même moment. Je ne pou-
ois vivre sans voir Agathe; et je
ourois quand je la voyois si diffé-
ente de ce que je l'avois cru. Mais
nfin, c'étoit elle, et sous quelque
orme qu'elle m'apparût, c'étoit tou-
ours l'ame de ma vie.

On parla de la pauvre Comtesse.
e valet-de-chambre n'avoit pas
endu à sa maîtresse tout ce que sa
ante lui avoit dit pour elle. Julie,
iquée du peu d'intérêt qu'Agathe
émoignoit pour sa fille, le rapporta
n entier et ajouta : je ne suis pas
urprise qu'elle se plaigne, madame
e Mercour n'aime plus que son
ari. Quand on n'aura que ce re-

proche à me faire, je redouterai peu la critique, c'est le premier de mes devoirs ; et ceux qui m'aiment doivent se trouver heureux que les qualités de M. de Mercour me le rendent si facile. Qu'avez-vous à répondre à cela, dit le Marquis en embrassant sa femme? Voilà donc ce que je verrai sans cesse ; mais non : certain Arabe a dit : la première lune du mariage est douce comme du miel, les autres sont amères comme l'absinthe. Elle croit qu'elle trouvera toujours dans M. de Mercour un amant tendre, empressé ; elle aura ses chagrins aussi, et alors elle sera heureuse de retrouver ses amis. Julie, plus piquée que moi, et à plus juste titre, voulut ajouter : on peut aimer son mari et conserver..... Agathe lui mit la main sur la bouche : tais-toi, lui dit-elle, tu es la meilleure amie que je connoisse, mais trop exigeante. La Rochefoucault a dit : *l'amitié se retire partout où elle trouve l'amour.* Laisse-lui donc, ma Julie, ces premiers momens, et attends que mon ame,

fatiguée en quelque sorte de son bonheur, ait besoin de la tienne pour se reposer. — Fort bien ; mais je pars dans un mois. — Nous nous écrirons. — Tu n'en auras pas le temps. — Je l'aurai toujours, Julie ; d'ailleurs notre ami, en me montrant, sera l'interprête de mes sentimens. — Je vois monsieur, qu'il faudra que j'entretienne avec vous une correspondance, pour savoir ce que deviendra Agathe. — Elle me flattera infiniment ; et de ce moment, mademoiselle, je prends l'engagement de ne pas laisser passer une semaine sans m'acquitter de ce devoir. — Eh bien, je reçois votre promesse, et soyez sûr que je serai inexorable si vous y manquez.

Julie qui avoit vu dans le tour qu'avoit pris cette conversation, que son amie avoit eu l'adresse de rendre simple ma correspondance avec elle, et qui savoit qu'elle devoit servir de voile à ce qu'elles auroient à se dire touchant Rosine, fut moins fâchée contre Agathe, et reprit avec elle

ce ton doux et caressant qu'elle avoit toujours eu depuis son enfance. M. de Mercour lui dit mille choses aimables sur le desir qu'il avoit de lui trouver un parti qui la fixeroit à Paris, pour qu'Agathe ne fût pas privée de sa société. Je voudrois, continua-t-il, réunir autour d'elle tout ce qui peut ajouter à son bonheur. Il n'y a que la grosse tante que je ne puis supporter. C'est un ton que je ne trouve à personne. Je suis bien fâché qu'elle se soit fait mal en tombant ; mais j'avoue que je suis fort aise qu'elle ait un prétexte de rester dans son lit pour le temps des visites ; elle est trop ridicule. — Oh, j'en conviens, dit Julie ; mais elle a élevé Agathe. — Dites que c'est Saint-Fal ; la Comtesse eût étouffé ses bonnes qualités, si l'être supérieur pouvoit être détérioré par ce qui l'approche. Madame de Mercour sentoit tout le prix d'une opinion pareille ; et je vis qu'elle se promettoit bien de ne rien faire qui pût l'affoiblir en la moindre chose.

Le cinquième jour étoit commencé depuis que Julie avoit été à la Crêche, et dans tout ce tems, elle n'avoit trouvé qu'un seul moment pour dire à Agathe, je l'ai vue. Et celle-ci s'écria : *ces murs mêmes ont des yeux*, et se sauva dans une autre chambre, dans la crainte d'en entendre davantage. Julie, désespérée de la froideur de son amie pour la pauvre Rosine, n'en fut pas moins occupée de remplir les promesses qu'elle avoit faites à Agathe; mais craignant qu'elle n'oubliât entièrement la fille de Jerville, elle voulut au moins soustraire cette pauvre petite à la misère. Elle me remit ce qui lui restoit de la succession de Jerville, en me disant de placer cet argent, dont j'ignorois l'origine, de manière toutefois que les revenus soient à sa disposition, et je pris des rescriptions.

Il y avoit dans les avenues de Vincennes, la femme d'un officier invalide fort pauvre, qui avoit imaginé, pour vivre un peu plus com-

modément, de prendre des enfans en pension. Julie n'étoit point connue de cette femme que les papiers publics lui avoit indiquée. Elle alla donc chez elle pour lui demander si elle vouloit se charger de la fille d'une de ses amies qui partoit pour la Martinique ; que cette dame se nommoit madame de Blaire, et la petite, Rosine. On convint de prix, et deux mois furent payés d'avance. Julie envoya un berceau et ce qui étoit nécessaire à l'enfant, pour que tout fût prêt quand on amèneroit la petite.

Elle retourna chez la sœur Martin, qui, bien assurée que Julie étoit vraiment la fille du Major, et jouissoit du bien de sa mère, lui donna Rosine, que Julie déclara être la fille de feu M. de Jerville, mort au siége de Borgo en Corse, et de mère inconnue. Elle signa l'acte et emmena Rosine, qui étoit au comble de la joie d'aller en carosse avec sa chère Julie. Mademoiselle Delcroix se fit conduire chez la maîtresse de

pension, qui fut frappée de la beauté de Rosine, et promit à Julie de donner à la petite insulaire tous ses soins. Mademoiselle Delcroix prévint qu'on ne pourroit en venir savoir des nouvelles très-souvent, mais que les mois seroient comptés avec la plus grande exactitude. Ce qui est fort singulier, c'est que ce fut moi pendant deux ans qui fis tenir cet argent à l'adresse que Julie me donna, sans avoir la moindre idée de sa destination. Julie m'avoit dit, avant de quitter Paris, qu'une famille infortunée reclamoit ses secours; qu'il falloit les faire passer par la petite poste, sans jamais me permettre d'aller chez ces protégés, parce que cela leur feroit une peine affreuse. Naturellement peu curieux, il ne me parut pas pénible de ne point chercher à pénétrer ce mystère.

Rosine eut bien du chagrin de se retrouver encore une fois avec des étrangers; mais madame Marioles, c'étoit le nom de la maîtresse

de pension, en eut tant de soins, que peu à peu la pauvre petite oublia qu'elle avoit une mère, et que cette mère, qui l'avoit rejetée de son sein, avoit une amie dont tous les soins, la sollicitude, tendoient à la voir heureuse malgré les rigueurs du sort.

Fragmens de Julie.

Plus de quinze jours se sont passés, et la cruelle ne m'a point permis de la voir en secret! Il semble qu'elle craigne de m'entendre prononcer le nom de Rosine. Moi, je m'échappe sous prétexte d'aller voir ma vieille cousine qui demeure aussi au faubourg Saint-Antoine, et de chez elle, je me rends chez madame Marioles: je prends Rosine dans mes bras; je la couvre de baisers et de larmes; que de vœux j'adresse à Dieu pour cette pauvre petite! Puis, je reviens à l'hôtel de Mercour, où la froideur d'Agathe me désespère.

CHAPITRE V.

Elle va à la Cour.

AGATHE avoit été présentée peu de temps après notre arrivée. Elle fit une grande sensation à la cour par sa beauté et sa magnificence. Louis XV en fut frappé ; il parla d'elle avec un grand éloge à son coucher. Agathe le sut, et elle supplia son mari de ne point exiger qu'elle allât souvent à Versailles ; car ce qu'elle redoutoit le plus étoit la réussite des projets de son père, et surtout de ceux de la Vicomtesse. M. de Merçour qui partageoit son opinion ne pensoit pas aux cartons de son beau-père, tandis que tous les jours je recevois des lettres du Baron, où après quatre pages de politique, il y avoit un mot

pour sa fille. Je les mettois sur le bureau du Marquis, qui les parcouroit à peine, et me disoit : répondez, mon cher, quand vous en aurez le tems. Je répondois, *qu'on verroit, qu'on feroit pour le mieux, qu'on s'en occupoit.* Puis, je parlois d'Agathe et des succès qu'elle avoit dans la société dont elle faisoit les délices.

Cependant, elle voyoit avec peine approcher le moment où Julie devoit partir. La grosse Comtesse commençoit à demander si on croyoit qu'elle resteroit éternellement dans une ville où elle n'avoit eu que des chagrins ; et sa nièce auroit voulu inutilement la retenir. Julie me disoit, est-il vrai, qu'elle desire que je ne parte pas, et elle ne me dit pas un mot de ce qui a fait si longtemps sa seule pensée : je ne savois que lui répondre. Cependant, je voyois les yeux de madame de Mercour se porter avec complaisance sur son amie, puis se détourner dès qu'elle paroissoit vouloir lui parler.

Mais ne sachant ce qu'elle avoit à lui dire, je ne cherchois point à découvrir ce mystère. Aussi faut-il entendre Julie parler elle-même de ses peines et de ses plaisirs ; car la sensibilité sait en trouver dans les émotions vives de l'ame ; et qui les connut davantage que la tendre Julie ?

Fragment de Julie.

Je croyois partir de Paris en haïssant Agathe, que je regardois comme une mère dénaturée, quand un jour que j'étois dans le salon avec Saint-Fal, Agathe y vint, et s'approchant de moi, elle me dit : M. de Mercour va aujourd'hui à Marly ; M. de Croismarc lui envoie ses chevaux à Neuilly : il m'a proposé de l'y conduire avec les miens, ayant un cheval de boiteux : si tu veux, nous ferons cette promenade ensemble, et nous reviendrons par le bois de Boulogne. J'acceptai avec un grand plaisir, et je pensois que Saint-Fal feroit le quatrième. Il s'en

flattoit, du moins je l'imaginai; car il alloit sortir pour s'habiller, lorsqu'Agathe lui dit : j'aurois une grace à vous demander. Dites, reprit aussitôt notre maître, des ordres à me donner. On m'a apporté de la musique nouvelle que je voudrois exécuter ce soir. Je compte sur vous pour m'accompagner; et comme vous êtes, malgré votre philosophie, soit dit sans vous fâcher, pétri d'orgueil, et que pour rien au monde, vous ne voudriez jouer dans un concert un morceau que vous n'auriez pas vu avant, je vous prie de parcourir ces sonnates, afin, ce soir, de déployer tous vos talens. Plaisantez-moi, persiflez-moi, ma chère Agathe, dit Saint-Fal, vous pensez bien que je n'en serez pas moins disposé à faire tout ce qui pourra vous être agréable. Oui, je vais parcourir la musique dont vous me parlez; j'étudierai avec soin les passages difficiles, non pour faire paroître mes talens, mais pour faire valoir les vôtres. Eh bien, dit Julie, peut-on être meilleur! Je n'y ai aucun mé-

rite, interrompit Saint-Fal ; et vous-même, Julie, n'êtes-vous pas comme tout ce qui la connoît, subjuguée par elle ? Et je ne pus m'empêcher de sourire en signe d'approbation. Notre philosophe n'en vint pas davantage avec nous, et passa toute l'après-midi à déchifrer les savantes compositions du célèbre Sacchini, tandis que six chevaux gris pommelés, d'une rare beauté, nous faisoient voler plutôt que marcher. Non loin de la demeure du farouche Richelieu, où son neveu (1), qui eût peut-être dans un autre temps porté aussi loin le despotisme, attendoit dans ce même château où le Cardinal avoit immolé tant de victimes à sa haine, la dissolution entière des parlemens, dont il avoit juré la ruine, M. de Mercour aperçut la voiture de M. de Croismarc. Il fit arrêter celle de la Marquise, et lui ayant promis de revenir avec le duc de N***, il nous quitta.

(1) M. le duc d'Aiguillon.

A peine fut-il descendu de voiture qu'Agathe baissa tous les stores, ferma sa voiture en dedans ; puis, se jetant dans mes bras, elle me dit : parle-moi dans ce moment de Rosine, je ne craindrai pas qu'une oreille indiscrète ou jalouse recueille des secrets qui doivent être ensevelis, mais que je ne brûle pas moins d'apprendre ; et alors elle me fit vingt questions sur Rosine, sur la sévreuse. Elle répondoit par des pleurs à tout ce que je lui disois : elle me serroit les mains avec une amitié qui me rappeloit celle de nos jeunes années. Oui, ma courageuse amie, me disoit-elle, tu seras la seconde mère de ma Rosine : oui, tu l'aimeras, la protégeras ; c'est la fille de Jerville. Hélas ! je ne puis plus convenir qu'elle est la mienne ; mais sois sûre, mon amie, que ce seul point excepté, il n'y a rien que je ne fasse pour elle. La joie que je ressentois en retrouvant dans le cœur de mon amie les sentimens que la nature ne refuse pas aux plus farouches des animaux pour leurs petits,

dissipa la mélancolie que j'éprouvois depuis mon séjour à Paris ; elle me fit des reproches de la tristesse que j'avois marquée jusqu'à ce moment, et me dit que je devois assez la connoître pour être certaine que jamais elle ne cesseroit d'aimer Jerville, et par conséquent sa fille. Elle ajouta : je vais te donner une preuve de ma foiblesse pour ma fille ; c'est que je brûle de la voir, malgré tous les dangers auxquels je m'expose. Je m'en rapporte à toi pour les écarter : tâche de savoir où madame Mariole va promener ses enfans pour que je puisse seulement la voir passer ; que je juge par moi-même si le nouveau genre de vie de cette pauvre petite lui est bon, et s'il n'altère pas la santé que son père lui avoit conservée par ses soins. Je promis à madame de Mercour de m'instruire de ce qu'elle desiroit ; et comme elle s'apercevoit que nous approchions du cours, elle me dit : mon cœur à présent t'est assez connu pour ne pas avoir besoin d'explication ; apprends-moi seulement où je

pourrai voir Rosine, en me disant demain au dîner : j'ai été ce matin dans telle promenade depuis telle heure jusqu'à telle autre ; ces mots m'indiqueront le lieu et le tems où je pourrai la voir ; mais ne la nomme jamais, ni elle, ni son père dans ma maison, où le moindre indice de ce funeste secret seroit l'arrêt de ma mort. Puis, me serrant encore dans ses bras, elle me tint en silence contre son cœur pendant quelques minutes, ensuite elle leva les stores ; et quittant avec la même facilité le langage de l'amour maternel qu'elle l'avoit repris un moment avant, elle écarta tout ce qui pouvoit lui rendre l'émotion qui l'avoit agitée ; et lorsque nous rentrâmes à l'hôtel, il étoit impossible d'imaginer qu'elle avoit traité avec moi d'aussi tristes sujets. Le Marquis arriva un moment après nous. Elle fut caressante avec lui, aimable avec ceux qui venoient passer la soirée chez elle, et fit en effet de la musique avec Saint-Fal, qui avoit bien profité du temps pour étudier les accompagnemens ;

on l'entendit avec le plus grand plaisir d'autant qu'Agathe, ce jour-là, se surpassa elle-même.

Dès le lendemain j'allai chez madame Mariole et je sus que pour faire changer d'air à ses petites, elle les menoit alternativement deux fois la semaine aux Tuileries, au Luxembourg et même au jardin du Roi, et elle me dit : cependant demain qui est jour de promenade, je n'irai qu'à l'Arsenal passer une heure ou deux, sur le midi : j'ai quelques camarades de mon mari qui viennent dîner avec lui ; il faudra que je sois rentrée de bonne heure. Je me hâtai de donner ces renseignemens à Agathe, ainsi qu'elle me les avoit demandés, et à dix heures ses chevaux furent mis et elle se fit conduire à la messe aux Célestins, qu'elle ne connoissoit pas, disoit-elle, et où on lui avoit dit que le monument, qui contenoit le cœur de Catherine de Médicis, méritoit d'être vu. En effet, elle s'y arrêta un moment, loua l'adresse de Germain Pilon, qui ne pouvant donner au

cœur de cette méchante femme des vertus pour supports, y avoit placé les graces. Elle me dit, n'est-ce pas près d'ici qu'est le jardin de l'Arsenal, où tu as été hier? — Oui, il n'est pas même nécessaire de remonter en voiture pour nous y rendre, et ayant traversé ces vastes cours, nous entrâmes dans le jardin, par la grille, du côté de l'hôtel de Paulmi, qui se trouve en face de la grande terrasse donnant sur les fossés de la Bastille.

Nous étions à peine sous les arbres qui forment une allée parallèle, que nous vîmes une femme entourée de huit à dix enfans qui jouoient sur la terrasse. Cette femme qui étoit madame Mariole, s'assit sur le parapet, les enfans se mirent à jouer auprès d'elle. O! il ne nous fut pas difficile de distinguer Rosine; elle paroissoit au milieu de cette petite troupe, comme la rose au milieu des fleurs des champs. Agathe, qui s'étoit, ainsi que moi, enveloppée d'une grande coiffe de taffetas

noir, sûre que l'enfant ne la reconnoîtroit pas, s'arrêta pour la considérer assez longtemps dans le plus profond silence; puis, je l'entendis, qui disoit à voix basse, et comme se parlant à elle-même, qu'elle est jolie! pauvre petite, ô mon père, que vous nous avez fait de mal. Allons, Julie, regagnons ma voiture, cet air-ci est trop vif, il me fait mal, et étant remontée dans son carrosse, elle eut l'air profondément occupée et ne rompit le silence, que pour me remercier de tout ce que je faisois pour elle et pour cette pauvre petite, dont la vue lui avoit fait tant de bien et tant de mal.

CHAPITRE VI.

Séparation.

MADAME d'Entragues, qui avoit tenu la parole qu'elle avoit donnée, de ne pas sortir de son appartement, jusqu'au moment où elle quitteroit Paris, et à qui sa nièce, Julie et moi tenions compagnie, quand nous n'avions rien de mieux à faire, signifia enfin qu'elle vouloit retourner à Vermur, où certainement son frère avoit besoin d'elle. Agathe auroit bien voulu pouvoir garder Julie; mais le major qui savoit que son fils trouvoit très-mauvais que sa sœur se fût dispensée, depuis près de deux mois, de ce qu'il appeloit son devoir, en n'étant pas chez son père, pour y souffrir les caprices de M.

Robert, lui écrivit une lettre très-positive, où il lui défendoit de rester à Paris, un jour de plus que madame d'Entragues. Ainsi il fallut donc partir, non sans que Julie ne retournât encore plusieurs fois chez madame Mariole, à qui elle fit présent d'une très-belle montre d'or à répétition, avec une magnifique chaîne, afin de l'engager à redoubler de soins pour Rosine, ce que madame Mariole promit.

La séparation des deux amies fut très-douloureuse. Il sembloit qu'elles prévoyoient qu'elles ne se reverroient jamais. M. de Mercour qui aimoit et estimoit Julie, lui dit qu'il vouloit la marier à Paris, pour la fixer auprès d'Agathe. Julie soupira en remerciant le Marquis, et elle ne put s'empêcher de dire, non jamais je ne me marierai : mais peut-être un jour serai-je libre de venir habiter la même ville que madame de Mercour. — Que dites-vous, Julie, dans la même maison, les amies de mon Agathe me sont aussi chères qu'à

elle. Julie étoit sensible aux marques d'amitié de M. de Mercour, mais elle ne pouvoit l'aimer, car il lui sembloit que sans lui Rosine seroit encore dans l'Elysée, dont elle data la première lettre qu'elle m'écrivit.

Lettre de Julie à Saint-Fal.

A l'Élysée le 177

« Que vous dirai-je, mon cher Saint-Fal, que votre cœur n'ait compris avant que ma plume l'ait tracé. Qui a aimé Agathe, qui a passé ses jours avec elle, ne peut supporter la vie loin d'elle; je la cherche ici et ne la trouve pas . . . . . Que de souvenirs cette grotte, cette fontaine, ces bosquets, me rappellent. . . . . ! Ah ! Saint-Fal, vous ne pouvez pas savoir tout ce que je souffre; mais c'est assez vous entretenir de moi. Il faut que je tienne la promesse que je vous ai faite de vous instruire de tout ce qui se passe ici. Mᵉ de Launoi y fait la pluie et le beau

temps, n'y ayant plus rien qui contrebalance son pouvoir. M. d'Entragues, si absolu pour tous les autres, depuis le départ de sa fille, n'a de volontés que les siennes. Elle a persuadé à son imbécille époux, qu'il y avoit des réparations immenses à Launoi, et qu'on ne pouvoit entreprendre sans se ruiner, qu'en conséquence il falloit le faire démeubler, l'abandonner, et accepter ce que M. d'Entragues leur offroit de venir tenir sa maison avec lui (1). M. de Launoi, qui n'aime que les chiens, les piqueurs et la grosse Comtesse, et dont les bois touchent le parc de Vermur, a consenti à ce que l'on vouloit. Tous les meubles, l'argenterie, vont être apportés à Vermur, et c'est un grand bonheur pour la Vicomtesse, car il faut convenir qu'elle met sa

(1) C'étoit là le fameux plan dont elle m'avoit parlé qui devoit lui laisser la liberté de quitter son mari; mais, selon toute apparence, la froideur que M. de Mercour mit dans ses réponses lui fit perdre cette idée.

gloire à ne rien tenir de son amant. L'abbé le Roux est fort aise de cette réunion. Il aime à avoir beaucoup de monde à sa messe. Il est toujours aussi désagréable que vous l'avez vu et j'ai de fortes raisons pour le haïr encore davantage. Madame d'Entragues, qui marche encore très-difficilement, a voulu, quand elle a été en état de se traîner, reprendre les rênes de la maison. Mad. de Launoi n'a pas mieux demandé, car ces détails l'ennuient; ainsi la grosse femme est, comme elle l'a toujours été, à proprement parler, leur femme de charge. Vous savez que rien n'est si comique que de la voir courir après une serviette égarée, et étourdir tout ce qui habite le château, s'il se trouve une paire de draps dépareillés. On lui laisse ces graves occupations, et du soir au matin on politique avec le Baron. Mon père a repris ses anciennes fonctions auprès de M. d'Entragues, il est admis dans les petits comités, ce qui lui donne un grand air d'importance; mais il est aisé de voir que le père d'Agathe vous re-

grette. Quelquefois il ne se souvient pas d'une partie de ses plans. Il veut avoir recours aux fameux cartons, vous faire appeler pour vous demander sous quel numéro se trouve telle ou telle chose. Alors il se rappelle que ses cartons et vous êtes à Paris, et il s'afflige que rien ne finisse. La Vicomtesse lui dit : et comment arriveriez-vous au ministère, si vos plans ne vous avoient précédé ; je suis sûre que mon cousin les fera valoir.—Vous avez raison, Vicomtesse, et il ne pense plus ni à ses cartons ni à vous. Il n'en est pas de même du digne Delmord. Il ne se console pas de votre absence et de celle de sa chère Agathe. Il me faut tout perdre, me disoit ce digne homme. Mon frère est descendu dans la tombe. Jerville a vu finir ses jours au printemps de sa vie. Saint-Fal me consoloit. Je trouvois un cœur sensible où verser ma douleur, il faut qu'il s'éloigne. Ce digne Pasteur ne vient presque plus à Vermur, et j'avoue qu'il n'y a pas grand'chose de bon dans cette société, dont Agathe faisoit tout le charme ; mon frère est

de retour, son humeur, quand il est ici, est plus farouche que jamais, il n'est aimable que pour la Vicomtesse, avec qui il est raccommodé, elle approche de l'âge où l'on commence à être forcé à la constance; aussi paroît-elle maintenant l'aimer avec passion; l'intérêt de mon frère et son ambition l'engagent à répondre à sa tendresse, et surtout il lui sait gré de lui permettre de lui parler sans cesse d'Agathe, qu'il ne peut encore oublier. Je ne puis comprendre que la Vicomtesse le supporte avec une si grande patience; quelle est sa raison, je l'ignore. Voici une lettre; vous savez qu'il ne faut pas même dire que vous en avez une, mais la mettre sur la cinquième tablette de la bibliothèque. »

« En effet, c'est ainsi qu'Agathe reçut les lettres de Julie, et jamais elle ne me dit, je l'ai lue. Je trouvois ses réponses sur la même tablette; elles étoient rares, je recevois quatre lettres de Julie, quelquefois plus, sans que je pusse lui en en-

voyer une. Mais rien ne pouvoit altérer la tendre amitié de Julie pour Agathe. La mienne pour Boulai me rendit mon séjour à Paris plus agréable que je n'aurois pu l'espérer. J'avois été le voir en arrivant, et je jouissois de son bonheur. Il me présenta son élève, le jeune Hancock, qui répondoit à ses soins par sa tendresse et son aptitude au travail, et je croyois avoir assuré la félicité de mon ancien ami. . . . . .
. . . . . .
Mortels, que sont vos espérances ! ! »

CHAPITRE VII.

La grossesse.

Depuis quelque temps madame de Mercour étoit souffrante. Sa pâleur habituelle étoit encore augmentée, et ses beaux yeux ne lançoient que des regards languissans. Je me persuadai que l'effort qu'elle avoit fait pour se donner au Marquis, avoit brisé les ressorts de sa frêle existence. Elle va aussi descendre au tombeau, me dis-je; malheureux que je suis, il me faut voir périr tout ce que j'aime. Ah! pourquoi ai-je survécu à Jerville, puisque je n'ai pu garantir son amie de tous les maux que sa mort a entraînés. Hélas! j'étois bien loin de savoir tous ceux qu'elle avoit causés, et cependant, l'état de ma-

dame de Mercour, qui m'inquiétoit si vivement, combloit de joie le Marquis ; bientôt je sus d'Agathe elle-même que ses souffrances annonçoient que dans quelques mois elle seroit mère. Mes nœuds, me dit-elle, avec M. de Mercour, vont encore se resserrer, de nouveaux devoirs vont m'être imposés. Je compte sur vous, mon ami, pour m'aider à les remplir. Puissiez-vous, plus heureux pour l'enfant que l'amour de M. de Mercour et le mien vous confiera, n'avoir pas les alarmes que les circonstances où je me suis trouvée, vous ont fait ressentir, puisse-t-il avoir plus de bonheur. . . . . Elle s'arrêta, et me dit : Saint-Fal, si la tendresse que mon enfant m'inspirera, ne cicatrise pas des plaies encore trop saignantes, je n'aurai plus à espérer de bonheur : mais au moins ma grossesse aura un grand avantage, c'est celui de me délivrer de la contrainte dont la vie que je mène, depuis mon mariage, m'accable. M. de Mercour, persuadé qu'il ne suffit pas de donner la vie à un enfant, qu'il faut encore

s'occuper de tout ce qui peut le rendre heureux, et que la santé étant le premier des biens, il falloit qu'une femme grosse se rapprochât le plus qu'il étoit possible de la vie simple de la nature, ce qui ne pouvoit être qu'à la campagne; a demandé au Roi un congé, et nous partons dans huit jours pour Mirande. J'ai écrit à Julie de sa part, pour l'engager à faire le voyage avec nous, j'attends sa réponse. Je l'ai aussi sous les yeux, cette réponse qu'Agathe ne me communiqua point, et dont je trouve la copie dans les papiers de mademoiselle Delcroix.

Lettre de Julie à Agathe.

Valenciennes, le 8 juillet 1771.

« Non, Agathe, je ne puis t'accompagner, mon père ne veut pas y consentir; si mon frère n'étoit pas ici j'aurais pu l'obtenir, mais tu sais qu'il me regarde comme sa première servante. Tel est mon sort, il faut le supporter. Si tu ne viens pas à

Vermur., je n'ai pas l'espérance de te voir jamais, et cette pensée me désole. Cependant je suis trop franche pour ne pas te dire que ce ne seroit pas dans ce moment-ci, que je désirerois d'être près de toi. Tu vas être mère. Des liens, les seuls que rien ne peut rompre, vont encore t'éloigner. . . . . Agathe, dans ta position, il faudroit avoir deux cœurs. Tout le tien va appartenir à l'être à qui tu vas donner le jour. Que nous restera-t-il ? Et tu as pu penser que je pourrois, sans un vif chagrin, te voir sourire à ton fils, non, c'est impossible . . . . . .
Te voir mère d'un enfant qui n'est pas celui de Jerville, est une idée à laquelle il me faudra bien du temps pour m'accoutumer . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
ne t'offense pas, mon Agathe, de ma franchise, et crois, malgré les maux que j'éprouve, que tu m'es bien chère. . . . . .
. . . . . .

« Madame de Mercour se contenta de dire que le Major s'opposoit au départ de sa fille, et nous nous mîmes en route pour Mirande sans elle.

CHAPITRE VIII.

Mirande.

Rien n'étoit plus romantique que la position du château, dont tous les environs paroissoient occupés par des hommes heureux, car le Marquis en avoit banni la misère, en donnant constamment de l'ouvrage aux habitans. Aussi fut-il reçu avec des transports de joie. Le Marquis, qui avoit plusieurs habitations, les faisoit occuper, non par des valets, mais par ceux de ses parens, que la fortune avoit moins bien traités que lui. C'étoit mademoiselle de Lucet qui veilloit à la conservation de celle de Mirande : elle étoit sa cousine et n'avoit jamais quitté sa province depuis qu'elle étoit sortie de Saint-

Cyr, où elle avoit été élevée; elle parut enchantée de voir Agathe, qui avoit supporté la route sans fatigue, et dès le lendemain elles parcoururent ensemble les bois, qui offroient la promenade la plus agréable. La société de mademoiselle de Lucet convint à Agathe, elle étoit douce, très-discrète, et contre le caractère général des filles de trente ans, elle ne se mêloit en rien de ce qui ne la regardoit pas. Elle s'attacha tendrement à madame de Mercour, et cet attachement passa à ses enfans et dure encore. Quant à moi, il me sembloit que sous le beau ciel du midi de la France, je me trouvois jeune et heureux. J'adorois Agathe; mais habitué à vaincre ce sentiment, je ne m'occupois que du bonheur de la voir embellie par le contentement qu'elle éprouvoit.

Du moment que nous fûmes à Mirande, elle parut avoir entièrement oublié mon pauvre ami Jerville: mais devoit-elle une fidélité éternelle à des cendres insensibles; aussi

je l'excusois. Elle oublioit plus encore, je n'ai pas besoin de dire que je ne l'imaginois seulement pas. Avec quel amour elle s'entretenoit de l'enfant dont elle alloit être mère; comme elle se ployoit à tout ce qui pouvoit assurer la santé et la force de ce petit être, dont elle ne parloit qu'avec attendrissement.

Un jour que le temps ne permettoit pas de sortir, on demanda à quoi on passeroit la soirée. Mademoiselle de Lucet dit, Agathe qui lit à merveille nous lira les fabliaux de M. de Tressan; c'est un ouvrage d'accord avec cette habitation. Nous en convinmes tous, et après le dîner nous nous réunîmes dans une tourelle, dont les croisées donnoient sur une immense prairie, où l'on entendoit s'unir au mugissement des troupeaux le flageolet et les musettes des pasteurs, ils se tenoient à l'abri sous les roches qui soutenoient le château de Mirande. La pluie fine qui tomboit constamment, voiloit légèrement les masses d'arbres qui se trou-

voient çà et là dans le pâturage ; l'air étoit embaumé des fleurs dont il étoit émaillé, et on jouissoit tout-à-la fois du plaisir de le respirer, rafraîchi par la pluie, et d'être à couvert dans un charmant cabinet, où on avoit placé tout ce que le luxe a inventé pour l'agrément de la vie. Madame de Mercour se mit à son métier, moi, je pris mes crayons pour dessiner, et le Marquis traçoit un plan des fortifications de Rocroi, qu'il avoit levé pendant la dernière campagne.

Mademoiselle de Lucet alloit commencer quand on apporta les lettres. Il y en avoit une pour moi, de M. d'Entragues, où il me peignoit tout son chagrin d'avoir appris le départ de son gendre pour Mirande, et toute l'inquiétude où il étoit de ce que j'avois fait de ses cartons, qu'il me prioit de lui renvoyer, puisque le marquis de Mercour n'en vouloit pas faire usage, et préféroit la santé d'un marmot dont on ne connoissoit pas même encore le

sexe, à l'agrandissement de sa maison.

Je trouvai cette lettre si plaisante, que je ne pus m'empêcher de sourire en la lisant. Le marquis me demanda si on pouvoit, sans indiscrétion, en savoir le contenu. Je la lui présentai ; il la lut et me dit : en effet, je n'avois pas pensé aux fameux cartons. Je les ai ici, repris-je, et je suis prêt à les lui renvoyer. Non, dit M. de Mercour, parce qu'il en feroit usage, et que cela ne peut être qu'infiniment dangereux pour lui. Il faut mieux lui répondre que c'est au contraire pour méditer plus sérieusement sur ses plans que je suis venu ici, et que je n'en sortirai qu'après m'en être parfaitement pénétré. Mais, je vous le répète, je ne les lui remettrai point ; entre lui et madame de Launoi, la plus ambitieuse des femmes, ils se perdroient ; mais laissons pour un instant le château de Vermur, et jouissons des productions aimables de M. de Tressan. Mademoiselle de Lucet nous lut

Iseult aux mains blanches. Sa voix douce et sonore eût fait valoir, s'il en avoit eu besoin, le style pur et magique du traducteur de l'Arioste; et cette soirée nous convint tellement, que nous nous promîmes de mettre souvent à l'épreuve la complaisance de la bonne cousine.

CHAPITRE IX.

Elle n'aime que Léontine.

Le terme de la grossesse de madame de Mercour arriva, et au milieu des alarmes et des craintes, elle devint mère d'une fille. M. de Mercour voulut qu'elle se nommât Léontine ; et ce fut moi qui représentai M. d'Entragues, et mademoiselle de Lucet madame de Launoi. Ah ! si vous aviez vu le ravissement qu'Agathe éprouva lorsqu'on lui dit qu'elle étoit mère d'une fille : avec quelle tendresse elle serra cette enfant contre son sein. Auriez-vous pu dire : elle abandonne celui que l'amour le plus tendre lui avoit donné ? Non, vous n'auriez jamais pu le penser. Avec quel soin elle s'occupe de sa

chère Léontine ; elle n'a d'autre plaisir que celui de la voir. Elle oublie Paris, la cour, son ancienne compagne ; ses nouvelles sociétés, toutes ses affections sont fixées sur sa fille. Ah, Agathe ! eh ne te rappelle-t-elle pas ta pauvre Rosine ! Non, elle n'est plus rien pour toi ; et je ne sais si tu daignes seulement lire les lettres que Julie continue de m'adresser. Cette bonne et sensible Julie m'écrivoit exactement : ses lettres m'intéressoient beaucoup ; et j'en transcris une qui m'avoit causé infiniment d'inquiétude. Il y avoit près d'un an que madame de Mercour étoit accouchée, Léontine commençoit à marcher, à balbutier les doux noms des auteurs de ses jours, et bientôt nous allions revenir à Paris. J'en avois fait part à Julie, qui me répondit ainsi :

Lettre de Julie à Saint-Fal.

Le 25 décembre 1772.

Combien j'aurois eu de joie, il y

a quelque temps, mon cher St-Fal, en apprenant que vous allez revenir à Paris. Je me serois dit : j'irai la voir ; elle reviendra ici. Non, ce temps n'est plus. Agathe ne m'aime plus ; ses lettres sont si froides !..... Mon ami, son cœur a trompé le nôtre ; et si Jerville vivoit, il seroit oublié comme nous le sommes..... Vous ne l'êtes pas vous, St-Fal, vous jouissez de tout le charme de l'amitié, et moi, je suis seule. Je ne vais presque plus à Vermur : ma santé est mauvaise. Je me sers de ce prétexte pour ne pas quitter Valenciennes. Mon père est sans cesse avec M. d'Entragues, qui lui témoigne autant de confiance qu'avant votre arrivée. La grosse Comtesse l'aime toujours de tout son cœur. Madame de Launoi est plus que jamais la souveraine maîtresse de Vermur ; et elle paroît offensée de l'oubli où M. et madame de Mercour la laissent. On parle souvent des cartons : on veut absolument les ravoir ; on vous accuse d'un abus de confiance. Madame de Launoi aiguise le trait en paroissant

ne pas vouloir qu'on l'enfonce. C'est à qui fera le plus de mal à vous et à Agathe. Robert la hait en proportion de la passion qu'il avoit pour elle. Elle a bien tort de s'éloigner de son père. Elle n'imagine pas tout le mal qu'on peut encore lui faire. Renvoyez les cartons, mon ami ; et pourquoi ne les rapporteriez - vous pas ? Je suis malade, triste, inquiète pour mon insensible amie, pour vous ; et il me semble qu'en vous voyant, je serois moins malheureuse. Si vous ne venez ni les uns, ni les autres, je tâcherai d'obtenir de mon père d'aller voir Agathe. Sachez si cela lui fera plaisir. Oh, mon ami ! je mourrai de son indifférence. je n'aime qu'elle, et la cruelle..... ! mais c'est Agathe, c'est ce que la nature a fait de plus aimable, c'est l'amie de Jerville, il faut lui pardonner, ou mourir de chagrin de ne plus l'aimer. Adieu, mon ami : venez, j'ai besoin de vous voir».

M. de Mercour avoit été à Toulouse chez le Commandant de la pro-

vince. Agathe s'en étoit dispensée, et mademoiselle de Lucet qui avoit, disoit-elle, des emplettes importantes à faire, avoit profité de l'occasion pour aller à la ville avec son cher cousin par l'extrême plaisir d'entrer à Toulouse dans une voiture à six chevaux. Je me trouvai donc absolument seule avec Agathe ; c'étoit la première fois depuis son mariage. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai lorsque je descendis dans le salon : je crois qu'elle ne m'avoit jamais paru si belle. Si les femmes savoient combien un agréable négligé les rend jolies, elles renonceroient à la parure qui nuit à leurs charmes. Léontine étoit assise à ses pieds. Elle la regardoit avec un attendrissement qui peignoit toute la sensibilité de son ame. Je venois pour lui faire des reproches, ou peut-être pour lui déclarer mes sentimens et mourir à ses pieds, si elle les repoussoit : je ne pus ni l'un ni l'autre. Je ne vis en elle que la plus belle des femmes, la plus tendre des épouses et des mères. C'est vous, me dit-elle, mon ami ;

qu'il y a long-temps que je desire ce moment. Ces mots me firent frémir de volupté. — J'ai beaucoup de choses à vous dire : profitons du seul instant de liberté que nous ayons eu depuis mon mariage ; je m'assis sur le sopha où elle étoit, et elle continua. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce que j'ai souffert lorsqu'il a fallu former ces nœuds, vous ne l'ignorez pas. Jerville occupoit et occupe encore toutes les facultés de mon ame. Mon ami, on n'aime qu'une fois ; mais du moment où j'ai consenti à me donner à M. de Mercour, j'ai dû m'imposer la loi de ne vivre que pour lui : cette loi n'avoit rien de pénible, car il est impossible d'être plus aimable que le Marquis, et d'aimer de meilleure foi. Aussi je ne vous le cache pas, dans les premiers momens, dans les premiers mois, j'ai cru que je pourrois m'accoutumer à mon sort ; mais les lettres de Julie, la présence continuelle de Jerville que je crois sans cesse à mes côtés, ses manes sanglans qui me crient : je suis mort

pour toi, me tourmentent mille fois plus que je l'étois avant d'être mère; j'adore ma Léontine; mais elle m'enlève sans retour à ce qui me reste de Jerville; et je sens que je ne puis être heureuse, même par l'amour maternel. D'ailleurs vous savez, mon cher Saint-Fal, quelle est l'opinion sur les hommes qui épousent une femme dont la réputation a reçu la moindre atteinte avant leur mariage. Irai-je, pour satisfaire un sentiment qui ne m'offre plus d'espérance, nuire à l'estime que M. de Mercour mérite à tant d'égards; c'est cependant ce qui peut arriver si malheureusement une lettre de Julie étoit perdue; quoiqu'elles soient sous votre couvert, il seroit bien facile de savoir que c'est à moi qu'elles sont adressées; et si on la porte à mon mari, s'il voit que je l'ai trompé, que j'avais aimé avant d'être à lui.... Si..... mon ami, quels maux cela causeroit; plus de repos pour votre Agathe. Léontine seroit peut-être rejetée du sein de son père, et je n'aurois plus qu'à mourir: oui, Saint-

Fal, à mourir. Je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré ; je ne survivrai pas d'une heure à la moindre indiscrétion qui m'enlèveroit ma réputation. Je puis fuir, mais non soutenir les reproches de mon mari. — Eh, que craignez-vous ? personne que Julie et moi ne sait que mon malheureux ami reçut vos sermens, que la mort seule a rompus ; et quand M. de Mercour le sauroit, la vertu n'a-t-elle pas toujours présidé au milieu de vous (1) ? Votre amour n'étoit-il pas aussi pur que votre ame ! — Jamais, mon ami, l'amour que l'on a ressenti pour un autre que son époux ne peut être excusable. — Vous vous jugez trop sévèrement, ma chère Agathe. — Comme le feroit tout être impartial ; et vous vous repentiriez, mon cher Saint-Fal, si vous parveniez à me faire voir différemment, parce que

(1) On n'oublie pas que je n'avois encore nulle idée des suites malheureuses de cet amour.

si je me livrois à mes souvenirs, je ne sais ce dont je serais capable, excepté d'abandonner Léontine ; mais quel sort je lui préparerois ! Oui, dites à Julie, que je vous prie d'aller voir, que si elle continue son imprudente correspondance, il faut que je fuie. Hélas ! j'en ai eu souvent le projet. Oui, j'irois en Corse sur la tombe de Jerville passer le reste de mes jours ; mais je n'irois pas seule. Dites à Julie qu'il faudroit qu'elle vînt avec moi : oui, dites-lui qu'ou je dois oublier pour toujours Jerville, ou qu'il faut qu'elle abandonne son père, son frère, et qu'elle vienne avec moi ; elle saura ce que cela veut dire. C'est pour que vous lui disiez ma résolution à cet égard, que j'ai saisi cette occasion, qui ne se représentera peut-être jamais. Plus de correspondance secrète ; mais si elle le veut, je pars. J'aurai assez de moyens pour que nous n'ayons pas à craindre la misère : mon écrin seul nous suffira ; et j'en puis d'autant mieux disposer, qu'il n'est point, comme vous savez, un

don de M. de Mercour, et me vient de ma mère ; enfin, c'est mon dernier mot : qu'on ne me reparle jamais de ce qui a trait à Jerville, ou qu'on vienne avec moi le pleurer dans le pays où ses cendres reposent. Je rends Julie maîtresse de mon sort ; mais j'exige encore, mon cher Saint-Fal, que vous ne quittiez jamais M. de Mercour ; que vous l'aidiez à supporter la douleur que mon départ lui causera ; que sans lui apprendre où je serai, vous lui disiez la cause de ma fuite. — Vous ne le quitterez point, lui dis-je ; Julie ne doit point y consentir. — Elle y consentira, mon cher St - Fal, il n'y a pas de doute ; car elle me l'avoit offert avant mon mariage. L'espérance de tout concilier, et la difficulté de sortir de Vermur sans crainte qu'on n'arrêtât mes pas m'en empêcha. Aujourd'hui c'est bien différent ; il ne faudra que me faire écrire qu'elle est malade, je partirai sur-le-champ avec ma fille. Je n'irai qu'à Valenciennes, et dès le même jour, sans aller à Vermur, nous par-

tirons pour Calais. Le trajet n'est rien : nous serons à Douvres avant que l'on sache chez mon père que j'ai quitté Paris. Dans le port anglais, nous trouverons aisément un vaisseau faisant voile pour la Méditerranée ; et en le payant généreusement, il relâchera à Bastia, d'où nous gagnerons la vallée où le malheureux repose ; et là, nous serons mortes pour la France. Ce parti est le seul que je veuille prendre, si Julie..... — Il n'est pas douteux que Julie vous aime bien tendrement, et voici la lettre qu'elle m'écrivoit. Je lui fis part de celle que j'ai transcrite. Elle me la remit en me disant : rien d'aussi utile que le desir que marque mon père de ravoir ses cartons, pour demander à M. de Mercour d'aller à Valenciennes. Vous me rapporterez la réponse de Julie, et six mois après, jour pour jour, si elle l'exige, je quitte la France sans retour.

Elle finissoit ces mots quand on lui annonça que cinq ou six chas-

seurs du voisinage lui faisoient demander la permission de lui faire leur cour. Elle donna ordre qu'on les fît entrer. Elle les engagea à dîner, et ainsi je perdis la seule journée où j'avois pu, depuis deux ans, être seul avec elle. Elle me dit dans l'après-midi : souvenez-vous, mon ami, de tout ce que nous sommes convenus, et à votre retour de Valenciennes, il suffira de me dire de la part de Julie oui ou non, et tout s'exécutera comme je le promets.

CHAPITRE X.

Qui se diffère réussit rarement.

Oh, qui pourra se faire une idée de tout ce qui se passa dans mon ame de l'instant où la malheureuse Agathe m'eût fait lire dans la sienne. Je me perdois dans les observations que cette femme extraordinaire m'offroit. Elle a pu, dis-je, renfermer dans son sein la passion qu'elle conserve pour Jerville. Elle a pu tromper tous les yeux, même les miens. Je le croyois oublié, et cependant elle est au moment de tout sacrifier à sa mémoire. Mais le doit-elle? Non sûrement. Elle a une fille qui aura une grande existence; elle ne peut lui enlever son état. Doit-elle priver son père du bonheur de la voir croî-

tre sous ses yeux, ce seroit un crime. Je vais voir Julie pour lui faire entendre qu'il faut qu'elle s'oppose à ce projet, qui n'est rien que l'effet d'une imagination exaltée ; qu'elle oublie Jerville, et qu'elle n'arrache pas un enfant à son père ; qu'elle ne la condamne pas à vivre sans état dans les montagnes de la Corse, lorsqu'elle a sa place marquée à la cour. Non, je n'y consentirai point ; et c'est ainsi que je plaidois la cause du Marquis de Mercour sans m'apercevoir que c'étoit la mienne que je défendois. Si Agathe m'eût dit, Saint-Fal, vous viendrez avec moi et Julie, je n'aurois pas vu tant d'inconvéniens à cette fuite ; mais au contraire, elle m'avoit fait promettre de ne point quitter son époux ; il n'étoit donc pas douteux pour moi qu'elle ne devoit pas s'éloigner. C'est ainsi que les hommes jugent de tout par leur intérêt ou suivant leurs passions ; la mienne étoit à son comble. J'adorois Agathe depuis que je la voyois capable de se souvenir de ses premiers sermens et d'en faire la rè-

gle de sa conduite ; mais cependant je ne voulois pas qu'elle allât s'ensevelir auprès du tombeau de Jerville ; et j'étois bien décidé à détourner entièrement Julie de ce fatal projet. Nous ne devions pas rester à Mirande plus de quinze jours. Le Marquis étoit compris dans la promotion des chevaliers du St-Esprit au premier de Janvier prochain. Cette nomination avoit donné occasion au soupçon de M. d'Entragues et de madame de Launoi. On la regardoit comme le prix des plans du Baron que son gendre avoit donnés au ministre, qui avoit enfin été nommé, comme lui appartenans. Il écrivit au Marquis une lettre très-sèche, où il répétoit la demande qu'il faisoit depuis un an de ses papiers. Madame de Mercour l'appuya de toutes ses forces ; et il fut enfin convenu que j'écriroisau Baron pour l'assurer que ses productions n'avoient point vu le jour, et que je les lui reporterois dans le mois de février. Je fis part à Julie des dispositions de mon voyage, et l'assurai

que son amie lui étoit plus attachée que jamais, et qu'elle n'en douteroit pas lorsque j'aurois causé avec elle.

Je partis en effet le 10 février pour le château de Vermur, où on me reçut avec une politesse froide qui me fit bien voir que l'on n'avoit plus besoin de moi. On visita les chers cartons, et on me demanda plusieurs fois si on n'en avoit fait aucun usage. Je dis que non ; et quand ils furent placés dans le cabinet du Baron, il s'informa des nouvelles de sa fille : je l'assurai que sa santé étoit parfaite, et que rien n'étoit aussi joli que Léontine. En vérité, dit madame de Launoi, j'aurois bien du plaisir à la voir ; j'adore les enfans. C'est vraiment un malheur pour moi de n'en point avoir. J'aimerois Léontine comme ma fille; j'aime tant sa mère. Mais ne la verra-t-on pas, cette petite femme ? Une longue absence, repris-je, lui donne beaucoup de devoirs à remplir. Il ne faut pas qu'elle les néglige, dit le Baron ; mais il paroît que son mari est en grande

faveur : obtenir le cordon bleu sans le demander, tandis que je n'ai pu l'avoir ! — Vous êtes cordon rouge ; c'est le prix du mérite. — Le cordon bleu est la marque de distinction des courtisans en faveur ; la multitude ne prise que ce qui prouve qu'on est bien avec le maître. Mais puisque le Roi oublie entièrement son ami, et que M. de Mercour a trahi la promesse qu'il m'avoit faite lorsque je lui donnai ma fille de me servir, j'irai à Versailles : on me reverra ; on me rendra justice.

La grosse Comtesse arriva, me serra dans ses bras à m'étouffer et me demanda des nouvelles de sa petite et si elle viendroit voir la maison que son père venoit d'acheter à Valenciennes. C'est superbe, dit-elle, il y a un sallon *ortogone*, décoré en *récaille*.--Grace des descriptions, ma sœur, dans votre mauvais français.-- Eh bien ! comment faut-il donc dire? —Et mais comme tout le monde, octogone et rocaille.—Ah ! c'est juste, cher frère, je m'en souviendrai. —

Je n'en crois rien.—M. de Saint-Fal, voulez-vous venir demain en ville, Julie sera bien aise de vous voir pour vous parler d'Agathe qu'elle aime à la folie. J'acceptai et le lendemain je me rendis à Valenciennes avec la grosse tante que je laissai dans la maison du Baron où les ouvriers étoient encore, et je fus chez mademoiselle Delcroix. Son père étoit à la parade et ne devoit pas revenir dîner; ainsi nous eûmes tout le temps de parler de ce qui nous intéressoit. Je croyois trouver Julie opposée au projet de son amie, mais, à mon grand étonnement, elle parut très-disposée à la suivre. La seule chose qu'elle observa fut que c'étoit beaucoup trop tôt, que Léontine ne suporteroit pas la fatigue du voyage, qu'il falloit attendre trois ans, que d'ici là elle juroit de ne pas écrire et qu'elle prépareroit tout ce qui étoit nécessaire pour un aussi grand voyage. De ce moment elle parut parfaitement calme, et tout ce que je lui dis pour lui prouver qu'Agathe ne devoit point abandonner un mari qui l'a-

doroit, ne changea point sa pensée, elle m'assura que c'étoit ce qu'Agathe pouvoit faire de mieux : ce n'est pas, dit-elle, que je croie qu'elle doive priver pour toujours M. de Mercour de sa fille. Il peut venir des circonstances où elle pourroit la lui rendre. Je n'entendois rien à ses discours, mais je voyois que ce projet ridicule ne seroit pas mis à exécution avant trois ans, et je me disois : presque tout ce qui se diffère ne réussit pas. En conséquence je me bornai à lui faire promettre de ne plus écrire à Agathe. Elle y consentit à condition que rien ne changeroit son projet. Robert n'étoit pas heureusement en Flandres pendant mon voyage, ce qui me fit grand plaisir, car notre combat avoit encore ajouté à notre aversion ; sa sœur en paroissoit peu affligée, car il la rendoit fort malheureuse. Elle me parla aussi de l'abbé Leroux. Il exerce, dit-elle, toujours son zèle amer et éloigne autant qu'il lui est possible M. Delmord. Ah ! donnez-moi, l'interrompis-je, des nouvelles de ce digne ami.

—La santé la plus parfaite est la récompense de sa vertu. Il aura un grand plaisir à vous voir. J'avois d'abord eu envie de lui faire part du projet des deux amies pour qu'il s'y opposât; mais me rappelant que ce secret n'étoit pas le mien, je ne me permis pas de lui en parler. J'allai chez lui avant de retourner à Vermur.

Le respectable pasteur me témoigna le plus extrême plaisir en me revoyant, et me demanda les plus grands détails sur Agathe. — O mon ami! je bénis le ciel de l'avoir rendue heureuse. Si mon pauvre Jerville eût vécu elle n'eût jamais contenti à obéir à son père. C'est ainsi que le maître de l'Univers nous conduit par des voies inconnues. Il falloit que madame de Mercour donnât l'exemple des vertus par son attachement à son mari, à son enfant. Si mon neveu n'eût pas succombé sous les armes de nos ennemis, elle n'eût été qu'une fille rebelle. Je vous l'avoue, ajouta mon ami, une des choses qui m'a

consolé de la mort de ce jeune homme que j'aimois comme mon fils, c'est qu'il n'eût pu vivre que malheureux ou coupable. Le soir nous allâmes prendre mademoiselle Delcroix pour aller ensemble chez Fanchette ; elle nous reçut avec une joie extrême. Julie paroissoit plus heureuse chez Thomas qu'elle ne l'étoit chez elle. On est si bien avec ceux à qui on a rendu de grands services. Fanchette me pria d'assurer Me. de Mercour qu'il n'y avoit pas un jour où elle ne pensât à elle. Nous reconduisîmes Julie, et je me séparai de M. Delmord en lui promettant de venir passer dans quelques jours une semaine à Valenciennes, ce que je ne pus exécuter, car M. de Mercour ne m'en laissa pas le temps.

Je reçus une lettre de lui. Il me prioit de revenir le plutôt possible ; que Léontine étoit malade et qu'il avoit besoin de moi pour l'aider à tranquilliser Agathe qui étoit dans une inquiétude mortelle. Je n'eus pas de peine à obtenir mon congé de

M. d'Entragues, qui, à l'exception du plaisir d'être remis en possession de ses sublimes cartons, en avoit eu assez peu à me voir. Ma présence le gênoit, il n'avoit plus de confiance en moi, il me regardoit comme entièrement dévoué à son gendre qu'il mettoit au rang de ses rivaux. Puis le Delcroix me redoutoit, et il n'y avoit pas jusqu'à mademoiselle Ricard qui ne me vît de mauvais œil. Ce fut donc avec une grande satisfaction que je les quittai, et ayant été embrasser M. Delmord, et Julie qui me répéta encore qu'il n'y avoit rien à faire que Léontine n'eût quatre ans, je revins à Paris.

Je trouvai la petite hors de danger, mais sa mère étoit malade de l'inquiétude qu'elle avoit eue, ce qui fit que je fus plusieurs jours sans pouvoir lui parler seul. Je voyois bien que les regards de la Marquise interrogeoient les miens, et je croyois pénétrer qu'elle avoit plus de crainte que Julie eût accepté, que de desir qu'elle n'eût point mis d'obstacle à

au parti qu'Agathe n'avoit, selon toute apparence, offert que dans l'espérance d'être refusée, et surtout par le désir d'interrompre une correspondance qui ne lui laissoit aucune tranquillité. Amour propre, que de ruses tu emploies!

Madame de Mercour, fatiguée par les lettres de Julie, n'avoit point trouvé d'autre moyen que celui là de s'en débarrasser sans perdre la réputation d'une extrême sensibilité auprès de la compagne de son enfance; du moins je l'imagine, car comment sonder les replis du cœur de cette inconcevable femme! Quelquefois, en me rappelant les contrastes habituels de ses discours et de ses actions, et voyant l'impossibilité de donner à son caractère cette suite que l'on désire dans l'individu dont on écrit la vie, il me prend envie de jeter au feu ces mémoires, car je me dis: ils auront précisément le défaut que Boileau veut que l'on évite:

Ils seront vrais, sans être vraisemblables.

et fatigué de mon travail je n'ose m'en promettre d'autre avantage que de soulager mon cœur de la foule de pensées que me donnent mes tristes souvenirs.

Quand la Marquise fut rétablie, M. de Mercour la quitta pour aller à Versailles, et elle me proposa de venir avec elle et Léontine au bois de Vincennes. Dès que nous fûmes en voiture elle me dit en soupirant, eh bien! que veut Julie? — Elle consent à vous suivre. Elle y consent! reprit Agathe d'une voix étouffée. Je le savois bien qu'elle y consentiroit. Mais, ajoutai-je, comme elle craint que votre fille ne puisse pas soutenir les fatigues du voyage, elle croit qu'il faut attendre qu'elle ait quatre ans. Ah! elle a bien raison, dit-elle aussitôt en reprenant un visage plus tranquille, oui cette pauvre enfant elle seroit trop foible; mais elle ne m'écrira plus d'ici à ce temps-là que des lettres ostensibles? — C'est ce dont nous sommes absolument convenus. Ah! mon cher Saint-Fal,

que ne vous dois-je pas! Elle me serra la main avec une extrême affection, et tout le reste de la promenade elle fut gaie, aimable, me parla du château de Vermur, de son père, de sa tante, de la Vicomtesse, s'amusa de tout ce que je lui en racontai, parla peu de Julie, de M. Delmord, et pas un mot de Jerville. O femme, me dis-je, qui peut vous connoître, et je fus aussi peu content d'elle qu'elle parut satisfaite de ma mission.

Au retour nous trouvâmes M. de Mercour qui venoit d'arriver de Versailles, elle lui fit mille amitiés et parut éprouver un sensible plaisir de l'idée qu'elle ne le quitteroit pas.

CHAPITRE XI.

M. de Launoi vient à Paris.

Il n'y avoit pas deux mois que j'étois de retour, lorsqu'enfin madame de Launoi, qui ne voyoit rien avancer pour ses projets de grandeur, détermina M. d'Entragues à venir à Paris. Le Major fut du voyage, la grosse Comtesse resta à Vermur que M. de Launoi ne devoit point quitter. On n'instruisit pas de ce projet madame de Mercour, et on arriva chez elle au moment où elle s'y attendoit le moins. Nous étions dans le jardin avec son mari et Léontine. En apercevant la Vicomtesse Agathe fit un cri de surprise, et, se remettant, elle alla se jeter dans les bras de son

père. Quel bonheur, mon père, de vous voir ici. — Il faut bien que j'y vienne, puisque monsieur, en s'adressant au Marquis, ne prend pas la peine de m'instruire de ce qui se passe à Versailles. — Et monsieur, que vous aurois-je dit : la puissance de M. d'Aiguillon augmente, madame Dubarri peut tout ; le Roi, quand j'ai l'honneur de lui faire ma cour, se souvient quelquefois de me demander de vos nouvelles : je profite de l'occasion pour l'assurer du désir que vous avez de lui prouver votre zèle : il change de conversation. Que pourrois-je faire pour vous? — M'obtenir le cordon bleu que vous avez bien su avoir. — Le Roi me l'a donné sans que je le lui demandasse. —C'est en vérité bien heureux.

Pendant ce début, qui n'annonçoit pas une grande intelligence entre le beau-père et le gendre, la Vicomtesse et la Marquise faisoient un échange de cette fausse monnoie qu'on nomme *complimens ;* j'admirois avec quelle facilité elles se pro-

diguoient les protestations d'affection de plaisir de se revoir après une si longue absence. Comme elle est embellie, dit la Vicomtesse en s'adressant au Marquis, on voit bien qu'elle est heureuse. — Je le désire dans tous les momens de ma vie, dit M. de Mercour. — Il est facile de l'être auprès de vous, répondit Agathe. — Voilà qui est à merveille, ce sont de vrais tourtereaux, pour des gens vivant à la Cour, c'est vraiment édifiant.

La Marquise rentra un instant pour faire préparer l'apartement de son père et de ses compagnons de voyage. Le Major, à qui M. de Mercour avoit fait un accueil très-froid, me parla de M Delmord. Je lui demandai des nouvelles de sa fille : elle ne se porte pas très-bien, dit-il, elle n'a pas voulu se marier et elle s'ennuie.—Et pourquoi n'est-elle pas venue avec vous, dit M. de Mercour? — Parce qu'il faut qu'elle tienne ma maison pendant mon absence, son frère est à Valenciennes. — Il pouvoit bien se

passer d'elle, et Agathe auroit eu une grande joie à la voir. Léontine, qui étoit restée à jouer sur le gazon, revint trouver son père qui la présenta au Baron, celui-ci l'embrassa. Madame de Launoi la prit sur ses genoux et loua sa charmante figure. La petite ayant vu revenir sa mère s'élança pour courir au-devant d'elle. Madame de Launoi se leva pour la conduire à la Marquise, et en la lui remettant elle lui dit un seul mot assez bas pour n'être entendu que d'elle : que pouvoit être ce mot, un coup de poignard n'eût pas produit sur cet infortunée un effet plus cruel. Elle devint pâle, tremblante, et je n'eus que le temps de voler jusqu'à elle pour l'empêcher de tomber à la renverse. Le Marquis qui causoit avec son beau-père, accourut : d'où peut venir, dit-il, cet accident? madame, qu'est-il arrivé à Agathe ? Rien, dit madame de Launoi. Je lui ai remis sa fille que je tenois, je lui ai dit qu'elle étoit charmante, et comme elle alloit me répondre je l'ai vu pâlir et chanceler. C'est l'excès

de la joie de revoir son père qui lui a causé cette révolution.

Cependant le Marquis désolé fit appeler les femmes d'Agathe, et nous la transportâmes dans sa chambre où elle reprit ses sens, mais sa raison, au moment où elle rouvrit les yeux, sembloit égarée. Le premier objet qui s'offrit à ses regards fut madame de Launoi. C'est vous, dit-elle, que voulez-vous ? n'est-ce pas assez de m'avoir enlevé l'amour de mon père, faut-il encore que vous mettiez le trouble entre moi et cette digne et noble créature à qui je dois tant. Elle lui ressemble. Elle lui ressemble, vous avez prononcé ce mot. Madame de Launoi, feignant de lui faire respirer des sels, lui mit la main devant la bouche. Qu'ai-je dit, s'écria-t elle, ô ma chère Vicomtesse, sauvez-moi de moi-même, je ne sais où je suis. Le délire est complet, dit la Vicomtesse, il faudroit qu'il y eût moins de monde autour de son lit. Mais il fut impossible d'en arracher. M. de Mercour. Il la serroit

contre son cœur ; il étoit désespéré de son état, ne savoit à quoi l'attribuer, et ne voyoit dans ce qu'elle disoit que l'effet d'une imagination troublée. Quant au Baron, il étoit si persuadé que ce que sa fille éprouvoit ne venoit que de haine contre la Vicomtesse, qu'il en étoit peu touché. On avoit envoyé chercher le médecin de la Marquise, qui assura que rien n'étoit moins inquiétant que ces sortes d'accidens ; il ordonna des gouttes d'Hoffman, de la fleur d'orange et du repos. On suivit l'ordonnance du docteur ; elle eut beaucoup de succès, et la Marquise reprit entièrement l'usage de la raison ; mais il étoit aisé de voir qu'elle souffroit d'une peine intérieure qu'elle n'avoit pas la force de vaincre.

Elle fit mille excuses à son père et à la Vicomtesse de ne pouvoir leur tenir compagnie à souper ; mais qu'il lui étoit impossible de sortir de son lit ; qu'elle espéroit s'en dédommager le lendemain. Elle sup-

plia M. de Mercour de vouloir bien faire les honneurs au Baron, et me fit signe qu'elle avoit un mot à me dire. Je restai. Elle me demanda de lui répéter tout ce qu'elle avoit pu dire. — Des mots sans suite, lui dis-je. — N'ai-je point nommé? — Non; je vous en assure: soyez tranquille, ma chère Agathe; rien n'a trahi les sentimens de votre ame, si ce n'est votre peu d'amitié pour la Vicomtesse. — Si je n'ai fait que cette imprudence, je m'en console facilement. J'espère que vous ne me trompez pas? ce seroit abuser cruellement, mon cher Saint-Fal, de la confiance que j'ai en vous. — Je vous répète, madame, que vous n'avez pas dit un mot qui pût affliger M. de Mercour, ni donner prise à la malignité. J'étois persuadé de ce que je lui disois, elle se calma entièrement.

La nuit fut tranquille. Le matin, il étoit impossible de se douter qu'elle eût autant souffert la veille. Le Baron et Delcroix allèrent à Ver-

sailles ; l'un, chez le Roi ; l'autre, dans les bureaux. Louis XV revit son ancien ami sans peine ni plaisir. Madame Dubarri le trouva vieux, le dit au Roi assez haut pour que le Baron l'entendît ; ce qui ajouta à son dédain pour cette dame. Quant au duc d'Aiguillon, il n'avoit nulle envie de lui céder le ministère. Cependant le Roi ne voulut point paroître avoir oublié entièrement un homme qui avoit été autrefois du nombre de ses favoris, et il le nomma du voyage de Marly. Cette distinction pensa lui tourner la tête. Il revint enchanté ; et sa bonne humeur influa sur celle de madame de Launoi, qui se mouroit de peur que le Baron mécontent du Roi ne repartît sur-le-champ pour Vermur. Elle fut comblée de savoir qu'on passeroit à Paris jusqu'à la fin de Juin, et se promit de jouir de tous les plaisirs que la capitale offre à l'homme riche. Elle n'avoit point été présentée ; et quoique le comte de Launoi eût plusieurs dames de son nom chanoinesses de Maubeuge,

il n'avoit point eu le desir que sa femme fût à la cour. Celle-ci n'ayant pu se faire attacher, n'étoit plus assez jeune pour y paroître pour la première fois : ainsi elle se décida à rester à l'hôtel de Mercour pendant le voyage de Marly, et ne quitta pas la Marquise ; elle alloit sans cesse avec elle aux spectacles et aux promenades. Le Major ne retourna pas à Valenciennes : il vouloit obtenir la survivance de sa place pour son fils, dont je n'avois pas eu le malheur d'être obligé de m'occuper, ayant trouvé à mon arrivée à Paris, lors du mariage d'Agathe, les maisons des princes formées. Le Major alloit sans cesse de Paris à Versailles ; et madame de Mercour n'aimant ni lui, ni la Vicomtesse, dissimuloit avec assez de peine l'ennui qu'ils lui causoient : trop heureuse si elle n'eût eu d'eux que ce mal à redouter.

CHAPITRE XII.

Cruel effet du hasard.

MADAME DE LAUNOI avoit trop d'esprit pour ne pas voir qu'on ne ne la supportoit à l'hôtel de Mercour que pour ne pas rompre avec le Baron, et sa haine contre Agathe en augmentoit. Cependant, persuadée que Rosine étoit morte, elle n'avoit aucun moyen de lui nuire. Depuis deux ans que M. de Mercour avoit épousé mademoiselle d'Entragues, il en étoit aussi amoureux que le premier jour. Son sentiment étoit fondé sur l'estime. La réputation de la Marquise étoit intacte. Considérée dans la société, chérie dans l'intérieur de sa maison, Agathe étoit citée comme un modèle de vertus et

d'amabilité ; qu'auroit pu dire madame de Launoi qui n'eût été démenti. Elle étoit donc réduite au silence, lorsque le hasard le plus funeste lui donna le moyen de préparer tous les maux qui devoient porter le trouble et la mort dans l'ame d'Agathe.

Il me faut encore avoir recours aux fragmens de Julie pour donner de la suite à ces Mémoires ; car je n'ai su l'évènement que je vais raconter qu'un an après. Voici comme l'amie infortunée d'Agathe le rapporte.

Fragment de Julie.

Depuis que je savois la Vicomtesse à Paris avec mon père, je n'avois pas un instant de repos. La correspondance de mon frère et de madame de Launoi étoit de la plus grande exactitude ; et non-seulement Robert ne me montroit aucune de ses lettres, mais il les brûloit dès qu'il les avoit lues. Saint-Fal me

donnoit bien quelques détails sur ce qui se passoit à l'hôtel de Mercour ; mais il n'étoit pas assez instruit de la situation de la Marquise, pour qu'il pût prévoir tout le mal que ses ennemis pourroient lui faire. Je n'écrivois plus rien à Agathe de ce qui avoit trait à ses dangers, d'après notre convention qu'elle n'avoit pas envie d'enfreindre. Ainsi je ne savois rien et je tremblois de savoir ; car il me paroissoit qu'il ne pouvoit y avoir rien de bon pour mon amie, tant que la Vicomtesse seroit près d'elle. Ces pensées fatiguoient mon imagination et m'ôtoient les douceurs du sommeil. La nuit qui précéda ce que je vais écrire, je n'avois pu fermer l'œil ; et comme je cherchois au commencement du jour à m'endormir, on frappe à coups redoublés à la porte de la maison : on ouvre enfin, et je m'entends nommer. Un douloureux pressentiment me fait présumer que ce pouvoit être quelque nouvelle sinistre. Je me hâte de me lever ; et comme je m'habillois, on m'apporte un billet de

mon père conçu en ces termes :

« J'ai quelque chose d'important à vous communiquer ; en conséquence, venez tout de suite au Quesnoi où je vous attends. N'ayez aucune inquiétude de ce que j'ai à vous dire, cela ne peut que vous faire le plus grand plaisir ».

C'étoit assez pour me tranquilliser, mais non pour me livrer à aucune joie ; car je savois par expérience que je n'en avois pas à attendre dans le monde. Je monte dans la voiture que l'on m'avoit amenée.

Mon père m'avoit recommandé de ne prendre personne avec moi, et de ne parler de rien à mon frère. Au bout d'une heure, j'arrive au Quesnoi, et la première personne que j'aperçois à une fenêtre de l'auberge, c'est mon père, qui me dit de monter : on me conduit à sa chambre. Quel est mon étonnement en y entrant de voir à côté de lui une petite fille belle comme l'amour,

et de reconnoître en elle Rosine. Je fis un cri d'effroi. Mon père me rassura en me disant : ma Julie, je compte sur ta prudence : voilà la fille de ton amie, de la compagne de ton enfance ; reçois-la des mains de l'amitié. C'est madame de Launoi qui se charge de tous les frais de son éducation et de son entretien. Madame de Launoi ! m'écriai-je avec le sentiment le plus pénible. — Oui, ma fille, madame de Launoi, cette femme qu'on accuse de légèreté, d'insensibilité, parce qu'on ne la connoît point. C'est elle qui, ayant retrouvé Rosine, qu'on avoit dit morte, on ne sait pas par quelle raison, la rend à la société comme ma parente. On n'est pas plus généreuse, plus vraiment sensible que cette femme. — Vous le croyez, mon père ? — Et ceci n'en est-il pas une preuve ? — Je le desire. Mais daignez me dire comment Rosine, que je tenois déjà dans mes bras, que je couvrois des plus douces caresses, dites-moi comment elle est tombée dans les mains de madame de Launoi ? Et alors mon

père me dit : « nous nous promenions, madame de Launoi et moi, au Luxembourg, lorsque nous vîmes entrer dans le jardin une maîtresse de pension ayant avec elle sept à huit petites filles très-jolies et d'une propreté recherchée. Madame de Launoi qui, comme vous savez, aime beaucoup les enfans, s'en approcha pour les caresser ; mais quelle fut sa surprise d'en voir une ressemblant traits pour traits à Rosine, et par conséquent à Léontine et à sa mère. D'où avez-vous cet enfant, dit-elle aussitôt à la sévreuse ? — C'est une jeune dame qui me l'a remise. — Y a-t-il long-temps? — Deux ans. C'est le temps où Rosine. — Rosine, c'est son nom, madame. — Savez-vous celui de ses parens ? — C'est la fille de madame de Blaire.

» Madame de Launoi s'éloigna de quelques pas et me dit : cette rencontre est singulière, monsieur Delcroix ; qu'en pensez vous ? Rien, lui répondis-je ; que vous importe, madame, que ce soit la fille de Jerville ou un autre enfant ? — Ce qu'il m'im-

porte ! qu'Agathe m'ait trompée ou non ; ne m'a-t-elle pas fait dire par la Ricard que sa fille étoit morte ? Julie en a été au désespoir, et moi-même j'en ai été affligée ; je m'y étois attachée. Mais pour punir Agathe de sa dissimulation, il me vient une idée qui, d'ailleurs, laissera cette enfant dans nos mains ; ce qui est bien essentiel. Et se rapprochant de la maîtresse de pension. — Ma bonne, ou demeurez-vous ? — Dans les avenues de Vincennes, madame, la première maison à droite, près la petite barrière verte. — Vous vous nommez ? — Mariole, madame. — J'irai vous voir. Je connois beaucoup les parens de cette enfant, et vous serez bien récompensée de vos soins pour elle. — Oh, madame ! j'aurois tort de me plaindre : on me paie régulièrement tous les trois mois, cela ne retarde pas d'un jour ; et puis, elle est si gentille, cette pauvre petite, que je l'aime comme ma fille. Elle est charmante, dit la Vicomtesse. Elle embrassa l'enfant et promit sous huit jours de l'aller voir.

» A peine la Vicomtesse fut-elle séparée de Rosine, car c'étoit bien elle, qu'elle me dit : Julie s'ennuie, ne veut pas se marier ; major, il faut lui donner la petite Jerville : c'est un vrai cadeau à lui faire, et un moyen certain pour que madame de Mercour n'ait jamais la fantaisie de faire dorénavant aucune démarche qui puisse lui nuire. — Mais sous quel prétexte, madame, puis-je amener cette enfant chez moi ? — Comme une de vos parentes. — On la croira ma fille. — Eh, quand cela seroit, est-ce donc un si grand crime pour un homme ? — Mais sa ressemblance avec la Marquise? car elle est frappante.... — Ne sera pas aperçue par ceux qui ont peut-être déjà oublié les traits de la mère qui paroît très-décidée à ne plus venir à Vermur, et qui y viendra encore moins quand elle saura sa fille chez vous. Elle sentira l'importance qu'on ne la voie point avec la petite. Je lui dirai même, s'il est nécessaire, que nous nous chargeons entièrement de sa fille ; que nous la rendrons

parfaitement heureuse : j'ai sur cela une idée que le temps mûrira ; mais qu'il faut qu'elle l'abandonne absolument aux soins de Julie ; elle ne pourra pas s'y opposer. Partageant les vues de la Vicomtesse, je cédai facilement à ses desirs ; et nous nous occupâmes des moyens de corrompre la fidélité de madame Mariole ; ce qui n'étoit pas bien difficile. Elle est pauvre et d'une classe où tout ce qui ne peut être atteint par la loi semble permis.

» On n'attendit donc pas les huit jours ; et madame de Launoi dès le surlendemain vint avec moi chez la maîtresse de pension qui, voyant arrêter à sa porte une fort belle voiture, des gens en grande livrée, fut enchantée avant même de savoir qui venoit chez elle ; mais lorsqu'elle vit madame de Launoi, à qui je donnois la main, en descendre, sa joie fut plus grande encore. La première ne lui donna pas seulement le tems de l'exprimer, et lui dit de nous conduire dans un cabinet où

nous pussions parler en sûreté. Madame Mariole nous mena dans un petit pavillon sur le jardin. — Je vous amène ici, madame, le père d'un coupable, M. Delcroix, major de Valenciennes ; c'est son fils qui est père de Rosine. Une amie de sa mère vous l'a confiée sans apprendre au jeune Delcroix où elle avoit placé ce fruit de son amour. La mère de Rosine vient de mourir : le hasard a fait que je vous ai rencontrée. La ressemblance de cette petite avec sa mère, les questions que j'ai faites au Major, tout m'a appris que la pauvre Rosine étoit l'enfant qui vous a été remis il y a deux ans. J'ai déterminé M. Delcroix à la reprendre chez lui, où elle sera élevée par une excellente gouvernante ; et au moins s'il ne peut lui donner son nom et un état, la mort ayant empêché son fils de s'unir à sa mère, elle recevra une excellente éducation et aura de la fortune ; ce qui, avec de la beauté, fait faire un bon mariage. Il faut donc, madame, que vous consentiez à rendre à M. Delcroix sa pe-

tite fille. Voici cent louis qui vous seront comptés à l'instant où il viendra la chercher. Comme madame de Launoi voyoit que madame Mariole paroissoit incertaine, elle lui dit : si je voulois vous surprendre, je vous dirois: madame, remettez-nous l'enfant ; mais non, je veux vous laisser le tems de faire vos informations. Vous savez déjà le nom du Major, moi, je suis la vicomtesse de Launoi. Mes terres touchent celles de M. d'Entragues, près Valenciennes. Il est intime ami de mon mari, et je suis à présent chez sa fille, madame la marquise de Mercour, ma parente, hôtel de Mercour, rue St-Dominique, faubourg St Germain : écrivez à cette adresse Il n'est pas nécessaire, dit madame Mariole : il est impossible que madame la Vicomtesse ait la volonté de me tromper. — Je le veux. Puis, mettant vingt-cinq louis sur une table qui étoit près d'elle : vous ferez habiller de deuil la petite; c'est bien le moins qu'elle porte celui de la pauvre Aglaé. La Vicomtesse prit son mouchoir

comme pour cacher ses larmes. Madame Mariole se mit à sangloter, et promit que tout seroit prêt pour le samedi suivant. Vous pensez bien, ma fille, que madame Mariole se garda bien de faire aucune information ; elle sut seulement par sa servante, qui avoit causé avec les gens de la Vicomtesse, qu'ils étoient à madame de Launoi : et cela lui suffit. Plus de recherches l'eussent peut-être empêchée de me remettre Rosine ; et les cent louis n'eussent pas été comptés.

» Dès que tout fut ainsi préparé, la Vicomtesse convint avec moi que sous un prétexte quelconque je repartirois avant M. d'Entragues. J'allai donc dès le lendemain à Marly, où je dis au Baron que ma présence étoit indispensable à Valenciennes ; qu'il y avoit eu des querelles très-vives entre des officiers du régiment de Beauvoisis et ceux de Nivernois ; que l'on craignoit que les corps n'en prissent fait et cause ; qu'en conséquence, il étoit d'absolue né-

cessité que je partisse, d'autant que le lieutenant de Roi étoit malade, et le Commandant de la place absent.

» M. d'Entragues, quoique très-fâché de se séparer de moi, n'auroit pas voulu, pour tout au monde, quitter la cour avant la fin du voyage de Marly : ainsi il me laissa partir. J'allai le samedi, comme on en étoit convenu, prendre dans un carosse de place la pauvre petite Rosine, payai les cent louis, recommandai la plus grande discrétion, promis une augmentation de pension pour le mari, et gagnant le boulevard, je vins rejoindre une chaise de poste qui m'attendoit à la porte Saint-Denis. Je fis seul la route de St-Denis au Quesnoi avec Rosine qui, après avoir pleuré un moment, s'amusa bientôt du mouvement de la voiture, causa avec moi, me réjouit par ses saillies, et s'endormit enfin auprès de moi aussi tranquillement que si elle eût été dans un berceau. Arrivé à la der-

nière poste, j'ai fait préparer à souper et des lits ; car il eût été impossible de me trouver avant la fermeture des portes. Au point du jour, j'ai fait partir, comme vous savez, un postillon avec ma chaise pour vous amener ici, afin de vous prévenir ». Je n'objectai rien à mon père sur sa conduite et celle de madame de Launoi, qui avoit osé s'emparer de Rosine, parce que leur plan pouvoit servir le nôtre, et ne m'occupai que de cette charmante enfant.

La petite ne me reconnoissoit que très imparfaitement, mais sembloit bien aise d'être avec moi, comme si quelque chose lui eût dit : tu es-là avec ta seule, ton unique amie. Nous déjeunâmes tous trois et partîmes pour Valenciennes, où j'appris par cœur, et fis apprendre à Rosine l'histoire touchante de la mort de sa mère, qui devoit être censée cousine germaine de mon père, et que par conséquent Rosine étoit sa nièce. On devoit faire croire que cette femme étoit morte dans la traversée de la

Martinique à Brest. Je n'ai pas su si cette fable s'est accréditée. Mon frère, avec qui mon père eut une très-longue conversation, dont je n'ai jamais su le résultat, se chargea de la soutenir de manière à ce que l'on ne se permît pas d'élever de doute. Quant à moi, je me livre avec tout l'abandon de l'amitié aux soins que cette aimable petite créature demande; et elle y répond avec une gentillesse qui me la rend aussi chère que me l'est sa mère, qui s'est enveloppée dans ses propres filets. Agathe, pour soustraire Rosine au pouvoir de la Vicomtesse, a fait jouer mille ressorts. Elle a payé chèrement le mensonge, et lorsqu'elle se croit le plus assurée du mystère, celui qui se joue de nos vues et les soumet aux siennes, amène sous les pas de son ennemie la pauvre Rosine; et cette femme prodigue l'or à son tour pour s'en emparer, et c'est à moi qu'elle la remet. Puissions-nous profiter de leur aveugle confiance pour la soustraire encore une fois à leurs projets . . . . . ! La Ricard et l'abbé

le Roux sont furieux d'avoir été trompés. Je crois que la Vicomtesse ne leur en voudra pas moins. Puisse leur désunion affoiblir leurs moyens et nous laisser la liberté d'agir pour le bonheur de ma Rosine..... !!!

CHAPITRE XIII.

Le Billet anonyme.

Je quitte encore les fragmens de Julie pour rapporter ce que j'ai su dans ce même temps. Madame de Mercour parut étonnée que le Major fût retourné à Valenciennes; et la Vicomtesse se trouvant plus isolée depuis son départ, se rapprocha de moi. Souvent elle me parloit d'Agathe et de Jerville : je voyois bien qu'elle cherchoit à pénétrer jusqu'à quel point j'avois été dans la confidence de ces amans. Je me méfiois trop d'elle pour lui dire ce que je savois de leurs amours ; et j'étois bien loin de croire qu'elle étoit infiniment plus instruite que moi. Pour Agathe, elle étoit toujours la même. Sembla-

ble au fleuve rapide, dont les glaces enchaînent les eaux, et qui semblent immobiles à leur surface, son cœur agité par les sentimens les plus violens, paroissoit avoir le calme des frimas de l'âge. Chérir son époux, se livrer entièrement aux soins de la tendresse maternelle, étoit, à ce que l'on croyoit, ses seules passions : du reste, douce, aimable avec tout le monde, elle se faisoit adorer dans la société où elle étoit connue pour la sûreté de son commerce, la solidité de son jugement, et son desir constant d'être utile : généreuse avec ses égaux, charitable avec le pauvre, sa vie étoit un exercice de toutes les vertus, *sans faste et sans aigreur.*

Léontine embellissoit tous les jours: son père l'aimoit à l'adoration, et souvent je surprenois les yeux d'Agathe se remplissant de larmes en considérant son mari donnant à sa fille les témoignages de la plus vive tendresse. Il étoit aisé de voir qu'elle se repentoit de la promesse qu'elle

avoit faite à Julie, et qu'elle saisiroit le premier prétexte pour y manquer ; et en effet, me disois-je, à quoi bon aller vivre en Corse, quand elle est si heureuse ici, et faire mourir de douleur le meilleur des époux pour honorer les cendres de Jerville, qui n'en ressentira sûrement aucune satisfaction. Un soir que j'avois approfondi davantage cette pensée, le suisse entre dans ma chambre, et me remet mes lettres. Une d'une écriture inconnue me frappa. Je l'ouvris la première : elle étoit sans date, sans signature, sans timbre, et conçue en ces termes :

« La famille dont madame de M** » prenoit soin n'est plus faubourg » Saint-Antoine ; elle est à portée » de Julie, qui ne la laissera man- » quer de rien. On vous prie d'en » avertir Agathe le plutôt possible, » surtout qu'elle soit *sans inquié-* » *tude* : tout est bien ».

J'ignorois quel étoit ce mystère. Je descends en grande hâte dans le jar-

din, où je savois que madame de Mercour étoit seule. Je la joins et l'engage à entrer dans un kiosque que le Marquis avoit fait construire pour elle. Dès que nous y fûmes, je lui donnai le billet que j'avois reçu. A peine eut-elle le tems de le lire, qu'un frémissement général s'empare de tout son être ; ses lèvres se décolorent et l'éclat de ses yeux se ternit : je crus qu'elle alloit tomber ; je l'engageai à s'asseoir. J'attendis qu'elle rompît le silence, mais c'étoit en vain : la terreur enchaînoit sa langue. Qui avoit pu lui donner cet avis ? Son secret étoit découvert ; elle étoit perdue. Mais toujours fidèle à ce qu'elle croit se devoir à elle-même, au moment où son cœur oppressé auroit tant de besoin de s'épancher dans celui d'un ami, elle se refuse cette consolation. Brûlez promptement, dit-elle quand elle eut recouvert la faculté de parler, ce billet ; je ne puis, mon ami, vous en dire davantage. Il faudra bien que je quitte tout ce qui fait le charme de ma vie. Ils le veulent. M. de Saint-

Fal, laissez-moi seule, je vous prie, et anéantissez ce billet. Je vis que ma présence lui étoit importune, je me retirai, et mon premier soin fut d'exécuter ses ordres. Je brûlai le billet qui lui avoit fait tant de mal sans en concevoir davantage le sens. Le reste du jour elle se plaignit d'un violent mal de tête et ne se mit pas à table. La Vicomtesse fut très-aimable au dîner, et lorsque les valets furent retirés, elle nous dit qu'elle avoit reçu une lettre de la comtesse d'Entragues, dont elle vouloit nous faire part comme d'un chef-d'œuvre d'éloquence.

Lettre de la comtesse d'Entragues à madame la vicomtesse de Launoi.

Vermur, le 10 juin 1771.

« Je vous ai promis, ma chère Vicomtesse, de vous dire tout ce qui se feroit ou ne se feroit pas dans nos environs; mais je ne savois pas avoir une si drôle de *chause* à vous racon-

ter ; car c'est si plaisant que votre *mâri* et moi ne faisons qu'en rire depuis que nous le savons ; et nous croyons bien que vous en rirez aussi. Vous savez, ainsi il n'est pas *nécécère* de vous le dire, que le Major vous a planté là pour *reverdir*, ce qui n'est pas *aulnaître* ; mais pourquoi ? voilà sûrement ce dont vous ne vous douterez pas en *sang-tant* ; c'étoit pour amener ici une petite bâtarde. De qui ? voilà ce qu'on ne sait pas. Est-ce de lui, de son fils ? quelques uns disent que c'est de sa fille, mais Dieu me garde de le croire. Ce qui est plaisant, c'est qu'elle est belle comme défunt l'amour. Il dit que c'est une de ses parentes dont la mère est morte en Amérique. La petite est en grand deuil. Il nous l'a fait amener par Julie qui en raffole. Si c'est sa sœur ou sa nièce, c'est tout simple ; si c'est..... Oh, non ; je ne le crois pas. Enfin, on ne parle que de cela à Valenciennes. M. de Launoi en a parlé au Major, qui lui a dit : c'est ma cousine, et ceux qui diront le contraire, mon fils et moi

nous nous chargeons de leur prouver qu'ils en ont menti. Vous pensez bien qu'à cela on n'a rien à répondre. On sait bien que ce sont les meilleures épées de la province, mais on rit quand ils n'y sont pas. Adieu, ma chère Vicomtesse; quand est-ce donc que vous et mon frère reviendrez? Je le desire *bocoup* pour vous assurer que je suis, etc. etc.

» Mes amitiés à ma nièce et à son mari ».

Cette lettre m'expliqua en partie le billet que j'avois reçu, du moins suivant mes idées. Je me persuadai que la famille infortunée n'étoit autre que cette petite-fille ramenée par le Major à Valenciennes, et je ne balançai pas à dire : c'est la fille de Julie dont madame de Mercour payoit la pension; et c'est pour l'élever loin de la société que la Marquise se sacrifioit à l'amitié et alloit avec la compagne de son enfance pleurer Jerville qui, peut-être, est le père de la pauvre petite. Les fem-

mes sont capables d'une telle exaltation de sentiment, qu'elles se sacrifient même pour l'enfant d'une rivale. Je me livrai d'autant plus à cette idée, que j'avois cru démêler plusieurs fois dans les regards de Julie, un sentiment très-tendre pour Jerville. Toutes ces pensées me laissoient peu de facultés pour me prêter aux plaisanteries de madame de Launoi qui dit : mais regardez donc, M. de Mercour, quel air pensif a pris le philosophe : il est peut-être le coupable : allons, avouez-nous le de bonne foi, nous n'en parlerons à personne. — Et que voulez-vous, madame, que j'avoue ; quel charme trouvez-vous à chercher à cette enfant une autre existence que celle que le Major lui donne. Il dit qu'elle est sa parente, rien de si simple ; mais d'ailleurs, madame, si cette enfant avoit le malheur de m'appartenir par des liens que la société n'auroit pas avoués, je ne l'exposerois pas au chagrin de se l'entendre reprocher un jour. J'aurois emmené mon enfant au fond des

forêts du Canada. Là n'appartenant qu'à la nature, elle n'eût point rougi de m'appeler son père ; et je n'eusse point compté la peine, la fatigue, pour lui procurer une existence supportable. Ainsi donc, madame, je vous demande en grace de ne me mettre en rien dans les propos que cet évènement fait tenir, parce que si j'avois un enfant, il n'auroit à reclamer l'indulgence ni la pitié de personne. Ne vous fâchez pas, dit le Marquis, vous ne serez pas compromis ; et qui vous connoît, vous estime assez pour savoir que vous n'abandonneriez pas l'être qui vous devroit la vie ; pour ceux qui ne vous connoissent pas, ou qui ne sont pas dignes de vous apprécier, leurs mauvais propos doivent vous être indifférens. La Vicomtesse se mordit les lèvres, fit effort pour sourire et parla d'autres choses.

Madame de Launoi passa après diner dans la chambre de madame de Mercour. Elles causèrent quelque tems, et la Marquise parut plus

calme. Elle soupa avec nous : on parla de l'enfant adoptif de Julie, et Agathe ne parut y prendre aucun intérêt. Il n'y avoit jamais que la surprise qui pût ébranler son ame ; dès qu'elle avoit le tems de réfléchir, elle trouvoit en elle-même tout ce qui étoit nécessaire pour résister aux plus grands orages, du moins elle le croyoit.

Fragment de Julie.

Le voyage de Marly finit, le Baron qui n'en avoit retiré aucun avantage reprit le chemin de Vermur avec sa tendre amie, et n'en conserva pas moins l'espoir d'être un jour premier ministre ; car il étoit écrit que rien ne le lui feroit perdre. Dès que madame de Launoi fut arrivée, son premier soin fut de venir à Valenciennes pour se faire présenter la petite. Mon père, qui en étoit prévenu, se trouva chez lui pour recevoir madame de Launoi. Il étoit dans mon appartement. Je tenois sur mes genoux la fille de

Jerville. — Ah ! vous voilà en famille, dit malignement la Vicomtesse. Elle est gentille, cette petite; c'est bien fait, Major, d'en avoir soin. En vérité, madame, repris-je, vous voudriez nous faire croire que vous ne savez pas quelle est cette pauvre enfant. Elle me fit signe de me taire et je cessai de parler : il fut question ensuite de la grosse Comtesse. Elle l'avoit, dit-elle, engagée à ne point parler de cet évènement; qu'elle étoit parvenue à lui faire croire que Rosine étoit la fille de quelque grand seigneur, protecteur du Major, marié secrètement à la mère de cette enfant. Elle est si bête, dit la Vicomtesse, qu'elle en sera persuadée, et si indiscrète, qu'elle le dira à tous ceux qui viendront à Vermur. Elle caressa ma chère Rosine ; mais il me sembloit que ses caresses étoient celles d'un animal féroce ; je ne la lui confierois pas pour rien au monde ; je crains qu'un jour elle ne fasse le malheur de cette chère enfant. Ah ! puisse-t-il ne pas entraîner celui de sa mère ! Fidèle

à ma parole, je n'ai point écrit à Agathe, d'autant que la Vicomtesse m'a dit qu'elle l'avoit prévenue que j'avois sa fille. Plus je vois la Vicomtesse se targuer d'avoir retrouvé Rosine, plus je crois important de nous soustraire à sa méchanceté; mais le pourrons-nous: ma santé s'affoiblit; et si je mourois avant que nous puissions exécuter ce projet . . . . . !

Fragmens.

Depuis plus de quatre mois rien n'a troublé mon repos: Rosine, ma jolie Rosine, fait le charme de ma solitude. Je l'ai menée à Vermur. M. d'Entragues, qui n'aime pas les enfans, n'a pu se défendre de ses jolies petites manières. Il l'a prise sur ses genoux: Rosine a joué avec son cordon rouge. La grosse Comtesse l'eût volontiers appelée son altesse, tant elle croit le conte absurde que lui a fait madame de Launoi. L'ennuyeux Vicomte est le seul dont j'ai eu à me plaindre grièvement. Il a osé me dire que Rosine

m'étoit très-proche parente. Je lui ai imposé silence si sévèrement, qu'il n'a pas recommencé ses mauvaises plaisanteries. En général, il paroît que l'on s'accoutume à me voir prodiguer mes soins à cette infortunée. D'autres objets occupent à présent la société de Valenciennes, où mon goût et ma mauvaise santé ne me font point desirer de me trouver. Toute à mes douloureux souvenirs et à mes dangereux projets, je ne suis bien ni dans le passé, ni dans l'avenir; et le présent s'écoule si rapidement, que je ne puis le compter dans mon existence. Mon père et mon frère adorent Rosine, lui font mille présens et semblent rivaliser avec moi d'attention pour elle. Quels peuvent être leurs projets? Je connois trop la froideur et la dureté de leurs ames, pour les croire capables d'aimer un être malheureux, et de vouloir le servir par le sentiment de la seule pitié; mais qu'espèrent-ils d'une pauvre orpheline? Agathe, auras tu le courage de ne vivre que pour tes en-

fans ? de les soustraire à un monde que ton malheureux ami a quitté pour toi . . . . . ?

Suite des fragmens de Julie.

Pourquoi ne sommes-nous pas à la troisième année, pourquoi ne partons-nous pas aujourd'hui pour ne plus voir les êtres qui ont conduit dans la tombe le malheureux Jerville, et qui veulent perdre ses amis; Jerville, que j'aurois si tendrement aimé . . . . . ! Mais tu m'as préféré Agathe, pouvois je m'en plaindre ! Sa beauté, son esprit, sa fortune, l'éclat de ses alliances, tout a dû te la rendre préférable à moi qui n'avois qu'un cœur capable d'aimer. Ce cœur s'est sacrifié à l'amitié. J'aime ta fille comme si elle étoit la mienne..... Je souffre beaucoup. La rencontre que j'ai faite de l'abbé le Roux m'a fait mal, bien mal.

Je me promenois avec ma pauvre petite dans les bois qui mènent de

Valenciennes à Vermur ; j'aperçois un homme qui venoit à nous. L'enfant, qui cueilloit des fleurs devant moi, en fut effrayée et revint en courant se jeter dans mes bras. L'homme qui avoit fait peur à Rosine s'approchoit : je reconnus l'abbé le Roux. Il me salua et me dit qu'il y avoit bien long-temps qu'il desiroit l'occasion que le ciel lui offroit, et qu'il me prioit de m'asseoir et de causer un instant avec lui. Je vais transcrire cette étonnante conversation en forme de dialogue pour qu'Agathe, à qui j'enverrai ces cahiers si je viens à mourir, juge ce qu'elle a à craindre en restant en France.

L'ABBÉ LE ROUX.

Vous vous êtes donc, mademoiselle, chargée de cette œuvre du démon. Vous avez sanctionné la malice de cet esprit de ténèbre, en mettant au grand jour cette petite créature que je croyois condamnée à vivre dans la classe la plus abjecte pour

expier la faute de sa mère, d'après cette parole de l'écriture : *les pères ont mangé des raisins verts, et les enfans en ont eu les dents agacées.* Au lieu de cela, la voilà parée, soignée, servie comme la fille légitime d'un grand seigneur, au point que madame la comtesse d'Entragues en est persuadée ; mais je ne puis me prêter à ce mensonge, et je compte enfin apprendre à M. le Baron....

JULIE.

Vous auriez cette indignité, monsieur, y pensez-vous ?

L'ABBÉ LE ROUX.

Dites le courage que doit donner l'amour de la vérité.

JULIE.

Et qui vous en donne le droit ? Qui vous dit que cette enfant que mon père m'a amenée n'est pas sa cousine, comme il l'assure ?

L'ABBÉ LEROUX.

Parce que mademoiselle Ricard l'a bien reconnue, et qu'elle m'en a prévenu. Elle m'a prié de vous avertir que si vous aimiez madame de Mercour, il étoit très-important que vous renvoyassiez aux Enfans-Trouvés cette petite créature qui fait le scandale des mœurs. Cette digne fille est désolée de voir dans le monde une preuve aussi convaincante de la mauvaise conduite de son élève ; et elle pense, comme je vous l'ai dit, qu'il vaut mieux que M. le Baron en soit instruit par moi que d'attendre qu'on vienne lui en parler, et peut-être à M. de Mercour. Résolvez-vous donc, mademoiselle, ou à renvoyer cette petite fille dans la maison d'où elle n'eût dû jamais sortir, ou à ce que j'instruise de tout M. d'Entragues.

JULIE.

Votre conduite, monsieur, m'étonne au dernier point; je n'ai qu'un

mot à vous dire : c'est que mon père et mon frère vous demanderont compte de la plus légère indiscrétion que vous pouriez faire ; et me levant, je pris ma petite par la main et me séparai promptement de cet homme dont le zèle amer lui faisoit oublier ce que la charité exige ; comme j'allois entrer dans la ville, je trouvai mon père et mon frère à qui je racontai tout ce que l'abbé m'avoit dit. Ils revenoient de la chasse, avoient leurs fusils et leurs chiens. Ils me demandèrent de quel côté je l'avois laissé. Je leur indiquai la route. Ils m'assurèrent qu'ils le rejoindroient, et qu'il n'auroit pas la fantaisie une autre fois d'être indiscret. Mon père paroissoit tellement en colère, que je me reprochai de lui avoir communiqué mes craintes à ce sujet ; et je l'attendois avec une vive inquiétude, lorsqu'enfin il rentra accompagné de mon frère. Soyez tranquille, me dirent-ils, l'abbé Leroux ne trahira pas notre secret. — Et quel moyen avez-vous employé ? — Le seul qui ait effet sur les ames basses : nous lui

avons fait une si belle peur, qu'il a pris le parti de quitter sur-le-champ la province sans demander congé. — Et que dira le Baron ? — Il le regrettera peu. — Il faut en faire autant de la demoiselle Ricard, dit mon frère avec un accent qui me fit frémir. Cela n'est pas nécessaire, répartit M. Delcroix : quand elle n'aura plus l'abbé Leroux pour soutien, elle n'osera ouvrir la bouche. Je veux le croire. Mais, dis-je en moi-même, je tremble non-seulement que mademoiselle Ricard parle, mais encore qu'elle ne conserve des relations avec l'Abbé, qui peut quoiqu'éloigné, perdre ma malheureuse amie. Comme nous nous séparions, je dis à mon frère : vous avez du sang à votre veste. — C'est celui d'un renard que j'ai été obligé d'achever à coup de crosse. Je pensai que les chasseurs avoient tous une sorte de férocité qui tenoit des siècles de barbarie.....

Fragmens.

« Six semaines se sont passées ; on

ne sait ce que l'Abbé est devenu : mon père affecte de ne pas prononcer son nom. La grosse Comtesse en est désolée. Le Baron craint qu'il n'ait fait quelqu'imprudence qui l'ait conduit à la Bastille, et que cela n'influe sur l'opinion du Roi à son égard. Mon père et mon frère ont quelquefois l'air si troublé, qu'il me prend des craintes..... Je rejette cette pensée ; elle me fait horreur. M. Delmord, qui connoît aussi notre secret, sans que je sache qui le lui a appris, car il n'a jamais voulu me le dire, me console, me rassure, et me demande sans cesse de conserver à Rosine mes bontés. Ah ! il n'a pas besoin de m'en prier. Elle est charmante.... Elle est la fille d'Agathe...! Elle est celle de Jerville..... !!! »

CHAPITRE XIV.

Il n'y a plus de doute.

MADAME DE MERCOUR avoit engagé son mari à partir pour Mirande : je me faisois une vraie fête de revoir les bois majestueux qui couronnent cette antique demeure. Je voulois encore me retrouver dans cette tourelle où la bonne mademoiselle de Lucet nous faisoit des lectures si intéressantes. J'avois même quelque plaisir à penser que je passerois quelques mois avec cette digne fille qui, sans aucune prétention, avoit des qualités aimables, une grande douceur dans la société et une sincère reconnoissance pour M. et madame de Mercour. Elle étoit heureuse, parce qu'elle n'avoit que des désirs bornés

que la bienveillance de ses parens remplissoit chaque jour ; et il est si rare de trouver un être heureux, que je me plaisois à la voir comme on aime à voir couler un ruisseau paisible. Elle reçut Agathe avec des transports de joie d'autant plus vifs, que l'on ne l'avoit point prévenue de notre arrivée. Léontine reconnut la terrasse, le mail, le petit parterre. Elle courut avec sa gouvernante y chercher des violettes et des jacinthes ; et le plaisir que cette enfant témoigna à revoir les lieux où elle étoit née en fit éprouver un bien grand à sa mère, qui n'existoit que pour elle. Nous reprîmes bientôt la manière de vivre que nous avions adoptée dans cette terre, et qui nous rendit tous très-heureux, surtout M. de Mercour, dont la belle ame n'ayant de passion que pour la vertu, jouissoit doublement des charmes de la campagne par tout le bien qu'il faisoit à ses vassaux.

Loin du théâtre de ses malheurs, Agathe sembloit les avoir oubliés. Je

ne recevois point de lettres de Julie, et jamais madame de Mercour ne prononçoit son nom, quand un jour on lui remit un paquet timbré de Valenciennes. Nous étions seuls à ce moment avec Léontine qui ramassoit des coquilles dans le sable. Sa mère changea de couleur en le recevant. Quand son valet-de-chambre se fut éloigné, elle me pria de l'ouvrir. C'est de madame de Launoi, dit-elle, épargnez-moi la peine de lire les témoignages de sa fausse amitié. Je suivis ses ordres; et après avoir parcouru cinq ou six phrases insignifiantes, ou plutôt qui signifioient : je fais des vœux pour votre bonheur, que je sacrifierois toujours au mien, etc. etc., je vis le nom de l'abbé Leroux, je pensai qu'il ne pouvoit y avoir rien de bon joint à ce nom-là, et je lus ces mots :

« Il est arrivé ici, ma chère Marquise, un événement bien extraordinaire, l'abbé Leroux alloit, comme vous savez, tous les soirs dire son bréviaire dans le petit bois qui

tient au parc du côté de Valenciennes. Il y a deux mois qu'il sortit un peu plus tard que de coutume, car il avoit fait une partie de trictrac avec la grosse Comtesse. Il monta chez lui pour aller chercher son livre : en descendant, il trouva mademoiselle Ricard, et ils causèrent quelque temps ; puis, il prit le chemin du bois. A neuf heures, on sonna le souper, et l'abbé ne vint pas. On alla dans sa chambre savoir s'il étoit rentré : on ne l'y trouva pas. On l'appela dans le parc, et il ne répondit pas. Votre tante étoit dans un désespoir qu'on ne peut exprimer. M. de Launoi prétendoit que ce cher Abbé avoit été conduit par le diable dans quelque maison d'où on ne l'avoit pas voulu laisser ressortir, et qu'il reviendroit toujours à temps le dimanche pour dire la messe. Ces plaisanteries mettoient la grosse Comtesse en fureur. Cependant l'Abbé ne revint ni le lendemain, ni aucuns des jours qui suivirent. On fit d'inutiles perquisitions, le pauvre Abbé ne se trouva

pas. M. Delmord demandoit à tous ses paroissiens s'ils ne l'avoient pas vu; et votre père écrivit sur-le-champ au ministre de la maison du Roi pour qu'il fît savoir si on n'avoit eu aucunes notions de l'Abbé à la police ; car il croyoit que quelqu'imprudence l'avoit fait enlever par ordre du Roi. Mais on n'avoit pas plus pensé à l'abbé Leroux qu'à l'aumônier du Roi de Tonquin. Il fallut bien se passer de lui, puisqu'il étoit impossible de le retrouver ; et à l'exception de la sentimentale Julie et de la larmoyante Comtesse, personne n'y pense plus. Quant à moi, j'avoue que je ne suis pas fâchée d'en être débarrassée ; car je n'ai jamais compris comment votre père aimoit à avoir chez lui un homme d'une humeur aussi austère. Savez-vous qu'il avoit en haine cette petite Rosine dont Julie prend soin. Quand elle l'amenoit, il avoit l'air furieux ; demandez-moi ce que cela lui faisoit. Cependant j'avoue que je serois fâchée que ce pauvre diable eût été assassiné. Le Major, depuis ce mo-

ment-là ne reste plus à souper. Pour rien au monde, il ne passeroit par le bois apres le coucher du soleil. Nous en rions avec son fils, qui est réellement un fort aimable jeune homme; il se forme infiniment. Dites donc à votre mari de lui faire avoir une compagnie de dragons, puisque nous n'avons pu rien avoir de plus. Agathe, vous n'oubliez pas, j'espère, que vous me devez cette marque d'intérêt pour celui que je vous ai voué depuis votre enfance. Je suis, etc. »

Madame de Mercour me voyant ému de la lecture de cette lettre, me demanda ce qu'elle contenoit. Rien, lui dis-je. — Je suis sûre qu'elle me mande quelque chose d'extraordinaire. — Ne pouvant le lui dissimuler, je lui lus tout ce que la Vicomtesse disoit de l'abbé Leroux. Elle en parut plus effrayée que touchée, et me dit de n'en point parler au Marquis. Je lui fis sentir qu'il étoit impossible que son mari ne l'apprît, et que dans un événement

de ce genre, qui pouvoit avoir des suites funestes, il étoit indispensable de ne point paroître y mettre de mystère. Elle convint que j'avois raison. M. de Mercour étant venu à nous, elle lui donna la lettre de la Vicomtesse. Après l'avoir lue, M. de Mercour, dit : il est sûrement mort; et si je pouvois me permettre une opinion, je dirois.....; mais il faut se taire. Quant à solliciter une compagnie pour M. Delcroix, je vous assure, madame, que je n'en ferai rien; je ne crois pas qu'il y ait dans l'armée un plus mauvais sujet, et je vous demande en grace de ne m'en plus parler. Agathe qui haïssoit Robert n'insista pas. On s'entretint toute la soirée du pauvre abbé Leroux, et chacun se livra à ses conjectures.

Deux jours après, on apporta le Courrier de l'Europe. Qui ne sait combien, lorsqu'on habite une terre éloignée, on est avide de nouvelles, surtout de celles qui se trouvent dans un papier public qui n'est point aux gages du Gouvernement. Il arrivoit

à l'heure du déjeuner, et c'étoit mademoiselle de Lucet qui le lisoit. Après avoir parcouru les articles des puissances étrangères, elle vint à celui de France, et voici ce qu'on écrivoit de Valenciennes du 7 septembre 1773.

« On mande de Valenciennes que le baron d'Entragues chassant dans un bois près de son parc, vouloit forcer son cheval de passer sous un fourré; que cet animal se cabroit plutôt que d'obéir. Le Baron étonné de sa résistance, met pied à terre à l'instant où son piqueur le joignoit avec une partie de ses chiens, qui se mirent à heurler d'une manière effrayante. Il pensa qu'il y avoit un loup, et ordonna qu'on environnât l'enceinte, et qu'on battît toute la partie du bois où il étoit, voulant s'assurer de ce qui avoit ainsi dérangé sa chasse; il appuya lui-même ses limiers, et s'étant avancé sous le bois il aperçut un loup qui dévoroit une proie. Il tira son pistolet si juste que l'animal resta sous le

coup. Mais quelle fut l'horreur du baron d'Entragues, en s'approchant, de voir le corps du loup tombé sur celui d'un homme mort depuis long-temps, mais qu'il reconnut néanmoins à ses habits pour son aumônier qui avoit disparu il y avoit plus de deux mois. Rien n'étoit comparable à l'horreur de ce spectacle. Ce malheureux homme, que l'on nommoit l'abbé Leroux, avoit été tué d'un coup de feu qui lui avoit fait sauter le crâne. Son assassin l'avoit enterré, mais pas assez profondément pour que le loup ne l'eût pas attiré de terre, et cet animal vorace lui avoit mangé un bras. On dit qu'à cette vue, M. d'Entragues s'est évanoui, et qu'on l'a reporté sans connoissance à son château. Ce qu'il y a de singulier, ajoutoit le Gazetier, c'est que cet abbé Leroux n'avoit aucun ennemi connu, et qu'il n'avoit eu de querelle avec personne; et que l'on ne peut accuser les voleurs de sa mort; car on lui a trouvé plusieurs louis dans sa poche, sa montre, et jusqu'à son bréviaire que

l'on avoit enterré avec lui. La justice fera sûrement de grandes perquisitions pour connoître ses assassins ».

O mon Dieu, dit madame de Mercour ! Mon malheureux père, quelle impression cette affreuse rencontre lui aura causée ! Mon cher Mercour, vous aviez bien raison de dire que ce pauvre abbé étoit mort ! Mais qui l'a tué ? et nous restâmes dans le plus profond silence. Si nous étions plus près de Vermur, je vous engagerois, mon cher, me dit-elle, à aller à Valenciennes ; car je crains que mon père ne tombe malade. — Je suis à vos ordres, que m'importe la distance ; et il fut convenu que je partirois le lendemain.

CHAPITRE XV.

Je quitte Agathe.

Je ne fus pas le maître de m'éloigner. Agathe, qui avoit jusques-là supporté tous les événemens avec un grand courage, fut tellement frappée de la mort de l'Abbé, qu'elle eut dès la nuit même une fièvre violente qui la mit en grand danger. Je ne quittois pas le chevet de son lit. Quelquefois elle tournoit ses beaux yeux vers moi et me disoit : mon ami, ne me plaignez point, je vais mourir : si je devois survivre aux maux dont je suis menacée, c'est alors qu'il faudroit me plaindre. Et je ne comprenois pas quel rapport pouvoit avoir avec Agathe la mort de l'abbé Leroux. L'état de madame de Mer-

cour étoit très-inquiétant, et M. de Mercour et mademoiselle de Lucet, partageoient nos soins et nos alarmes, quand un nouveau sujet de douleur vint ajouter à mes peines. Agathe alloit un peu mieux; j'avois été à la ville chercher une lettre que le directeur de la poste m'avoit dit être arrivée à mon adresse poste restante. Je n'étois occupé que de faire promptement la route pour être moins de tems séparé d'Agathe, et je ne pensois que foiblement au sujet de cette lettre que je croyois de M. d'Entragues. Je vais cependant la prendre et je vois que la suscription est de M. Delmord. J'ouvre avec précipitation. Il y avoit sous le même cachet une lettre pour Agathe, et ce peu de mots de mon respectable ami.

Valenciennes, ce 18 octobre 1773.

« Ne perdez pas un instant, mon cher Saint-Fal, pour remettre avec tous les ménagemens que vous savez la lettre ci-jointe à son adresse. Julie

est au plus mal ; le moindre retardement peut être dangereux. O mon cher Saint-Fal ! ce n'est pas Jerville qu'il faut plaindre : pour moi, j'ai trop vécu. Adieu, mon ami : si vous pouvez accompagner Agathe, ce me seroit une grande consolation de vous revoir et de vous assurer de etc. »

La nouvelle de la maladie de Julie, la crainte de la perdre, me causèrent une vive douleur. Mais combien j'étois encore plus tourmenté de celle qu'alloit avoir Agathe. Depuis quelque temps le nuage qui cachoit les sujets de crainte de mon amie s'éclaircissoit, et sans en convenir avec moi-même, je ne laissois pas d'identifier volontairement l'existence de Rosine avec celle d'Agathe, je ne la croyois pas sa fille, mais je voulois qu'elle fût celle de Jerville ; et en conséquence, j'étois persuadé que la mort de Julie donneroit d'autant plus de douleur à madame de Mercour, qu'elle se regarderoit, en quelque sorte, char-

gée de cette pauvre petite. Comment donc lui dire le danger de son amie. Cependant la lettre de M. Delmord étoit aussi pressante que précise. Ainsi il falloit, dans le moment où nous avions encore tout à craindre pour les jours d'Agathe, ajouter à son danger par la douleur de savoir l'amie de son enfance aux portes du trépas. O mon Dieu ! quel fatal présent vous avez fait aux hommes en leur donnant la faculté de transmettre leur pensée par des caractères qui la portent à des distances énormes et viennent troubler le repos de leurs semblables qui, sans cela ignoreroient une partie de leurs maux. Oui, on peut parier, sans se tromper, que sur cent lettres que porte un courrier, il y en a cinquante qui affligeront sensiblement ceux qui les recevront : trente seront indifférentes, dix donneront peu de plaisir, et le reste causera une joie momentanée ; car il n'en est pas d'autre pour les autres humains. Fatigué par ces pensées, j'étois remonté à cheval, et je me laissois conduire par

cet animal plutôt que je ne le menois. Je me trouvai dans les cours du château de Mirande, que je n'étois pas encore déterminé à remettre à madame de Mercour la lettre de son amie. Je traverse les pièces qui précédoient la chambre à coucher de la Marquise. J'entre, sa garde me fait signe qu'elle dort. Je me place dans un fauteuil au pied de son lit. Je me sentois heureux de voir retarder l'instant où je serois forcé de remettre la lettre de Julie. Cependant le moment étoit favorable; le Marquis étoit passé dans son cabinet avec un de ses fermiers qui étoit venu rendre ses comptes. Mademoiselle de Lucet, qui avoit veillé la nuit d'avant, s'étoit retirée pour dormir quelques heures; Léontine se promenoit avec sa gouvernante: enfin, il n'y avoit nul témoin dangereux; la garde même étoit repassée dans une chambre voisine. La glace qui étoit sur la cheminée me laissoit voir Agathe, et celle-ci, en se réveillant, devoit aussi m'y apercevoir. Il n'y avoit pas cinq minutes

que j'étois assis quand ma malheureuse amie ouvrit les yeux. Vous êtes-là, me dit-elle ? — Hélas, oui ! — C'est donc un malheur pour St-Fal d'être auprès de moi ? — C'est aujourd'hui la première fois que je l'éprouve. — Qui a pu changer vos sentimens pour moi ? — Ils n'ont jamais été plus respectueux, plus tendres. — Eh, qu'avez-vous donc, dit-elle en me voyant approcher de son lit ? Vous êtes d'un changement affreux. — J'éprouve un violent chagrin ; Julie est très-malade. — Julie ! Que me dites-vous ? — Elle vous écrit ; et tirant de mon sein la lettre de mademoiselle Delcroix, je la remis à madame de Mercour. — Impossible, mon ami, que je la lise : ma confiance en vous est sans bornes ; et quels que soient les secrets que cette lettre puisse contenir, croyez que je ne vous les ai laissé ignorer jusqu'à ce jour, que dans la crainte de briser votre ame par le récit de maux irréparables. Je lus ce qui suit :

Lettre de Julie Delcroix à madame la marquise de Mercour.

Le 17 septembre 1773.

« Je n'ai plus que quelques jours à vivre, mon Agathe, viens recevoir mes derniers soupirs. Viens entendre le récit des malheurs qui me conduisent au tombeau. Ne me refuse pas cette consolation. Le sort de Rosine est attaché à ce que je puisse te parler avant de mourir. Je n'ai pas la force, chère amie, de t'en dire davantage. JULIE DELCROIX ».

Agathe avoit entendu dans le plus grand silence la lecture de cette lettre. A peine eus-je fini qu'elle passa ses deux bras autour de mon col en pressant son sein contre mon cœur, faveur que je n'avois jamais eu la témérité de demander. Elle me tint ainsi plusieurs minutes sans proférer un seul mot. J'avoue à ma honte, qu'oubliant Julie, ses douleurs, la confiance du Marquis, les sermens

que je m'étois fait à moi-même, je ne voyois plus que la plus belle femme qui fut jamais, venant chercher dans mes bras un asile contre des maux que je n'imaginois même pas, mais qui devoient être extrêmes puisqu'ils lui faisoient une assez forte impression pour égarer son esprit au point de manquer aux premières règles de la prudence; et un instant de plus j'aurois tout bravé pour satisfaire enfin une passion qui me dévoroit depuis dix ans, lorsque tout-à-coup un ruisseau de larmes coulant des yeux d'Agathe où se peignoit la plus violente douleur, éteignit le feu terrible que ses douces étreintes venoient d'attiser. La plus tendre pitié succéda aux transports de l'amour, et je ne voulus plus qu'alléger le poids des souffrances qui sembloient l'accabler, lorsqu'elle s'exprima en ces termes :

Je vais perdre Julie, et c'est moi qui la tue; comme Jerville je vais la plonger dans la tombe. Comme lui elle mourra loin de moi, et je

n'aurai pas même la douceur de la pleurer. Ces larmes que l'état de foiblesse où la maladie m'a réduite me fait répandre, sont les seules que je verserai. Partez, mon ami, sans parler de cette lettre, je vous y engagerai ce soir par l'inquiétude que me cause l'état de mon père dont je n'ai point de nouvelles. Allez recevoir les adieux de celle qui eût été heureuse si je n'avois pas été son amie. Recevez le dépôt des secrets qu'elle voudra vous confier, et faites tout ce que la prudence exigera de vous. Ne quittez point Julie qu'elle ne soit hors de danger ou réunie à notre malheureux ami ; et pour que rien ne puisse l'empêcher de vous parler avec confiance, donnez-moi un morceau de papier et une plume. Je les lui donnai, et elle traça avec une extrême difficulté ces lignes que ses larmes effaçoient.

« Julie, tu peux tout lui dire, c'est un autre moi-même. Personne cependant n'auroit été près de toi que

ton Agathe si j'étois maîtresse de mes actions ; mais impossible que M. de Mercour me laissât partir dans l'état où je suis. Adieu, tendre amie de mon enfance. Si tu meurs j'espère ne te pas survivre ; mais vis encore pour l'amitié ».

Je l'avois soutenue dans mes bras tout le temps qu'elle avoit écrit, et à peine l'avois-je replacée sur ses oreillers, et ôté ce qui lui avoit été nécessaire pour écrire, que nous entendîmes les pas du Marquis. Je n'eus que le temps de mettre le billet dans mon sein, et d'appeler la femme qui la gardoit pour lui donner un verre de sirop. Il me sembloit que je n'aurois pas soutenu l'idée que M. de Mercour me trouvât absolument seul avec sa femme, moi qui y étois sans cesse : et pourquoi ; parce que j'avois pu un instant concevoir la pensée de manquer à tout ce que je devois au plus respectable des hommes, nous avons au-dedans de nous un juge qui nous condamne avec la

dernière sévérité. A peine M. de Mercour fut entré dans la chambre de sa femme, qu'elle lui dit : je ne puis résister aux inquiétudes que me cause l'état de mon père. Je vous prie en grace de déterminer M. de Saint-Fal à partir pour Valenciennes. Il est certain qu'il peut vous quitter sans crainte, car il n'y a plus aucun danger pour moi. Mais pensez, je vous prie, aux êtres qui environnent mon père. Ma tante ne voit rien que par les yeux du Major qui sûrement ne s'est pas appliqué à savoir ce qui convient le mieux à un malade. Madame de Launoi aime trop le plaisir pour rester auprès du lit de mon père, et je ne voudrois pas parier qu'elle ne s'avisât de penser que ce seroit se compromettre. Je ne parle point de son mari, c'est moins qu'on ne peut dire. Le pauvre abbé Leroux n'est plus, et les occupations du digne M. Delmord ne lui permettent pas de rester à Vermur. Il n'y a donc que vous, mon cher Saint-Fal, qui puissiez donner à mon père

les soins touchans de l'amitié. D'ailleurs ce sera une raison pour que Julie puisse venir les partager, vous le demanderez à son père. Je vis bien qu'Agathe faisoit un effort extrême en prononçant cette dernière phrase, mais elle avoit contracté l'habitude de parler des sujets qui l'affectoient le plus avec une parfaite indifférence ou qui paroissoit telle à ceux qui ne la connoissoient pas; et de tout ce qui étoit près d'elle; son mari étoit celui qui ignoroit le plus complettement ce qu'elle pensoit; car il n'y avoit personne avec qui elle eût autant d'intérêt de dissimuler. Il trouva donc tout ce qu'elle venoit de dire très-raisonnable, et s'unit à elle pour m'engager à partir. Je promis que ce seroit pour le lendemain matin; et sans avoir eu avec elle aucune autre explication, je montai en chaise de poste à cinq heures du matin, et n'en descendis qu'à Valenciennes à la porte du Major.

CHAPITRE XVI.

Je revois Julie.

Comme j'étois ému en revoyant cette maison où j'avois autrefois été si heureux par l'amitié des deux aimables amies. En pensant que peut-être la mort avoit déjà rompu les liens qui les unissoient, je n'osois interroger ceux qui étoient aux environs de la maison. Cependant, en apercevant une vieille femme qui avoit eu soin de l'enfance de Julie; je lui demandai comment elle étoit. Au plus mal, Monsieur; mais elle sera bien aise de vous voir, venez vite avant que le Major et son fils soient rentrés de la parade. Je la suivis étonné de ce qu'elle me disoit. Nous entrâmes

dans la chambre de sa jeune maîtresse. Quelle fut ma douleur en apercevant Julie dont les traits étoient déjà couverts de la pâleur de la mort. Elle fit un foible cri en me voyant; et Agathe, dit elle, ne la verrai-je pas? Je n'osois lui répondre, je craignois qu'une révolution subite

Ne tranchât de ses jours le fil trop délié.

Elle me paroissoit si foible que je ne me flattois pas qu'elle pût soutenir l'idée de ne pas revoir son amie. Pardon, mon cher Saint-Fal, si mon premier mot est pour elle. Mais il est si important que nous puissions nous entendre. — Elle en est bien persuadée, lui répondis-je, mais sa santé. — Elle est malade, je mourrai sans qu'elle m'ait entendue.—Elle m'a autorisé à écouter tout ce que vous auriez à me dire: et pour preuve je lui présentai le billet d'Agathe. Elle souleva sa tête, l'approcha de ses yeux déjà obscurci par le voile de la mort; et

cependant elle distingua ces caractères tracés par l'amitié. — O mon cher Saint-Fal ! elle veut que je vous instruise de ces funestes secrets. Il le faut bien, mais comme je n'en aurois pas la force, prenez cette cassette, portez-la chez M. Delmord, vous lirez les papiers qu'elle contient, puis vous reviendrez, et je vous apprendrai ce que ma plume ne pouvoit tracer, et qui vous fera connoître qu'il est bien impossible que je vive : mais je rends grace au ciel de m'avoir conservé l'existence jusqu'à ce moment, puisque je pourrai vous dire à quel point je suis infortunée. Surtout méfiez vous de mon père et de mon frère, et ne venez point ici sans être armé. Irez-vous à Vermur. — Je ne puis faire autrement, mais je serai ici à six heures et j'y passerai la nuit. — Ah ! tant mieux, nous la passerons ensemble, car je crois bien que c'est la dernière de ma vie. J'irai bientôt rejoindre l'infortuné dont j'ai causé la mort. Je désirerois que M. Delmord revînt avec vous, sa

présence en imposeroit à MM. Delcroix, et j'ai besoin de ses conseils, de ses touchantes exhortations pour franchir sans effroi le passage terrible de la vie à la mort. — Que parlez-vous de mourir, ma chère Julie, vous venez d'atteindre votre cinquième lustre; vous avez des amis à qui vous êtes chère. — Oui, mais lorsque l'on ne peut vivre sans éprouver un sentiment d'horreur pour.... il vaut mieux mourir. Mais quittez-moi, mon ami, je vous attends à six heures. Faites en sorte que mon père et mon frère ne reviennent pas ce soir. Je sais qu'ils doivent dîner à Vermur; je voudrois qu'ils y restassent cette nuit, qui, comme je vous l'ai dit, sera la dernière.

Je pris la cassette où étoient ses papiers, et l'enveloppant dans mon manteau, je me rendis de suite chez M. Delmord; dès qu'il m'aperçut il se jeta dans mes bras. J'ai trop vécu, me dit-il, malheur au jour où mon pauvre Jerville a mis le

pied sur cette terre, où les crimes succèdent aux fautes. Avez-vous vu Julie? Je lui montrai la cassette qui contenoit, m'avoit-elle dit, l'explication des plus importans secrets. — Je suis bien empressé de m'en instruire, et j'ai préféré de venir chez vous, où je vous demanderai de laisser ces papiers jusqu'à mon retour à Paris. Le curé me conduisit dans sa bibliothèque, et en ôtant la clef, je passai deux heures à lire ces révélations qui me déchirèrent le cœur, et dont, comme je l'ai déjà dit, j'ai tiré à mesure ce qui étoit nécessaire pour la clarté de ces mémoires. Quand j'y vis que Rosine étoit la fille de mon malheureux ami, que sa mère avoit pu l'abandonner, et que deux fois parjure elle se décidoit encore à rompre les nœuds les plus sacrés, je me sentois prêt à la haïr : quand tout-à-coup son image telle qu'elle s'étoit offerte à moi, lorsqu'elle mourroit de désespoir sur mon sein, se présenta. Non, elle n'est point insensible, me disois-je, elle méri-

toit un meilleur sort. C'est son père seul qu'on doit accuser. Mais que va devenir Rosine?.... Qu'est-ce que Julie peut ajouter à ces douloureux secrets. Pourquoi redoute-t-elle MM. Delcroix? pourquoi veut-elle que je sois armé?....

Je sortis du cabinet de M. Delmord, et je vins le joindre. Eh! bien, me dit-il, voilà cependant la suite d'une faute que l'on nous accuse à tort de traiter avec trop de sévérité; si ces malheureux jeunes gens avoient respecté les lois de la société; s'ils n'eussent pas cru pouvoir se donner l'un à l'autre, sans y être autorisés par le consentement du père d'Agathe, sans avoir attiré sur leur union la bénédiction du ciel par l'entremise de son ministre, rien, rien, je le répète, de tout ce qui nous désespère ne seroit arrivé; et il semble que nous en soyons tous punis, parce qu'aucun de nous n'avons rempli nos devoirs; l'amitié nous a plus ou moins aveuglé. J'aurois dû prévoir que mon neveu

aimeroit Agathe, et que son père ne la lui donneroit pas. Je n'aurois donc pas dû le présenter chez le baron d'Entragues, et encore moins le garder chez moi. Vous, mon cher Saint-Fal, vous aviez encore des devoirs plus importans à remplir. M. d'Entragues vous avoit confié sa fille, vous deviez l'instruire de ce qui se passoit. — Moi, Monsieur, trahir mon ami!... — C'eût été le servir. — Ah! vous ne savez pas ce qui eût rendu impossible cette révélation : ce n'eût point été comme le Mentor d'Agathe que je me serois opposé à ses amours, mais comme rival de votre neveu. — Quoi, M. de Saint-Fal! — Oui, Monsieur, j'adorois mademoiselle d'Entragues, et je m'étois fait une loi de ne jamais laisser pénétrer un sentiment sans espoir; vous êtes le seul à qui j'en aie fait l'aveu, et encore n'est-ce que pour répondre à l'accusation que vous m'intentez, d'avoir mis trop de complaisance envers Jerville, que j'étois loin de croire un amant favorisé, et pour

vous faire sentir qu'il est des positions où l'on n'est pas libre de se conduire, d'après même les lumières de sa conscience. J'en conviens, dit M. Delmord, mais vous n'en serez pas moins malheureux ; et cette bonne Julie qui a cru qu'elle pouvoit protéger un sentiment dont elle ne sentoit pas les conséquences, ne peut voir, sans en mourir, les suites funestes que cette fatale complaisance a entraînées. Quand vous les apprendrez, mon ami, vous en frémirez ; mais ce qui est terrible, c'est qu'il est impossible de savoir ce que deviendra l'infortunée Rosine. Je ne vois pas de moyens de l'arracher aux Delcroix, sans compromettre M. de Mercour. Enfin, nous verrons ce soir le parti que nous pourrons prendre. Je serai chez Julie à six heures précises.

CHAPITRE XVII.

J'arrive à Vermur.

En quittant M. Delmord je partis pour Vermur où mon arrivée fut comme un coup de foudre : madame de Launoi étoit dans le salon au moment où j'y entrai, elle causoit avec beaucoup de chaleur avec MM. Delcroix qui changèrent de couleur en me voyant. La Vicomtesse que rien ne surprenoit, fut déconcertée, et me demanda assez gauchement ce qui m'amenoit à Vermur. La nouvelle, Madame, de l'assassinat de l'abbé Leroux, rapportée dans le Courrier de l'Europe, qui annonçoit en même temps la maladie de M. le Baron. Madame de Mercour en a été si vivement frap-

pée, qu'elle a été dès la nuit même attaquée d'une fièvre violente qui l'a empêchée de venir donner ses soins à son père ; mais ne pouvant tenir à son inquiétude, elle m'a prié de venir savoir comment il se portoit. Mais assez bien, dit la Vicomtesse, il commence à marcher dans sa chambre : mais savez-vous que Julie est très-mal? — Je l'ai appris en arrivant à Valenciennes, et j'ai été la voir. Vous y avez été Monsieur, dit Delcroix fils. —Oui, Monsieur, et qu'y a-t-il d'extraordinaire à aller voir mon élève, la plus tendre amie d'Agathe, pour qui elle m'avoit chargé de mille amitiés, lorsque je la sais malade. C'est tout simple, reprit le Major. En vérité, mon fils, je ne vous comprends point, est-ce que M. de Saint-Fal est pour nous un étranger. —Comment l'avez-vous trouvée?— Pas bien. — Elle est d'une sensibilité; la mort de cet Abbé l'a frappée. Les femmes sont si singulières, reprit Robert, que l'on ne sait jamais ce qui les rend sensibles, ou

plutôt, si ce n'étoit pas de ma sœur dont on parle, je dirois qu'il n'y a qu'une chose.—Ah ! Robert, c'est trop fort, reprit la Vicomtesse, pensez donc que cet abbé Leroux avoit soixante ans et étoit fort laid. — Aussi je ne dis pas, mais les femmes ont de plaisantes fantaisies. J'étois indigné d'entendre ce jeune homme oser attaquer la vertu de sa sœur ; et je ne devinois pas alors le motif puissant qu'il avoit d'accuser Julie pour que la mort de l'abbé Leroux fût cause de celle de sa sœur : tant de sang froid dans cette situation prouve une dépravation profonde. Pour le Major, il sembloit tourmenté par les furies, il ne pouvoit rester en place. Fatigué de les voir je les laissai, et passai chez le Baron que je trouvai d'une excessive foiblesse. Il parut sensible à l'attention de sa fille, me parla de Julie avec un grand intérêt, de Rosine dont jusqu'alors personne n'avoit prononcé le nom ; plaignit cette pauvre petite de perdre sa protectrice, dit que cependant

le Major avoit déjà demandé à la Vicomtesse, s'il avoit le malheur de voir mourir sa fille, de lui donner mademoiselle Ricard pour tenir sa maison et élever sa pupille. Je vis que tout étoit disposé, et qu'on n'attendoit plus que la mort de la pauvre Julie. Quel intérêt y avoient-ils donc ? Le temps ne me l'a que trop appris . . . . . J'avois presqu'envie de retourner sur-le-champ à Valenciennes, tant je me trouvois mal à mon aise avec tout ce qui étoit-là, quand la grosse Comtesse entra avec M. de Launoi, car ils étoient plus inséparables que jamais. Eh, bonjour, mon cher Saint-Fal, dit-elle en me sautant au col : c'est donc bien vrai que c'est vous ? On me l'avoit dit, et je croyois que c'étoit pour plaisanter qu'ils me le disoient ; car, mon ami, ils plaisantent, qu'on en ait envie ou non : pour moi, je pleure tous les jours mon pauvre Abbé. C'étoit un bon diable, dit M. de Launoi ; et puis, il savoit si bien dresser les chiens d'arrêt ; je ne sais plus, si je perds

les miens, où j'en retrouverai. — C'est un fort grand malheur; je l'ai vivement senti, et madame la marquise de Mercour en a été bien touchée. — Pour moi, reprit le Baron, je l'ai toujours présent. Je vois ces membres livides, cette tête défigurée par le coup de feu qu'il avoit reçu; il n'y a pas jusqu'à cette bête carnacière tombant sur les lambeaux infects qu'elle avoit arrachés à la terre, qui n'ajoute à l'horreur de ce spectacle : il ne me sortira jamais de la pensée : j'en ai été prêt à mourir; et je ne suis pas étonné que Julie, naturellement foible, depuis longtemps d'une mauvaise santé, en ait été tellement frappée, qu'elle en meurt. Elle avoit beaucoup de confiance en ce digne homme. Il l'avoit instruite, ainsi que ma fille, des vérités de la religion; il n'est pas surprenant qu'elle ait été vivement touchée de sa mort. Oh, oui, dit la grosse Comtesse, cela est tout simple, car moi aussi j'en ai été bien malade. Et moi, dit le Vicomte, j'ai été deux jours sans chasser; mais

vous voilà, Saint-Fal, cela nous regaillardira. — Je suis plus affecté que je ne puis le dire de l'état de Julie, et je vous assure que je suis hors d'état de m'occuper d'autre chose. Venez-vous dans le salon, mon frère? dit la Comtesse. — Non. Je dînerai dans ma chambre, et je garde St-Fal. Il ne pouvoit me faire plus de plaisir.. Il me parla de son gendre, de sa fille, de Léontine. Je le trouvai moins froid que je ne l'avois vu jusqu'alors; et cela me fit naître une idée que j'eusse peut-être bien fait de mettre à exécution; mais il étoit décidé que je ne pouvois rien faire pour sauver ma malheureuse amie.

Après dîner, j'engageai M. d'Entragues à faire ensorte que le Major et son fils restassent à Vermur, parce qu'il paroissoit que la pauvre Julie desiroit de causer seule avec moi. Je lui promis de venir le revoir le lendemain matin; il m'assura qu'il garderoit le père et le fils; et en effet, lorsqu'ils entrèrent dans sa chambre,

il dit à M. Delcroix : major, je vous prie de passer ici la soirée avec votre fils, je me sens plus tourmenté que ces jours passés, et j'ai besoin de vous. Ils acceptèrent sans penser que je ne resterois pas. La Vicomtesse, qui avoit pour Robert une prédilection dont elle ne se cachoit pas, parut fort contente de l'espoir d'une douce nuit, et c'étoit avec le frère de Julie qui n'en avoit plus qu'une à compter ! On resta peu de tems dans la chambre du Baron, qui se coucha et me dit : profitez de l'instant où ils sont occupés au jeu pour retourner à Valenciennes, et dites à Julie que si je n'étois pas d'une si grande foiblesse j'aurois été avec vous lui dire combien je prends part à sa douloureuse position.

CHAPITRE XVIII.

Elle meurt dans mes bras.

Le Baron m'avoit dit de prendre son cheval ; aussi je ne fus que quelques minutes à me rendre à Valenciennes. J'arrive chez Julie ; et quel est mon étonnement de voir en entrant mademoiselle Ricard tenant un enfant par la main qu'il me fut impossible de ne pas reconnoître pour être la fille de madame de Mercour. — Vous ici, mademoiselle Ricard? — Oui, monsieur de St-Fal. Il falloit bien que je vinsse pour cette petite fille ; qui est-ce qui en auroit soin ? Mademoiselle Delcroix n'a plus que quelques heures à vivre ; et puisque M. le Major veut que cette enfant soit élevée comme une prin-

esse, il faut qu'elle ait une gouvernante ; l'on ne pouvoit rien trouver qui me valût, sans vanité ; et puis, il lui faut bien quelqu'un pour tenir sa maison. Enfin, c'est arrangé. M. le Baron me donne la pension qu'il m'avoit promise : je serai servie ici dans ma chambre comme à Vermur ; et lorsque Rosine se mariera, on me donnera 6000 liv. une fois payées. — Mais si Dieu nous rendoit Julie ? — C'est impossible. Vous allez la voir ; elle peut à peine prononcer deux paroles de suite : je vais mener promener Rosine, et quand nous reviendrons, je crois bien que ce sera fini. Ah ! j'oubliois de vous dire que vous allez trouver là-haut M. le curé : peut-être ne pourrez-vous pas entrer, mais ce ne sera pas long. Dites-moi donc, car il sembloit qu'elle avoit juré de ne me pas quitter, comment va madame la Marquise ? — Elle est malade. — D'inquiétude, peut-être ? Dites-lui qu'elle soit tranquille, que je ne la quitterai pas. — Je ne sais, mademoiselle, ce que vous voulez dire. — Vous

faites l'ignorant, mais n'importe ; madame la Marquise vous entendra bien ; et enfin, elle se sépara de moi. Je frémis en pensant que tout ce qui étoit là se jouoit d'un secret que madame de Mercour croyoit enseveli dans le plus profond mystère ; et je me dis à moi-me : sur quel abîme elle s'est suspendue !

Déjà troublé de ces douloureuses pensées, j'entre chez Julie, et voyant M. Delmord auprès de son lit, je voulois me retirer ; mais elle me fit signe d'approcher. Je lui demandai de ses nouvelles ? Bonnes, me dit-elle, car j'ai bien peu de temps à souffrir. Je lui parlai du Baron, de l'intérêt qu'il prenoit à elle. — C'étoit à sa fille qu'il en falloit prendre. — O, mon ami, de quels maux ont été suivis les événemens que vous avez lus dans mes fragmens. Le pauvre abbé le Roux est mort assassiné, et assassiné par mon père et mon frère. Voilà ce qu'il falloit que vous sussiez, ce que j'aurois dit à Agathe, si elle étoit venue, pour qu'elle trouvât le

moyen d'ôter sa fille de leurs mains; car il n'est pas douteux qu'ils n'ont commis ce crime que par un intérêt extrême à conserver cette petite, dont ils feront un jour l'instrument de leur vengeance. Mais vous pourriez peut-être douter de la vérité de ce que je vous dis, si je ne vous donnois pas les détails de cet horrible événement.

Vous savez que mon père et mon frère me quittèrent pour aller retrouver ce malheureux. Hélas! ils ne le rejoignirent que trop tôt; et cependant je fus, comme tous les autres, persuadée qu'il avoit quitté le pays, lorsque, comme vous le savez, il fut retrouvé par M. le Baron d'Entragues. J'étois venue ce jour même à Vernur avec ma pauvre petite; MM. Delcroix y étoient tous deux quand on rapporta le Baron chez lui sans connoissance. Mon père éprouva un si grand trouble lorsqu'il apprit la cause de ce retour, qu'il est inconcevable que tous les yeux se ne fussent pas ouverts sur son

crime : pour moi, il ne me fut que trop prouvé ; et mourant du regret d'avoir causé la mort de l'abbé Leroux par mon imprudence, je me hâtai de retourner à Valenciennes, où mon père vint me rejoindre ainsi que mon frère. Etant entrés chez moi l'un et l'autre, Robert en fureur me reprocha ma foiblesse ; que j'avois failli les faire nommer pour les assassins de l'Aumônier. Je me justifiai par la surprise que sa mort m'avoit causée. Robert reprit que j'avois bien dû penser qu'ils avoient été forcés de s'en défaire. Quoi ! dis-je à mon père, il est tombé sous vos coups ! — Voilà ce qu'il ne faut pas que l'on sache ; mais malheureusement cela est vrai. O ciel ! dis-je en mettant ma tête dans mes deux mains. — Ce n'étoit pas mon intention ; je l'avois seulement mis en joue pour l'effrayer, et mon coup est parti. — Très-heureusement, mon père ; car si vous ne l'eussiez pas tué, vous étiez perdu. — M. et madame de Mercour séparés, et les deux petites filles réduites à l'aban-

don, est-ce que tout cela n'étoit pas un bien plus grand malheur que la mort d'un vieux prêtre. Je fus tellement indignée de cette affreuse morale, que je suppliai mon père de me laisser; ce qu'il fit après m'avoir dit que si je trahissois son secret et qu'il fût conduit à l'échafaud par ma faute, qu'il m'y entraîneroit comme sa complice : mon frère me confirma cet arrêt par les plus horribles sermens. Telles furent les dernières paroles qu'ils me dirent. Pour moi, frappée à mort, je n'ai eu que la force de vous écrire et à Agathe avant de me mettre dans mon lit, où la fin de ma vie terminera mes douleurs»

La fièvre, qui la dévoroit dans ce moment, lui avoit donné la force d'achever ce terrible récit. Elle s'arrêta un moment, nous demanda une potion qui soutenoit le peu d'existence qui lui restoit. Puis, elle nous supplia d'ôter Rosine à des hommes qui se faisoient un jeu des crimes les plus atroces. Nous le lui promîmes,

et elle fut plus calme. Elle me dit ensuite : n'avez-vous pas rencontré mademoiselle Ricard ? Je ne savois trop si je devois en convenir. — Ah ! je sais bien qu'ils n'attendent que ma mort. Dieu me préserve de croire qu'ils en ont hâté le moment. Depuis long-temps ma santé étoit mauvaise. La mort de Jerville a été mon arrêt. J'avois pu me sacrifier à mon ami, jouir même de leur bonheur mutuel ; mais quand je sentis que jamais je ne reverrois cet objet de mes plus chères affections, je pris la vie en haine. D'ailleurs, j'ai prévu tous les maux que sa perte entraîneroit ; et plus je suis persuadée qu'ils me regardoient comme un obstacle à leurs projets sur Rosine, plus j'insiste sur la nécessité de la leur enlever. Que vient faire ici mademoiselle Ricard, sinon leur servir de témoin irrécusable de l'état de cette enfant. Je le pensois comme elle, mais je me gardai bien d'en convenir : elle étoit assez troublée de ces funestes présages, sans y ajouter par mes craintes, qui étoient d'autant

plus grandes, que je ne voyois presqu'aucun moyen de soustraire Rosine au Major. J'aurois envie, dit-elle, de rappeler cette femme à la reconnoissance qu'elle doit à M. d'Entragues, en lui parlant dans ce moment où, prête à quitter la terre, mon ame, je le sens, communique en quelque sorte à l'autorité divine. Croyez-vous, mes amis, que si je lui disois : je vais mourir, je vous rends responsable de tout ce qui pourra arriver à Rosine, et surtout à Agathe : je serai là près de vous; aucunes de vos pensées ne m'échapperont; que je lui fisse jurer de la manière la plus solennelle de garder ce fatal secret? croyez-vous qu'elle osât trahir ce serment? Le curé fut de l'avis que ce seroit un moyen de la retenir dans le devoir. La belle ame de M. Delmord ne connoissoit pas celle des scélérats, qui défient non-seulement les hommes, mais même les intelligences célestes dont ils nient l'existence. Telle n'avoit pas toujours été mademoiselle Ricard, mais telle elle devint lorsqu'elle eut associé son sort

à celui de MM. Delcroix. Le peu de mots qu'elle m'avoit dit m'en avoit convaincu ; mais je ne voulus pas empêcher Julie de prendre les précautions qu'elle croyoit utiles. Elle fit donc dire à mademoiselle Ricard, lorsqu'elle seroit revenue de la promenade, de monter dans son appartement, de lui amener Rosine, et peu d'instans après, elle entra avec l'enfant qui se jeta sur le bord du lit de sa bonne amie, prit sa main où elle colla ses lèvres enfantines. — J'ai bien du plaisir à te voir ; je ne voulois pas aller promener sans toi. Mademoiselle Ricard m'a dit que tu le voulois ; mais guéris-toi bien vite pour que je sois toujours, toujours avec toi. Ma Rosine, reprit Julie en se penchant sur elle, toi seule me fais regretter la vie, pauvre enfant ; et elle pria qu'on l'assît sur son lit. Je pris la petite pour la placer près de Julie, et je ne pus me défendre de la serrer contre mon cœur. Que le sort de cette infortunée m'intéressoit ! Ah ! pouvois-je penser que ceux qui aimoient Aga-

the n'avoient d'autre vœu à faire sur sa fille que de la voir périr à son aurore ! Asseyez-vous, dit mademoiselle Delcroix à la gouvernante ; asseyez-vous.

— Je rends grace au ciel, mademoiselle, que la certitude de ma mort ait engagé mon père à vous prier de venir ici avant que mes yeux soient fermés, puisque ce m'est une occasion de vous demander de ne jamais oublier ce que cette enfant nous a coûté de peine et de sollicitude. — Vous devez voir, mademoiselle, que je ne m'en souviens que trop, puisque pour elle je quitte M. le Baron. Mais peut-être n'est-ce, mademoiselle, que pour quelques jours. Si vous vous rétablissez, comme je l'espère bien, je m'en retournerai à Vermur. — Vous savez bien qu'il est impossible que j'en revienne. Ce redoublement passé, je m'éteindrai pour toujours, mais mon ame me survivra ; elle ne quittera point cette enfant. Je vis la Ricard pâlir. — Elle sera près de son ber-

ceau ; elle y veillera à sa conservation, mais surtout elle sera instruite de la moindre indiscrétion que vous feriez. — Pourquoi donc, mademoiselle, dit-elle en tremblant, me faire peur de vous quand vous n'y serez plus ? — Pourquoi auriez-vous peur si vous n'avez pas l'intention de trahir le serment que je vais vous demander en présence des deux amis de la mère de Rosine ? — Un serment, mademoiselle ! Eh, pourquoi un serment ? — Qui vous fait craindre de le prononcer, sans même savoir ce qu'il sera ? — C'est ce que vous venez de dire. — Eh bien, ne le prononcez pas ; car je ne vois que trop que ce seroit un parjure. O mes amis ! ne laissez donc point Rosine dans les mains de cette femme, dit-elle en m'adressant la parole et au Curé ; elle perdra sa mère. — Non, mademoiselle, non, ne le croyez pas ; mais vous me faites une frayeur qui me fera mourir. — Puisse-t-elle vous empêcher de vous prêter aux manœuvres des ennemis du repos de l'infortunée à qui Rosine

doit le jour! — Pouvez-vous penser, mademoiselle, que M. votre père....? Julie porta la main sur sa poitrine : le feu qui me dévore, et qui bientôt cessera, est une preuve horrible.... O mon Dieu, pardonnez, qu'ai-je dit . . . . ! mademoiselle Ricard ; j'espère qu'ils ne sauront jamais que j'eus cet affreux soupçon ; que vous ne leur direz point que l'excès de mes douleurs vient de m'en arracher l'aveu. Reprenez cette enfant ; soignez-la comme votre propre fille ; et surtout rendez-la vertueuse : elle embrassa Rosine : la petite ne vouloit pas la quitter : elle lui dit d'aller se coucher ; que le lendemain, elle la reverroit . . . . . Mademoiselle Ricard, que cette scène avoit jetée, malgré elle, dans le plus grand trouble, se hâta de sortir avec la petite. Julie me pria de passer dans son cabinet, et de la laisser seule avec M. Delmord. Peu de momens après, ce digne ecclésiastique vint m'avertir de rentrer. Je trouvai Julie si foible, que je ne pus douter qu'elle n'avoit que quelques heures

à vivre. Le curé donna ordre qu'on préparât la chambre de la malade, et je l'accompagnai à l'église. Tous ceux qui avoient reçu des bienfaits de Julie, qui, malgré qu'elle ne fût pas riche, trouvoit encore sur ses économies à faire du bien, accompagnèrent le viatique, qu'elle reçut avec une grande piété. Tout le monde pleuroit et s'étonnoit de ne voir auprès d'elle ni son père, ni son frère. Elle fit un effort pour prier que l'on ne dît point à son père qu'elle avoit reçu ses sacremens lorsqu'il reviendroit de Vermur, dans la crainte que cela ne lui causât trop d'inquiétude. C'est pour cela, ajouta-t-elle, que j'ai profité, pour cette action sainte et consolante, de son absence et de celle de mon frère. J'avoue que je fus pénétré d'admiration de voir ce que pouvoit sur nous une religion qui commande le pardon des injures et l'amour de nos ennemis: elle seule étoit capable d'inspirer à Julie ces précautions pour la réputation de son père et de son frère, que je savois bien

qu'elle regardoit comme ses assassins.

Je reconduisis M. Delmord à l'église, et nous revînmes ensemble passer le reste de la nuit auprès de Julie, qui n'avoit presque plus la force de parler. Mademoiselle Ricard, qui n'avoit pas cru devoir se dispenser d'être là pendant qu'on administroit Julie, ne s'approcha point du lit de la malade, et se retira dans sa chambre aussitôt la cérémonie. Il ne restoit que la vieille gouvernante de Julie, lorsque je vis entrer Fanchette qui ne venoit que d'apprendre le danger de sa bienfaitrice. Elle se précipite sur son lit, baigne ses mains de pleurs, l'appelle, et ne parvient qu'avec beaucoup de peine à s'en faire reconnoître. Thomas lui avoit permis de ne pas quitter Mlle. Delcroix, et rienne put être comparable aux soins qu'elle lui prodiguoit. Toute entière au sujet de sa douleur, à peine m'avoit-elle aperçu. Elle soutenoit Julie dans ses bras; elle rafraîchissoit sa joue brûlante

en la posant sur la sienne ; mais rien ne pouvoit arrêter le progrès du mal, des mouvemens convulsifs l'empêchoient de respirer, son teint étoit couvert de taches livides, ses ongles étoient noirs; elle vit que je m'en apercevois ; elle fit retirer les femmes qui la servoient, dit à Fanchette qu'elle vouloit me parler et à M. Delmord, et elle s'éloigna : oubliez, nous dit-elle, tout ce que vous voyez, il n'y a aucune preuve; il y en auroit, que je vous demanderois comme une marque de votre amitié de ne point les produire. S'ils sont coupables, ce que je ne crois pas, ils seront assez punis par leurs remords; surtout n'en parlez jamais à Agathe ; cela lui feroit beaucoup de peine : je le lui promis. Elle rappella Fanchette, lui donna une fort belle croix de diamans, en la priant de la garder pour l'amour d'elle. La pauvre petite femme étoit dans un désespoir qui ne pouvoit lui laisser sentir le prix de ce présent. Elle eût donné tout ce qu'elle possédoit pour sauver Julie, qui tomba presqu'aussitôt dans une agonie très-

douloureuse. Il étoit alors sept heures du matin, on ouvroit les portes de la ville. Mademoiselle Ricard envoya un des gens du Major l'avertir que sa fille étoit au plus mal, et que nous ne l'avions pas quittée de la nuit. Il arriva avec son fils à huit heures. Il y avoit près d'un quart-d'heure que Julie sembloit privée du sentiment, et qu'il n'y avoit que le foible battement de son cœur qui laissât penser qu'elle existoit encore. MM. Delcroix entrèrent. Leur présence, je l'avoue, me fit horreur; mais lorsque Robert s'approcha du lit de sa victime, qu'il la considéra sans pitié ni repentir; que je l'entendis dire à son père : c'est enfin fini, il me prit le desir de délivrer la société d'un semblable monstre, en le dénonçant à la vengeance publique. Mais quand Julie, ouvrant tout-à-coup les yeux, leur dit : non; je vis encore pour vous pardonner, et qu'elle expira en prononçant ces mots, je ne pensai plus qu'à suivre les intentions de cette ame céleste; et imprimant sur sa main glacée le

dernier baiser, je sortis en hâte de cette demeure, où la vertu venoit de succomber sous les efforts du crime.

CHAPITRE XIX.

Discussion inutile.

M. Delmord, qui prioit au pied du lit de Julie, n'avoit pas remarqué que le Major étoit rentré; mais en entendant les derniers mots que prononça sa mourante amie, il leva les yeux et aperçut MM. Delcroix qui s'éloignoient du lit avec une sorte d'effroi. Ne craignez rien, dit l'homme de Dieu, nous suivrons les intentions de votre malheureuse fille; et voyant que je sortois, il m'accompagna sans que MM. Delcroix pensassent à nous retenir. Nous ne proférâmes pas un seul mot jusqu'à ce que nous fussions arrivés au presbytère; mais dès que nous fûmes entrés dans la chambre

du Curé, je lui dis : que pensez-vous, mon ami, de tout ce que nous venons de voir ? — Que nous ne pouvons nous permettre de juger nos semblables ; que le crime dont vous croyez le major coupable est si grand, que les Grecs n'avoient pas de mot pour l'exprimer ; qu'ainsi il faut des preuves plus claires que le jour pour oser former le soupçon d'un tel attentat : nous sommes très-loin d'en avoir. Rien d'aussi fréquent que de chercher dans le crime les causes de morts naturelles. Un célèbre médecin a démontré que très-souvent on trouvoit les symptômes de poison, sans qu'il en ait existé. Un dérangement dans l'économie animale peut avoir les mêmes effets. Julie étoit malade il y avoit long-temps ; la mort de l'abbé le Roux l'a frappée d'une manière horrible, et lui a fait une telle révolution, que son sang en a été décomposé. Alors les taches livides, les ongles qui ont changé de couleur, peuvent n'être pas l'effet, je le répète, d'un crime qui fait frémir, mais celui d'une cause natu-

relle. Je vis bien que M. Delmord vouloit que j'en fusse persuadé, et je parus l'être.

Il nous restoit un point important à discuter, c'étoit celui qui regardoit Rosine. M. Delmord m'apprit que c'étoit M. l'abbé le Roux qui lui avoit dit qu'elle étoit fille de Jerville, dans le tems où elle avoit été ramenée à Valenciennes, où l'Aumônier ne vouloit point qu'elle restât; et que c'étoit lui qui avoit retardé l'effet de son zèle. Nous avions promis à Julie d'employer tous nos moyens pour ôter à son père cette enfant; mais quels seroient-ils, et quel succès en pouvions-nous attendre? Je ne connois, dis-je à M. Delmord, d'autre ressource pour Rosine, que d'instruire son aïeul de son existence: en la mettant sous la protection de M. d'Entragues, nous n'aurions plus à craindre le Major: nous enchaînerions même madame de Launoi; car dans une pareille position, il faut une franchise entière; et je ne connoîtrois autre chose

à faire que de donner à lire au Baron les Mémoires de Julie. O mon Dieu! dit M. Delmord, pouvez-vous avoir cette pensée; vous voulez donc nous perdre tous? Ce mot me fit comprendre que l'homme même le plus vertueux, surtout lorsque l'énergie que donne la force de l'âge, s'est affoiblie en lui avec les années, se compte avant tout sans s'en douter. M. Delmord craignoit d'être compromis par cette révélation. Il étoit l'oncle de Jerville : il voyoit M. d'Entragues lui reprochant la funeste liaison de son neveu et de sa fille, chassant Rosine de sa maison au moment où on la lui amèneroit, et la condamnant encore une fois à une honteuse obscurité. Il aimoit cette enfant; elle lui rappeloit un neveu qui lui avoit été cher. Il n'avoit plus que quelques années à vivre, et il desiroit qu'elle adoucît par son amitié les chagrins, compagnons de la vieillesse. Il ne vouloit donc pas mettre au hasard l'existence de sa nièce. Il se persuadoit qu'elle en auroit une agréable chez le Major, et qu'en s'emparant

de mademoiselle Ricard, il conduiroit cette enfant dans le sentier de la vertu, en dépit des mauvais principes de MM. Delcroix.

Je combattis de toutes mes forces ces raisonnemens, mais ce fut inutilement. Il ne me restoit plus d'autre espérance que celle d'amener madame de Mercour à mon avis, et je remis à un autre voyage la confidence que je voulois faire à son père. Je ne cherchai donc plus à convaincre mon vieil ami ; je retournai chez M. d'Entragues, que je trouvai dans une fort grande affliction de la perte de Julie. Depuis qu'il avoit été frappé du spectacle de la dissolution de notre être, la mort lui inspiroit plus d'effroi ; et en pensant que Julie dans la force de l'âge ; que Julie, qui avoit été si aimable, si intéressante, seroit, comme le pauvre abbé le Roux, la proie des vers, il frémissoit d'horreur. D'ailleurs, il avoit toujours aimé cette jeune personne ; sa mère lui avoit été très-chère ; et le sou-

venir de madame Delcroix lui étoit d'autant plus présent que, quoiqu'elle fût très-malheureuse avec son mari et qu'elle rendît justice aux qualités aimables du Baron, elle n'avoit jamais manqué à son devoir. Sa fille, aussi vertueuse qu'elle, avoit vu fuir les belles années de son printems sans avoir connu le bonheur. Elle adoroit Jerville et s'étoit sacrifiée à l'amitié. On n'auroit pu lui reprocher que d'avoir été foible avec son amie, et de n'avoir pas préservé sa compagne des dangers de l'amour. Mais Julie étoit sans expérience, et croyoit qu'ils seroient un jour unis par l'hymen. Si elle fut coupable aux yeux des hommes, qui ne jugent que par l'apparence, la pureté de son cœur trouva sûrement grace auprès du Dieu de toute bonté.

Le Baron me dit qu'il vouloit assister aux funérailles de Julie; j'en fis prévenir M. Delmord, car je ne doutois pas que MM. Delcroix n'en hâtassent l'instant le plus qu'ils pourroient. Le curé me fit répondre

que ce seroit pour six heures du soir. Je passai toute la matinée avec M. d'Entragues sans voir les dames. Nous ne descendîmes dans le salon que pour dîner. La grosse Comtesse, en m'apercevant, se mit à sangloter, mais d'une manière si singulière que, malgré la profonde douleur que je ressentois, je ne pus me sentir touché de la sienne. Il est des êtres si ridicules, que rien de ce qu'ils font ne va au but qu'ils se proposent. S'ils rient, ils ne réjouissent personne; s'ils pleurent, ils ne peuvent attendrir : telle étoit la grosse Comtesse. Elle parla à tort et à travers de la mort de Julie, et assez imprudemment de celle de l'abbé Leroux, et finit par dire qu'elle iroit aussi au convoi de mademoiselle Delcroix. La Vicomtesse entra un moment après, et demanda s'il étoit vrai que M. d'Entragues allât à Valenciennes pour voir enterrer la fille du Major. Voilà un plaisant délassement, ajouta-t-elle; et dans l'état de foiblesse où vous êtes, en vérité, c'est bien vu. — Bien ou mal, dit M. d'Entra-

gues, je veux y aller. Je le dois à cette pauvre Julie : je ne vous prie pas d'y venir. — Vous faites bien, car je ne m'ennuie pas volontairement. Moi j'irai, dit la Comtesse ; c'étoit l'amie de *ma* nièce, et puis la fille de ce bon Major.... Qui n'en est pas bien touché, reprit madame de Launoi ; elle avoit si peu d'esprit, Julie; c'étoit une bonne enfant, mais voilà tout. C'est son frère qui est un jeune homme intéressant ; on n'est pas plus aimable. — Vous le répetez souvent. — Vous seriez jaloux, Baron ? je ne le croyois pas. — Vous avez raison, madame ; je ne le suis point, parce que j'estime ce que j'aime. Si je cessois d'estimer, je fuierois jusqu'à ce que je n'aimasse plus. Quand partez-vous, reprit-elle en souriant avec une grace qui n'appartenoit qu'à elle ? — Ah ! vous savez bien, enchanteresse, que c'est impossible. La Vicomtesse lui lança un regard animé de tout le charme de l'amour, laissa tomber négligemment sa main dans celle du Baron, qui la baisa avec le plus pro-

fond respect, et elle nous quitta.

Cependant la voiture étoit prête, nous y montâmes, la Comtesse, M. de Launoi, car il la suivoit partout, M. d'Entragues et moi. Nous descendîmes chez le Major qui vint au-devant de nous. Il étoit extrêmement changé, ses yeux avoient quelque chose de hagard : il ne répondoit à ce qu'on lui disoit que quelques mots sans suite. Son fils, au contraire, étoit calme et ne manquoit à rien de ce qu'exigeoient les égards de la société. Prés du cercueil étoit une femme couverte d'un voile noir ; aux gémissemens que sa douleur lui arrachoit, je reconnus la malheureuse Fanchette. Je m'approchai d'elle et lui dis : elle est plus heureuse que nous. Point de consolation, reprit-elle, je lui devois plus que la vie, et je n'ai pu sauver la sienne.

Bientôt le lugubre cortège se mit en marche. M. d'Entragues le suivit appuyé sur mon bras. Sa belle-sœur s'étoit rendue à l'église. Après les

prières, on porta la dépouille mortelle de Julie, comme elle l'avoit demandé, dans la sépulture commune où on avoit enseveli les restes de l'abbé Leroux ; car les bois où il avoit été tué étoient de cette paroisse de la ville. On avoit élevé une pyramide sur sa tombe. Lorsque M. Delcroix l'aperçut, ses genoux se dérobèrent sous lui, et il vint tomber dans la fosse préparée pour recevoir le corps de sa malheureuse fille. Tout ce qui étoit-là attribua cet événement à sa sensibilité sur la mort de Julie ; M. Delmord et moi nous fûmes les seuls qui virent dans cet accident l'effroi que le meurtrier éprouve toujours près du cadavre qu'il a privé de la vie. Mais en comparant le Major en butte à tous les tourmens des remords, avec son fils imperturbable dans le crime, je frémissois en pensant à quel degré de scélératesse ce jeune homme parviendroit un jour. On avoit eu toutes les peines du monde à retirer M. Delcroix de la fosse ; il étoit brisé de sa chute, et M. d'Entragues

l'avoit fait transporter dans sa voiture, où il monta avec moi et sa belle-sœur. M. de Launoi prit un cheval, et nous revînmes profondément tristes à Vermur, où cependant Robert n'osa pas revenir le soir; soit qu'il redoutât les craintes dont son père étoit troublé, ou qu'il pensât qu'il ne devoit pas perdre un instant pour s'assurer de l'esprit de mademoiselle Ricard. Il déclara dès le soir même, devant ses gens, que son père la chargeoit entièrement de sa confiance, et qu'elle remplaceroit sa sœur pour tous les détails domestiques. L'orgueil de la Ricard n'en fut pas peu flatté; personne, en effet, ne pouvoit remplir avec plus de dignité l'emploi de servante maîtresse. Je sus ces détails par M. Delmord, qui vint le lendemain dîner à Vermur, et qui me dit qu'il avoit eu une longue conversation avec mademoiselle Ricard; qu'il en avoit été très-content, et qu'il étoit bien sûr qu'en la ménageant, il en feroit tout ce qu'il voudroit, parce qu'elle avoit un fond de religion qui

lui rendroit ses avis respectables. Il le croyoit ; et moi j'étois bien sûr que l'on le trompoit ; et que si la Ricard étoit de bonne foi dans ce moment, ses bonnes dispositions céderoient bientôt aux insinuations de Robert.

Je passai huit jours à Vermur où ce jeune homme revint comme il avoit coutume. Je vis que M. d'Entragues en étoit peu content ; il avoit trop d'amour-propre pour se plaindre ; mais je prévis qu'en y mettant quelques soins, Agathe pourroit reprendre ses droits sur le cœur de son père blessé de l'ingratitude de sa maîtresse : j'allai même jusqu'à offrir à M. d'Entragues de venir passer sa convalescence à Mirande, et nous aider à consoler sa fille de la mort de Julie. Il en étoit tenté ; mais la Vicomtesse qui tenoit à lui par ambition comme à son mari par l'amour des richesses, et à Robert par celui des plaisirs, ne vouloit pas quitter Vermur, où elle les tenoit tous trois à ses ordres. Ainsi elle ne

permit pas au Baron de venir chez sa fille, et fit avorter le plan que j'avois fait pour soustraire Rosine à MM. Delcroix. Je ne quittai point Valenciennes sans aller chez la femme de Thomas. Je la trouvai malade de chagrin et la recommandai à M. Delmord, qui parvint par la puissance de la religion, en calmant ses regrets, de lui rendre une santé si précieuse à sa famille.

Je repris seul le chemin de Mirande, non sans que le Baron me donnât une lettre pour le Roi, qu'il me pria de remettre au duc de Richelieu, à qui il m'avoit dit de rappeler tous les titres qu'il croyoit avoir à la confiance du maître.

En passant à Paris, je cherchai le Duc ; il étoit à Brêne, chez la comtesse d'Egmont, sa fille. Je confiai le paquet de M. d'Entragues à un secrétaire du prémier gentilhomme, en le priant de le remettre à M. de Richelieu aussitôt son retour, et je poursuivis ma route jusqu'à Mirande.

CHAPITRE XX.

Elle est insensible.

Avec quel trouble j'approchois de Mirande. Comment apprendre à Agathe que l'amie de son enfance étoit descendue dans la tombe ; que Rosine, dont elle avoit les soins les plus tendres, étoit restée, par la mort de Julie, dans les mains d'hommes perfides et cruels qui n'avoient pu avoir d'autre intérêt de s'en charger, que celui de perdre sa mère. Mais que vouloient-ils? Que feroient-ils ? Voilà ce qu'il étoit impossible de savoir, et ce qui me fortifioit dans l'idée que M. d'Entragues pouvoit seul défendre sa fille contre leurs sinistres projets.

J'étois dans l'avenue du château, que ces pensées ne m'avoient point quitté; et elles avoient fait une si forte impression sur moi, que quelque desir que j'eusse de dissimuler la profonde tristesse que la mort de Julie me faisoit éprouver, M. de Mercour, que je rencontrai avant d'arriver à la grille, me trouva si accablé qu'il crut que M. d'Entragues avoit cessé d'être. Il me demanda des nouvelles de son beau-père avec une extrême inquiétude. Je le rassurai en lui disant qu'il étoit infiniment mieux; mais, ajoutai-je en versant des larmes, Julie n'est plus. — Que me dites-vous? — J'ai reçu ses derniers soupirs; et ce qui est bien douloureux, c'est qu'il paroît certain qu'elle est morte de l'effroi que lui a causé l'assassinat de l'abbé le Roux. Comment apprendre cette douloureuse nouvelle à madame de Mercour? — Je m'en charge, mon ami. Le tendre attachement qu'elle a pour moi me donnera les moyens d'adoucir la douleur que cette perte lui causera. Nous convînmes donc

que je passerois par les basses cours pour gagner mon appartement, où je resterois jusqu'à ce que le Marquis me fît avertir.

J'étois fort heureux que M. de Mercour eût voulu se charger de faire part à Agathe de la mort de Julie, mais je craignois cependant qu'elle ne trahît l'extrême intérêt qu'elle avoit à sa conservation par un de ces mots qu'une grande passion arrache dans le premier moment de la surprise. Aussi je n'avois pas tardé à me repentir d'avoir consenti à ce que desiroit le Marquis, lorsque son valet-de-chambre me pria de passer chez madame de Mercour. Je suivis cet homme avec la plus mortelle inquiétude ; et quelle fut ma surprise, lorsqu'en entrant chez Agathe, je la trouvai aussi calme que si son mari ne lui eût point communiqué les fâcheuses nouvelles que j'avois apportées ; mais je ne pus douter qu'elle en étoit instruite lorsqu'elle me dit en me tendant la main : que je vous plains, mon pauvre

ami, d'avoir fait un aussi triste voyage. Qui auroit imaginé que Julie, qui n'avoit pas trente ans, termineroit sa carrière dans vos bras. Je suis sûre cependant que votre présence a adouci pour elle ce moment que l'on a la foiblesse de redouter, et qui est le seul où nous échappions au malheur. Je crois que Julie ne voudroit pas revenir parmi nous; et si nous la pleurons, c'est pour nous et non pour elle; elle a reçu la récompense de ses vertus. J'avoue que je ne m'attendois pas à la manière inconcevable dont madame de Mercour parut prendre la mort de Julie, de l'amie qui lui avoit donné les plus touchantes preuves d'attachement, qui s'étoit chargée de sa fille, qui, privée de Julie, alloit être livrée aux humilians secours de la pitié et en butte aux caprices de ses bienfaiteurs. Je me persuadai que ce n'étoit que par le plus grand effort qu'elle dissimuloit son désespoir.

Cependant en considérant Agathe avec une extrême attention, je vis

qu'elle avoit l'air si calme, que je commençai à croire qu'elle ne regrettoit que foiblement la pauvre mademoiselle Delcroix. Elle me plaignit encore d'avoir été témoin de cette douloureuse catastrophe, puis parla de son père et des habitans du château de Vermur, comme si je ne lui avois rien appris qui dût la troubler. Léontine entra dans la chambre de sa mère et vint s'asseoir sur ses genoux. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en lui prodiguant les plus douces caresses, Agathe me demanda négligeamment : et cette petite dont Julie s'étoit chargée, que devient-elle ? — Le Major la garde chez lui, et c'est mademoiselle Ricard qui l'élève. — Oh, il n'y a point de doute, c'est la fille de son fils ; et la pauvre Julie sera peut-être morte de chagrin de voir que son père avoit pour cette enfant une prédilection si marquée. — Cela est possible, répondis-je indigné de voir à quel point Agathe étoit fausse et insensible. Mais ne pouvant cependant prendre sur moi de lui faire aucun

mal, je gardai le silence ; car tel a toujours été son ascendant sur moi, que même en cessant d'estimer sa conduite, je n'osois pas encore me permettre de la juger, et que je cherchois à l'excuser tout en la croyant inexcusable. Vous devez être bien fatigué, reprit-elle un instant après, mon cher Saint-Fal ; c'est pour nous que vous avez fait un si long voyage ; quel ami peut vous être comparé ! Je sens qu'en perdant Julie, vous m'êtes encore plus nécessaire. Ce n'est rien que ces mots ; tout le monde auroit pu en dire autant, mais il falloit les entendre sortir de sa bouche, voir l'expression de sa physionomie, pour avoir quelqu'idée de l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'ame de celui qui l'adoroit depuis tant d'années : aussi oubliant Julie, Rosine et même Jerville, je ne vis plus que la belle madame de Mercour me donnant des témoignages d'un attachement qui faisoit mon unique bonheur. Son mari, qui n'avoit d'autre sentiment que les siens, se joignit à elle pour m'assurer de sa

reconnoissance, ordonna qu'on servît le souper dans son cabinet, afin de n'admettre aucun étranger, et que je pusse me retirer de bonheur; et il n'est sortes de soins et de prévenances que le mari et la femme n'eussent pour moi.

Je parlai, lorsque les valets furent retirés, du desir que j'avois eu d'amener M. d'Entragues à Mirande, parce que j'étois certain qu'il étoit malheureux avec les gens qui l'entouroient. Vous eussiez très-bien fait, dit le Marquis; et je serois d'avis que nous y allassions le printems prochain pour le tirer de là. J'en serois fort aise, dit Agathe; mais je ne crois pas que cela soit si facile que M. de Saint-Fal se l'imagine. Madame de Launoi peut avoir des torts, mais elle n'aura jamais celui de se séparer de mon père; d'ailleurs, on sait bien que le Vicomte tient autant qu'elle à la société de Vermur. C'est un malheur que ce désordre, mais rien ne peut plus le réparer; et y aller servira, non à le

faire cesser, mais à le sanctionner de nouveau : j'avoue que je ne crois pas convenable que l'on me voie au milieu de ces arrangemens. J'aurois pu par tendresse pour Julie y aller encore une fois, mais elle n'est plus ; que ferois-je là ? Il n'y a pas jusqu'à cette petite fille dont l'existence à Valenciennes ne soit un véritable scandale. Mènerai-je Léontine pour être compagne de ses jeux ; car je suis sûre que le Major l'a fait amener à Vermur par mademoiselle Ricard. Laisser ici ma fille, impossible. En vérité, M. de Mercour, si vous m'aimez, ne me proposez jamais de me remener là. Allez-y avec M. de St-Fal : tâchez d'engager mon père à mettre un intervalle entre la vie et la mort. Qu'il vienne dans le sein de sa famille ; qu'il se sépare d'objets qui ne conviennent plus à son âge, et j'emploierai tous mes soins pour lui rendre l'existence agréable. — Au fait, je crois que la Marquise a raison ; et entre nous soit dit, tout cela devient bien mauvaise compagnie pour une jeune femme dont la

réputation à la cour, à la ville, est intacte. C'est un bien si rare qu'il faut le conserver avec un soin extrême. Qu'en pensez-vous, monsieur de Saint-Fal ? — Rien, monsieur : vous êtes sage, prudent, et je serois bien fâché de vous donner un avis qui peut-être ne réussiroit pas. On sortit de table, et j'allai, non chercher le repos que les époux me souhaitèrent de la manière la plus amicale, mais me livrer aux plus profondes réflexions sur la bizarrerie d'un sexe qui fait le charme et le tourment de notre vie.

CHAPITRE XXI.

Inutile projet de la fuir.

Je feignis d'être accablé de fatigues pour avoir le prétexte de ne pas descendre le lendemain. J'avois Agathe en horreur depuis qu'elle avoit osé dire : « il n'y a pas jusqu'à cette petite fille dont l'existence à Valenciennes ne soit un véritable scandale ». C'étoit de sa fille dont elle parloit ainsi, de la fille de Jerville qu'elle avoit dû regarder comme son époux. Oui, je l'avoue ; j'étois décidé à partir pour Valenciennes, à enlever cette malheureuse créature que sa mère rejetoit loin d'elle, à la porter sur le tombeau de mon ami, à l'y élever sous les yeux de la nature, et la marier ensuite comme

ma fille à un brave Corse qui la rendroit heureuse. Cette idée seule m'attachoit à la vie, et j'étois déterminé à la suivre, lorsqu'on vint me demander si je descendrois dans le salon où madame m'attendoit. — Et où est le Marquis ? — A la chasse, monsieur. — Dites à madame la Marquise que je suis désolé de ne pouvoir lui tenir compagnie ; mais que je ne puis quitter mon lit : je suis excédé de fatigues. Un moment après, j'entends ouvrir ma porte et je vois Agathe tenant par la main Léontine. — Quoi, mon ami ! vous êtes malade, et vous ne me faites rien dire. — Oui, je suis malade, puisque vous voulez le savoir, mais c'est d'indignation. — D'indignation ! Et contre qui, je vous prie ? — Contre vous. — Contre moi ! Le mot est fort ! — J'en voudrois trouver un qui exprimât plus encore ce que votre conduite, madame, me fait éprouver. — Et c'est ainsi que mon ami me juge ! Ah, je n'ai plus qu'à mourir ! Et elle se précipita sur mon lit tenant ses mains sur son vi-

sage, que ses pleurs inondoient. Léontine voyant pleurer sa mère, se mit à jeter les hauts cris; très-heureusement il n'y avoit personne à portée de mon appartement; malgré cela, je fus saisi d'effroi en pensant que le Marquis pouvoit rentrer d'un moment à l'autre, et qu'il ne sauroit à quoi attribuer une scène aussi extraordinaire. Calmez-vous, lui dis-je avec l'accent de la sensibilité : prouvez-moi que vous avez raison, je suis prêt à le croire. — Non. Vous me jugez avec une sévérité qui me fait mourir. Vous ne savez pas ce que je souffre, mais je ne m'appartiens plus. Le plus digne des hommes m'a confié son bonheur, je vois que tout se réunit pour le troubler. Je dois opposer une force irrésistible à leurs projets. M. de Mercour a en moi la plus grande confiance : si je paroissois mettre la moindre attention à cette enfant, qui, hélas, m'est bien chère! que penseroit-il de moi? — Pourquoi parler de cette enfant avec mépris? — Parce que je dois employer exac-

tement le langage de la société. La moindre considération que je lui témoignerois seroit un jour mal interprêtée. Saint-Fal, écoutez-moi : je ne me fais pas d'illusion. Je suis bien sûre que le Major, et surtout son fils, qui me hait en raison du mépris que j'ai fait de ses sentimens pour moi, ont résolu ma perte. Julie m'auroit pu garantir, mais à présent rien ne me sauvera, j'en ai le pressentiment. Cependant n'ayant plus Julie, je resterai auprès de M. de Mercour : d'ailleurs, je ne vous cache pas que j'ai le plus tendre attachement pour lui, parce que personne ne m'a plus aimée, et que je ne m'en serois pas séparée sans la plus grande douleur. Je resterai donc ; mais je n'aurai d'autre occupation que de rompre les complots des Delcroix : ils n'ont aucune preuve, et je n'ai à redouter que ma tendresse pour cette innocente créature. Je la fuierai donc sans cesse ; mais si par des circonstances, que je ne puis prévoir, ils venoient à prouver au Marquis qu'il eut tort

de m'accorder une estime que je ne méritois pas, je trancherois des jours que je ne pourrois plus supporter. J'ai bien réfléchi sur ce que j'avois à faire ; et je n'ai pris le parti de me briser le cœur, en parlant avec dédain du plus cher objet de mes affections, que parce qu'on sait que j'aime les enfans. Celle-là est charmante ; quelle raison aurois-je pour l'éloigner de moi, si on vouloit me l'amener, que celle d'affecter une telle pruderie, que je sois censée offensée de la seule proposition de la voir près de ma fille. Voilà ce qui m'a fait employer cette phrase qui vous a révolté, qui m'arrachoit le cœur en la prononçant. Voyez comme j'aime Léontine, et jugez quel doit être mon sentiment pour la malheureuse fille d'Alfred. Mon tort, mon seul tort, est d'avoir pu former de nouveaux liens ; mais dès que j'y ai consenti, mes devoirs envers mon époux sont sacrés. D'ailleurs, je ne peux plus rien pour le bonheur de Rosine. Tout ce que je pourrois faire lui nuiroit au lieu de la servir. Cen-

sée parente du Major, elle aura une existence simple à Valenciennes qui la mettra à même de faire un mariage décent, d'autant que je ferai pour sa fortune tout ce qui dépendra de moi. Ma pension excède de beaucoup mes fantaisies, que je restreins chaque jour, et mes économies formeront une somme qui me servira à la marier. Je compte porter sa dot à 100,000 liv. Ce sera vous, mon ami, quand il en sera tems, que je prierai de trouver un moyen de la lui remettre. D'ailleurs elle est sous les yeux du plus digne des hommes qui lui donnera des principes. — Oui. Mais vous ne savez pas; et alors je lui racontai la mort de l'abbé le Roux, et voulus lui faire sentir tout le danger de laisser sa fille entre les mains des Delcroix. Elle ne vit dans la fin tragique de l'abbé qu'un accident malheureux, mais non un crime commis par des cœurs corrompus. C'étoit, disoit-elle, au contraire une marque de l'extrême intérêt qu'ils portoient à Rosine, qui rendroit très-dangereuse la moindre tentative pour

la leur ôter ; et elle revenoit toujours à dire que le plus grand de tous les maux seroit de troubler la tranquillité de son mari. Elle fit tant, qu'elle parvint à me faire croire qu'elle avoit raison, et que j'abandonnai pour ses intérêts ceux de sa fille.

Fin de la cinquième Partie.

583634